

NOVICIAT SALESIEN
1200 BRUXELLES

J. SAVERIO NAIGIZIKI

LAUREAT DU PRIX DE LITTÉRATURE
DE LA FOIRE COLONIALE DE BRUXELLES
1949

ESCAPADE RUANDAISE

JOURNAL D'UN CLERC
EN SA TRENTIÈME ANNÉE

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.
D.A.



PRÉFACE DE M. J. M. JADOI

G. A. DBNY
LIBRAIRIE ÉDITEUR
66, rue des Bouchers
BRUXELLES

COLLECTION DES « PRIX ANNUELS DE LIT-
TÉRATURE » DE LA FOIRE COLONIALE DE
BRUXELLES. RESERVE AUX ECRIVAINS NOIRS
DU CONGO BELGE ET DU RUANDA-URUNDI

DEJA PARU:

P. LOMAMI TSHIBAMBA : (Lauréat 1948)

NGANDO — LE CROCODILE

1 vol. in 8° de 177 p. numéroté sur papier vélin: 75 fr.

Premier Chapitre

(Mardi 16-10-45.)

Mille neuf cent quarante cinq ! L'année la plus triste de ma jeunesse à son déclin ! Le tourment le plus vertigineux, peut-être, de toute ma vie, mais sûrement le plus difficile de ma vie écoulée !

Me voici, avec un moral douteux, vendeur à Nyanza.

Faite et refaite par moi, la balance de ma gestion accuse sans pitié un déficit dont l'importance m'effraie, un trou que j'ai moi-même creusé, par faiblesse, en obligeant des amis, et qu'à présent aucun ami ne veut m'aider à combler ! Hélas, mes efforts à moi n'aboutissent qu'à le creuser davantage !

J'ai écrit au Père Norsen pour le tenir au courant. Mais la visite qu'il me fait, quoique paternelle et compatissante, me peine.

Il me demande de quels moyens je dispose, pour rembourser les sommes qui sont en déficit

dans ma caisse. J'hésite à lui dire carrément que je comptais sur lui. Il le sent et m'avoue que, depuis un certain temps, il n'a plus un sou dans sa bourse. Avec beaucoup de gêne et de réticences, je lui avoue moi-même que, pour tout arranger, j'ai déjà combiné un petit commerce, un peu louche aussi, comme tous les commerces, mais, disais-je, innocenté par le but à atteindre. Il ne comprend pas et, sans insister, me souhaite meilleure chance, puis s'en va. Il n'y peut rien. Il est accablé.

Tristement appuyé du coude au comptoir, je regarde le Bon Père s'en aller, dans un groupe d'enfants qui le pressent de questions. Sans le voir, il répond évasivement et marche lourdement malgré sa jeunesse, les bras derrière le dos, la tête penchée en avant, sous de lourdes pensées.

C'est un mardi, vers dix heures. Le marché ne bat que son demi-plein des jours ordinaires. Je néglige les rares clients qui ne demandent que des choses de peu de valeur. Mon aide s'en occupe comme il peut. Finalement ils s'en vont sans rien acheter. Ils viennent toujours ainsi à l'heure chaude, quémander dans les magasins ou voler quelque article.

Kambeja, ma vendeuse d'huile, qui a l'habitude de me taquiner, a remarqué mon malaise. Cette fois-ci, elle vient, câline comme un chien gâté qui veut se faire caresser, applique sur ma joue ses petites lèvres et, dans un babillage enfantin qu'elle souligne d'un adorable sourire, elle m'invite chez elle pour ce soir :

— Tu en auras, achève-t-elle, à ta soif, à ta faim, à tes mille souhaits !

C'est qu'elle a des façons à elle pour faire dévier ma volonté, cette femme-là ! Sans rien lui dire, je l'enveloppe d'un regard de plein contentement. Sûre d'avoir réussi, elle me quitte satisfaite, et part, moulant savamment sa petite taille et étalant, la tête renversée, le brillant ivoire de sa belle denture.

J'ai envie d'aller boire un peu chez moi. Mais je crains l'œil scrutateur de Suzanne. Ma mémoire, qui ne veut rien oublier, se reporte à la scène d'hier. Je revois Suzanne, — ma femme devant les hommes, sinon devant Dieu, — sous le coup d'une jalousie furieuse, me crachant au visage, s'arrachant les cheveux, maudissant la vendeuse d'huile.

A quoi bon, à pareille heure, affronter cette furie, devant qui j'ai toujours tort... comme devant ma conscience ?

Mais, Bon Dieu ! la voilà par la porte, elle vient à moi. Sa beauté émouvante, d'ordinaire magnétique et fascinante, mais aujourd'hui imposante comme la devanture d'un palais de justice, rigide comme toute fatalité que l'on doit subir, me fait peur, m'écrase !

Où fuir ? ou ne pas fuir ? Son regard acerbe cherche et attaque violemment le mien. Je le sens et le supporte sans courage.

Vient-elle, sévère comme hier, m'humilier devant la malveillance de ce tas de fainéants qui traînent toujours leur éternelle paresse à l'entrée des boutiques ? Et ces trotte-pavé, qui entrent et qui sortent pour voir et entendre ? Et ce groupe pimpant de femmes à la page, qui vendent leur chair aux caprices des mâles et qui colportent la corruption dans les cités avec la faillite dans les maisons de commerce ? Comme je vais avoir honte !

Elle vient sur moi et contre moi :

— Il est presque midi, dit-elle sur le tranchant des dents; tu peux fermer le magasin. Passe ensuite par la porte intérieure; j'ai à te parler.

Je voudrais lui résister. Mais son air grande dame me démonte.

Dans la chambre, où Suzanne m'a précédé, la table est déjà mise. Un poulet à bonne odeur

nage, découpé, dans une sauce dorée, sur l'émail d'une assiette profonde. A côté, un plat que garnit un pain de manioc tout blanc, une bouteille de pombe et deux verres remis au net.

— Assieds-toi, dit-elle, mange et bois. Tu en as besoin.

Pendant que je vide le verre, elle poursuit, conciliante d'abord, puis ironique :

— Depuis huit jours, tu changes d'heure en heure. Tu n'es plus toi-même. J'ai peine à te reconnaître. Tu manges sans appétit malgré la variété des mets; tu me négliges. Oublie la soirée d'hier, comme je l'oublie moi-même. C'est la faute de cette bougresse de vendeuse. Si j'ai eu le pouvoir de supplanter dans ton cœur ta femme légitime, aucune autre femme, hors la tienne, tu entends bien, aucune autre maraudeuse n'a le droit de me reprendre la place. Seule ta femme a le droit d'occuper ton cœur, et moi seule après elle. Je t'ai assez aimé pour exiger cette faveur. Je liquide, et c'est mon droit, non seulement la vendeuse, Athanasia et Jozefa, mais aussi toute la canaille féminine de Nyanza.

— Apaise-toi, Suzanne. Tu sais bien que je t'aime. Je te l'ai dit cent fois. Ne gronde pas ton homme. Je t'aime bien. Veux-tu que je le dise toujours ?

— Il ne suffit pas de le dire, il faut surtout

le prouver : le prouver par des actes d'amour. Tes jeux à cache-cache avec la vendeuse, sont-ce là des preuves d'amour à mon égard ? Conviens plutôt que ce sont des marques non équivoques de trahison, et qui me font douter de ton amour, désespérer de ton cœur. Ton amour partagé avec toutes les femmes, je n'en veux plus. Tu dois me le rendre tout entier. Et si, ces jours-ci, je suis méchante avec toi, c'est encore, chéri, une façon à moi de te chérir.

— Sois donc moins cruelle, Suzanne. Donne-moi du temps jusqu'à ce soir ? Nous serons alors plus à l'aise. Je te raconterai mes soucis, mes malheurs. Je te verserai mon plein d'amour. Enfin, Suzanne, je te laisserai le choix : n'aimer tous les jours ou me quitter définitivement.

— Vous autres, les hommes, vous voyez peut-être plus loin que les femmes, mais pas aussi profondément. Vous raisonnez, nous sentons. Vous promettez, nous donnons. Enfin, soit ! Je t'attendrai à l'heure que tu dis, comme on attend son homme, et serai disposée à t'accueillir. Je t'aime trop, Justin, pour songer à te haïr jamais. Et ma plus grande peine ici-bas, depuis que je suis à toi, serait de te perdre. Mais sache te donner sans réserve, raconter tout sans restrictions. Si tu as de la peine, je la comprendrai. Mais, bon sang ! mange donc les mets préparés pour toi.

Tu maigris affreusement. Et j'ai honte de te voir parmi les copains. Range-toi d'abord là, à mes côtés et épargne-moi la peine d'avoir cuisiné pour tes boys.

Sous son œil amusé, qui jette la gaieté dans le mien, je m'assieds à sa gauche, sur le lit embaumé, dans le parfum persistant des nuits d'amour.

Et j'attaque le repas avec ma meilleure volonté. Mais j'ai peine à finir le poulet et à expédier les trois quarts de mon pain.

— C'est bien, dit Suzanne. Je te remercie et suis contente. A ce train-là, nous n'allons pas tarder à faire la paix.

— Oui, je tiendrai parole et serai, désormais gentil et gai, puisque tu désarmes la première.

Et comme je me lève pour partir, elle m'arrête :

— Ne t'en vas pas si vite. Ton boy, sais-tu, est de retour d'Astrida. Ton chef de Service est allé en Urundi. C'est pour les inventaires. Il sera ici, à n'en pas douter, la semaine prochaine. Sans doute lundi ou mardi. Il paraît que tes agents d'Astrida auraient fait piètre besogne. Ainsi les inventaires sont proches. Songe d'avance à ce que tu feras.

— Sois tranquille. J'ai tout calculé et tout

prévu. Je ne veux même pas voir mon boy de suite. J'ai pour le moment un rendez-vous chez le clerc de Mr Miwa. Je me hâte d'y aller et je reviendrai à deux heures. Merci à toi d'avoir songé à me refaire la paix et l'appétit. Oublie sur tout nos démêlés d'hier et sache qu'à mes yeux aucune femme ne peut te valoir.

Devant l'énorme masse du magasin, je contemple le marché qui se vide. Des hommes de peine, des mendiants pour la plupart, balayent et vont jeter le déchet, pour un sou, pour un os, pour un peu de viande. Les pauvres gens !

Gravement, chez les Pères, la cloche avec ferveur annonce midi. Au Territoire, trois notes d'un fier clairon ont sonné la fermeture des bureaux et, dans le ventre des gens, la soif et la faim.

Là-bas, dans la rue, à l'autre bout du marché, des prisonniers, troupeau humain en débandade que chasse un soldat pressé de manger, titubent, en vareuses déteintes qui ressemblent à de vieux sacs. Ils vont, sans joie, ces pauvres déte nus morts à eux-mêmes, goûter un maigre repas, un mince repos. Et pourtant, pour coupables reconnus qu'ils sont, ils ne sont certes pas les plus mauvais des hommes !

Je me sens un besoin de monter à l'église. Maintenant Jésus, le dispensateur du plein pardon, est seul. Il aimera ma visite à cette heure solitaire.

Je longe les firmes Costa, Antonio, Petron, Marangos, tourne le dos à Rahematali et Vakiris et me dirige vers la Mission, en laissant derrière moi le Tribunal et le Territoire.

Devant la statue colossale du Christ-Roi, sous sa main bénissante, un vague espoir me saisit. Avec dans le cœur cette impression bienfaisante, je me hâte de pénétrer dans le Lieu-Saint, désert à cette heure où tout le monde s'occupe de soi. Je sens le regard de Jésus me couvrir. Et mes supplications montent, montent encore, montent serrées, pressantes, chargées de larmes.

« Mon Dieu, comme il fait calme et frais en votre prison ! Souvenez-vous de moi, Seigneur, et du peu de bien que j'ai fait. Oubliez mes torts. Ne m'abandonnez pas à la merci du destin.

» Ce vil argent, vous le savez, je ne l'ai point volé.

» J'ai le tort immense d'avoir employé et peut-être perdu à tout jamais le bien d'autrui. Mais c'était pour sauver la sécurité de braves gens que menaçaient la prison, l'ignominie. La caisse regorgeait d'argent, et mon cœur de bon-té. J'ai ouvert, spontanément, irrésistiblement,

l'un et l'autre : la caisse de la Nuco et mon cœur à moi !...

» J'ai cru le devoir faire. Et cette pleine conscience du bien que j'ai fait, erronée peut-être, excuse ma conduite.

» Peut-être d'ici huit jours irai-je grossir le tas de forçats, dont tout à l'heure j'ai vu un échantillon. C'est probable, plus que possible même, à moins d'un miracle.

» N'y consentez pas, Seigneur. Vous ferez plutôt ce miracle qui seul peut me sauver !

» Vous connaissez mes colères, mes entêtements. Vous savez que tout en moi est folie. Tous mes actes, dictés par la passion, sont toujours poussés à l'imprudence, à l'extrême. Eparignez au Gouvernement, à la Force Publique, la peine d'avoir à violenter une tête dure, un cœur dément, une conscience trop franche. Car ma nature tempétueuse renferme, comme l'univers, tous les contrastes. Vous m'épargnez aussi la peine de subir en prison la petite mort de tous les jours; la diminution calculée et prévue de ma personnalité; le démembrement progressif, cruellement raffiné et consciemment infligé par la force de l'homme à la faiblesse de l'homme.

» Et toutes ces atrocités, les souffrir sous les quolibets, les crachats, la chicotte, toute la canaillerie haineuse des soldats.

» Seigneur, éloignez de moi tant de peines, si méritées soient-elles.

» Traitez-moi donc, Seigneur, selon votre justice divine et paternelle, vous qui sondez les cœurs et connaissez mieux que nous les causes de nos actes, vous seul en qui l'infinie justice n'écrit pas l'extrême bonté. Qu'il n'entre pas dans vos plans de me livrer aux hommes ni à leurs jugements tortueux.

» Je suis venu, poussé par Vous, appelé par Vous, en cette église.

» La foi me dit que je dois espérer malgré tout et toujours. Soyez toujours-là à mes côtés, pour me dicter Vos volontés, pour pardonner à mes fautes, pour épargner ma pauvre sécurité, pour accompagner ma fuite devenue inévitable.

» En effet, je fuirai. Mais quand ? Mais comment ? De toute façon, je préfère les privations de la fuite aux horreurs de la prison.

» L'Afrique est vaste. J'y courrai à jambes déliées et mourrai de fatigues. Ainsi je pourrai aussi me séparer d'avec Suzanne et vivre, exilé mais libre, selon vos lois.

» Toutefois, Seigneur, j'attendrai vos bénédictions, et l'heure de vos miracles.»

Là-bas dans le chœur les Pères sont venus, récitant sur un ton routinier le Psaume des Pénit-

tents, et sont repartis en jetant sur moi un regard curieux. Un seul parmi eux connaît le secret de mes peines. Et sans doute a-t-il prié pour moi. Daigne Dieu exaucer ses prières et les miennes.

Bientôt après je sortais, le cœur léger. Et, la pipe aux dents, j'avais le courage de chançonner.

Deuxième Chapitre

(Mercredi, 17-10-45.)

Jour de grand marché. La clientèle afflue et reflue. Mon aide et moi avons peine à suffire à tant de monde. Au dehors la vendeuse presque affolée crie à tue-tête. Je tourne entre le comptoir et la caisse comme une feuille. Tandis qu'à mes côtés mon garçon plie et déplie un tas de tissus, une dizaine d'objets de confections. Tout le monde m'appelle. Tout le monde a besoin de quelque chose et rarement de la même chose.

Il fait très chaud dehors. Le soleil de presque midi pèse très lourd et fait suer les corps. A l'intérieur on étouffe dans l'odeur multiple de la foule, car pour fuir la chaleur on s'engouffre dans l'ombre quelconque des magasins.

A midi je refoule tout le monde et ferme le magasin. Mes hommes d'Astrida sont arrivés. Suzanne les a introduits dans la chambre et les sert copieusement, avec une affabilité de commande qui cache mal son dédain. Je les trouve mangeant et buvant avec leur entrain de para-

sites. Les morceaux de viande alternent avec les bouchées de riz. Les voilà dévorant mon repas qu'ils n'ont guère mérité. Sans se gêner ils me décochent un bonjour auquel je répons froidement. Discrètement je sors un moment pour dépouiller ma mauvaise humeur. Au fond j'en veux à Suzanne de les avoir introduits et servis. D'autant qu'à Astrida, je le sais déjà, tout va mal; et un marché qu'ils ont fait de mon argent m'inquiète...

Le « Rwesero » — plateau herbeux qui, par derrière, domine la cité de Nyanza dissimulée dans la haute verdure des eucalyptus et, à droite, le palais royal à peine visible dans un bois touffu.

On voit de là toutes les collines légendaires d'alentour. Ici, Mugandamure, Gasorò, Mutende, Mukingo dans le Nduga, où quelques huttes fumeuses se perdent dans le pâle feuillage de quelques bananeraies.

Et, dans le Kabagali, voici d'abord la colline Nyamagana qui supporte encore les vestiges gigantesques d'un kraal de Mwami antique; des huttes en coupoles et d'ancien modèle y sont en construction pour une princesse : la fille aînée de Musinga. Voilà ensuite les Gachu et Mpanga, collines jumelles, sombres, nuiteuses, dont les

roches nues, dans le lointain grisâtre, ressemblent à des hyènes assoupies. Et le Rwabifuma pointu avec son air hideux de volcan raté.

Dans le Bufundu, par delà la Mwogo limoneuse, les chaînes imposantes de la Ligne Congo Nil.

Et, enfin, dans le Busanza, à portée de l'œil, le Giseke tout proche, vaniteux et fier, avec son double sommet coiffé d'un reboisement à la mode, surplombe un chapelet de collines éparées qui s'étirent tout là-bas dans le Territoire peuplé et riche d'Astrida.

Relief naturel de mon pays natal ! Beautés séduisantes, où mon cœur et mes yeux s'attachent sans fatigue ! Spectacle toujours nouveau, sans cesse émouvant, jamais indifférent, mais aujourd'hui, hélas, équivoque ! Sous un soleil d'après-midi qu'apaise le soir tout proche, dans un ciel limpide que souillent, par endroits, des nuages nomades !

C'est entre trois et quatre heures. Nous sommes cinq hommes, mornes et graves, à cheminer sur les hauteurs du plateau. A côté de moi, mon boy, docile mais turbulent comme un chien. Puis Michel, un homme que j'aime par pitié, parce que les autres le haïssent; nature fausse et orageuse qu'illumine parfois une intelligence fine et

serviable; un caractère souple enfin dont je tire tout ce que je veux. Mes deux hommes d'Astrida, l'oreille bien basse et tendue, nous précèdent à pas menus et rapides.

Nous débouchons sur le lieu réservé au marché de bétail. Devant nous, enfin, une vaste clairière, où paissent tranquillement, sous l'œil distrait d'un gamin, les sept taurillons qui, en frappant du sabot, se giflent les flancs de leur queue impatiente. Mes hommes les ont achetés... Puisse l'affaire être bonne malgré leur imprudence...

Un vent frais, qui annonce la nuit, balaise l'air, se joue dans les branches à l'orée du bois, et vient légèrement pourlêcher le tendre gazon. Shakania, l'un des deux compères, s'écarte et baille, en découvrant ses dents jaunies, comme pour dire : Voici les taurillons. Comment les trouvez-vous ?

A son œil qui m'interroge je réponds de mon mieux :
— Ils sont beaux, ils sont gras, vos taurillons, mais trop jeunes. Si je les garde longtemps, ils vont dépérir, dépayés qu'ils sont.

Je glisse un billet de 10 fr. au gamin et le congédie avec les deux hommes. Tandis qu'ils s'en vont, j'examine les bêtes et souffle à Michel :

— Pas moins de 850 francs pour chacune. Pour ces trois grands, c'est 900 et plus. Même ça

chez toi, avec mon boy pour t'aider jusqu'à samedi. Si tu n'as pas d'acheteurs, nous vendrons le tout sur le marché du dimanche au plus tard aux gens du Kinyaga. Il me faut des sous, et beaucoup, avant lundi. Tenez, Michel, pour ton soulas de ce soir, 20 francs. Tu n'oublieras pas de payer une bouteille à mon boy. Il doit garder les bêtes jusqu'à celle qui sera la dernière vendue.

Très sérieusement Michel me confie :

— Tâchez, Monsieur, de relancer l'ami Houblad. Je l'ai à l'œil depuis hier, depuis que vous m'avez confié vos soucis sur lui. Ses allures sont inquiétantes. Je le soupçonne de quelque machination. Je l'ai vu tantôt avec la fameuse Athanasia. Ils s'en donnaient à cœur joie. Houblad, vous savez, qui ne boit jamais que les fonds de bouteille que veulent bien lui laisser les autres ! Il vous achète aujourd'hui une vingtaine de Primus ou de Stout, et vous distribue tout ça avec des gestes larges. Il faut voir surtout comment il se pavane dans ses vêtements tout neufs, cousus d'hier : Capitula baillante à l'ugandaise, safari-coat à l'anglaise — avec boutons militaires — le tout en drill kakhi qui coûte si cher à la Nairobi. Il vous porte là une paire de lunettes fumées en jaune et des pantoufles kakhi qu'il a su dénicher le diable sait où. Un musulimu de pied en cap ! Ne rentrez donc pas sans le voir.

J'ai peur qu'il n'ait déjà tout dépensé. Ce serait le comble.

— Oui, Michel, le comble, le pire des combles !

Et ce récit rapide et mimé me frappe comme un coup de massue. J'ai l'impression désagréable que les craintes de Michel ne sont que trop fondées.

Dégoûté de réfléchir, à bout de projets, je refoule toute pensée derrière la tête. Je dévalle du plateau, franchis en moins de cinq minutes le petit bas-fond qui sépare le Kaguli du l'hôtel Dandi, fonce dans le quartier swahili et pique tout droit chez Houblad ben Hamed.

On me le signale à l'hôtel Rukatitabire. J'y cours et le trouve buvant et dansant dans un groupe de femmes en délire, devant un vieux phono qui grince et nasille.

L'affronter directement ou le laisser tout entier à sa volupté ? Il a déjà perdu les deux quarts de lui-même. Il a de la belle humeur qui menace de tomber en discussion et peut-être en dispute...

Le voici qui sort avec une femme, au bras. Comme il est gai et fier ! Lui que le pombe d'ordinaire rendait morose et taciturne, plus bataillard leur qu'avenant, enclin toujours à bouder tout le monde. L'éternel mécontent est content aujourd'hui ; coiffé à la mode et rasé de frais. Quel changement aujourd'hui ! Avec ça, tiré à quatre épingles. Et cette belle femme, la belle Athanasia, convoitée par tous, lui tient compagnie, lui fait la cour !

Comme il veut rentrer, je le happe au passage. Mon bonjour lui donne froid. Puis, dissimulant son désarroi, il me toise avec, dans l'œil, cet aplomb que prête la demi ivresse.

Il envoie la petite femme reprendre place dans l'hôtel, la pourvoit d'argent, avec ordre de commander pour moi deux bouteilles d'hydro-mel et d'attendre.

Mes yeux pèsent lourdement sur lui. Il me tourne le dos pour éviter de me voir et m'invite à marcher, pour causer plus à l'aise. Débarrassé de sa maîtresse, devant qui il doit afficher une assurance d'attitude et de ton, le pauvre homme, ce riche d'un jour que torture le remords, dépouille sa morgue hautaine et bredouille, avec un effort visible de mensonge, car l'ivresse cotoie toujours le clair chemin de la pleine vérité :

— Habari yako, Shaiba !? Oh ! oui, c'est pour l'affaire d'il y a huit jours. Je sais. Peut-on oublier ? Mes deux frères seront de retour ici, sinon cette nuit en camion, en tous cas demain très tôt. Ainsi donc la boîte, n'ayant pas trouvé d'acheteur intéressant à Kigali, sera retournée

d'urgence et vendue à n'importe quel prix aux Arabes de Nyanza.

— Pourquoi donc l'acheteur est-il allé à Biumba ?

— Mais Biumba est un poste frontière, qui fait jonction rapide avec Kabale, où la marchandise sera versée. Et notre ami s'est rendu sur place renouer de vicielles connaissances.

— Et cet ami à nous, qu'est-ce donc, un hindou, un arabe, un mulâtre ?

— Ni l'un ni l'autre. C'est tout simplement Muchuruzi, assez riche, très honnête surtout, un ami à moi, un homme de confiance, un swahili, comme mon père et moi.

— Cet ami, quel qu'il soit, swahilisant ou pas, riche ou pauvre, reste à mes yeux ce qu'il est : un inconnu pour moi, donc un suspect. Et vous pensez qu'il sera parti avec la boîte ?

— Oui et non ! Mon frère lui en aura parlé et la lui aura sans doute montrée. Mais, mon frère, que je sache, est trop malin pour lui abandonner ainsi une chose si importante.

— Tout ceci est drôle autant qu'inquietant; je n'en augure rien de bon. Et mes pressentiments me trompent rarement. Quoiqu'il arrive, Shaiba, je vous prends en faute et ne peux que vous en garder rancune. Je vous avais recommandé de garder cette boîte sur vous. Ne

trouvant pas d'acheteur, vous deviez me la rendre. Vous comprenez : une valeur de 8000 francs au Ruanda et de 1500 shillings en territoire anglais. C'est plus que tentant, Shaiba ! Admettons, une fois sur mille, que la boîte me revienne. La retrouverons-nous intacte ? Non. Ensuite cet « ami », qu'il vende ou ne vende pas, exigera un salaire, vos frères aussi. A tous je devrai donner quelque chose, ne fût-ce que pour les faire taire : façon précaire, mais inévitable, d'enchaîner leurs langues ! Supposons maintenant que, par malheur, ce qui est fort probable, ils soient ramassés avec la boîte. Nous serons tous nommés et arrêtés. Au fond, c'est nous les coupables, et moi plus que vous tous.

— Non, c'est impossible, c'est trop malheureux pour être possible.

— Vous oubliez, Houblad, que l'argent engagé dans cette affaire ne m'appartient pas et que le bénéfice escompté était lui-même destiné à combler un trou, un trou profond, dans ma caisse. Si le bénéfice manque, passe encore ! Mais alors quelle catastrophe si le capital lui-même venait à sombrer ? C'est le trou qui se creuse davantage, difficile, impossible à combler en quinze jours de temps.

— C'est affreux !

— C'est pourtant comme ça !

— Nous pourrions emprunter de l'argent.
— A qui ? Les amis qui pourraient m'en prêter, m'en doivent qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas me payer. Les citer en justice ? A quoi bon ? Ne serait-ce pas tout déclancher ? compromettre des amis, déshonorer tels chefs, qui se sont confiés à moi, plutôt à moi qu'à un autre ? A quoi bon, encore une fois ? J'ai si peu de temps pour songer à tout ça.

— Alors, vous aimez mieux vous laisser lier les mains ?

— Oui, peut-être. Si je suis irrémédiablement réduit à l'impuissance ! J'avais compté sur la boîte. Elle pouvait tant aplanir ! J'avais surtout compté sur ta bonne amitié. Oh ! Shaiba, que faire ? Que penser ? J'ai été imprudent le premier. J'en arrive à tout regretter. Ce que j'ai cru être des bontés de mon cœur, c'était, il faut l'avouer à ma honte, des contrecoups de faiblesse, des manques de caractère : j'ai été une canaille !

— Non, vous jugez très mal... Vous m'accablez trop tôt. La boîte « portera ». Attendons les bonnes nouvelles que mes frères vont apporter. Mes frères ne sont pas des imbéciles. Ils se rendent bien compte qu'ils risquent bien gros, eux aussi... Non, Mungu yiko ! Ce cauchemar, quel que ténébreux qu'il soit, sera conjuré.

— Pour moi, qui le supporte tout entier, il est certes bien lourd. C'est une chaîne de montagnes qui ne s'abat ni à coups d'ongles, ni à coups de poings. Affaire de mois, d'années pour être, de facteurs surtout, facteurs divers, tous importants. Mais où sont ces facteurs ?

A côté de moi, un peu en retrait, mon compagnon décrocha ses lunettes, puis, pour détourner la conversation, remarqua :

— Nous voici bien loin, à Mugandamure, en plein yent, au lieu où Gashi fut pendu.

— Oui, de fait, c'est bien là, entre Kavumu et Mugandamure, en cette même dépression, où le vent, jour et nuit, pique et mord, que fut empalé jadis le fameux criminel Gashi.

Houblad, étonné de me voir me porter en avant, avait allumé une cigarette. Il dit, un peu ennuyé, entre deux fumées :

— Il en a commis, des crimes, celui-là, comme disent les vieux. C'est, dit-on, du temps des Allemands. Nous n'étions pas encore nés, nous autres.

— Oui, mon père en parlait avec horreur, mais ne m'a jamais précisé la date. Ce serait entre la mort de Kabale et la grande famine Kiramwaramwara. Cette dernière daterait de 1908. Les

Blancs, eux qui n'oublient rien, doivent savoir exactement...

Il a dû souffrir rudement, le brave homme ! C'était dur, ce que les suppliciés d'alors enduraient.

— Il a souffert, le type. Mais, celui-là, il a été puni, et de façon exemplaire, pour le mal qu'il a fait. Un châtement comme le sien, pour être infligé publiquement pendant l'occupation européenne, a été d'abord discuté puis autorisé par les dirigeants du pays.

— Ce n'est pas sûr. Il paraît que les Allemands n'étaient pas encore assez organisés pour s'occuper de tout. Musinga, ennemi des Pères, mais très attaché au fameux Kandt ou Kanayoge, était toujours le seul maître, comblait ou accusait qui il voulait. Mon père qui raconte tout ça, étant né à Nyanza au temps de Rwabugili, et n'ayant vécu qu'à Nyanza, doit savoir tout ça.

— Tant mieux ainsi, puisque le fait s'explique et s'éclaire. Le pauvre homme a donc eu le tort d'être criminel et surtout la malchance d'être connu comme tel, et ce sans protection. Je ne saurais vous dire au juste le mal qu'il a fait. Le fait n'appartient qu'à l'histoire. Ce doit être consigné quelque part par les premiers Pères. En tout cas, sous l'ancien régime, un crime était un signe de bravoure, dont il fallait se vanter dans

la suite, pourvu qu'il ne fut pas commis par un paria ni contre un puissant. Quiconque, par exemple, était connu et aimé du Mwami ou de la reine-mère, était par le fait même protégé par la loi, car la loi d'alors c'était le roi, le bon vouloir, souvent capricieux, du roi.

— Heureusement, conclut Houblad, les temps ont changé.

— Le Ruanda, depuis l'occupation belge, évolue à pas de géants dans une saine équité, sauf les gens et leurs crimes.

— Comment voulez-vous que les rôles changent ? Il faut partout et toujours qu'il y ait des chefs et des sujets. Un homme est toujours un homme, comme un crime est toujours un crime. Tuer, c'est toujours tuer. Mais l'homme, sans changer, évolue, et avec lui les mœurs, nécessairement, en bien ou en mal. Heureusement notre évolution actuelle, vue dans l'ensemble, avance en bien, grâce au Gouvernement belge et à la religion chrétienne. Vous convenez sans doute avec moi que le Mahométisme qui est votre religion n'est rien, absolument rien, à côté du Christianisme. Qu'est-ce que les Arabes eussent jamais fait de bon dans notre pays, s'ils en eussent été les maîtres ?

— Très peu de bien et beaucoup de mal, à ce que je vois, puisque même chez eux ils ne

peuvent rien faire pour eux mêmes. Ils sont comme nous en tutelle. Pour moi, je n'ai été swahilisant que parce que mon père l'est. Je n'ai donc pas choisi ma religion. Et pour le moment je n'éprouve pas encore le besoin d'en changer. Du reste je n'en suis guère très éclairé et ne voudrais pas en discuter.

— Rentrons, Houblad, il fait déjà nuit.

— Oui, la nuit déjà ! Nous pourrions peut-être retourner pour vider quelques bouteilles. Ça vous changera. Nous sommes déjà à cinq kilomètres de Nyanza Poste et à peine à trois de l'hôtel Rukatibire.

— Oui, il faut que nous retournions. Mais je n'ai pas envie de boire, triste comme je suis.

— Non, vous boirez. Ça vous fera du bien. Athanasia nous attend avec ses deux bouteilles. Elle est arrivée d'Astrida avant hier, pourvue de galettes et serait contente de boire avec vous et moi.

— Basi, je vais boire un peu à cause d'elle, un peu aussi pour noyer mon chagrin. Je saurai tenir mon rôle devant cette femme que je connais. Je suis souvent faible devant les femmes, mais guère déconfit.

— Toutes les femmes à Nyanza sont vôtres, me dit-il en riant. C'est connu de tous.

— On le dit, mais je n'ai pas un culte spé-

cial pour les femmes. Je commets parfois des sottises avec elles, sottises, hélas ! bien regrettables. Toutefois j'aime moins leur beauté que leur bonté. Leur amour, quoique factice et vaineux, est toujours plus sincère que le nôtre. Les hommes s'y laissent prendre comme des mouches dans le miel. Toutes les femmes, ou du moins celles que j'ai pu connaître, ont toujours des aptitudes pour l'amour véritable, l'amour qui compâtit et protège dans la mesure du possible, l'amour maternel enfin qui pardonne et excuse tout.

— Voilà, nous parlons de femmes et ça vous change du tout au tout. Mon coq-à-l'âne a eu son effet. Que sera-ce devant Athanasia ?

— Mais, lui dis-je sur un ton d'attaque, vous buvez beaucoup ces jours-ci. Vous buvez et faites boire. Votre poche est bien garnie !

— Oui, garnie un peu ou assez pour boire, dit-il embarrassé. Du reste je n'ai bu qu'aujourd'hui et un peu hier. Je détenais depuis des mois une somme importante d'argent pour un brave chauffeur. Il m'avait laissé deux touques d'essence et deux pneus de camion. J'ai donc réussi à vendre le tout, à bon prix, à un hindou de passage pour Ruhengeli. C'est ainsi que, dans la nuit d'avant hier, le chauffeur en question — un cœur d'or — est venu. Je lui ai remis son compte.

Il était satisfait et m'a glissé, en pourboire, trois liasses : 750 francs en devises de 10. J'ai pu le lendemain me payer ce petit costume que vous me voyez. J'ai voulu aussi me réjouir un peu comme les autres et boire à ma soif en compagnie de quelques femmes.

— Oui, il est bon, ce chauffeur : il me semble en tout cas qu'il a dû vous donner la moitié du prix obtenu.

— C'est d'ailleurs une vieille connaissance, un Muganda qui, avec son camion personnel, importe de Gature le gros sel si recherché au Ruanda par les grands éleveurs.

— Un Muganda, une franche crapule, un bandit.

— Bien possible : le monde actuel est si mauvais.

— Oui, très mauvais. Somme toute, relativement peu ou pas de meurtres ! Mais : vols, trahisons, abus de confiance, débauche : tout ceci avec une habileté de démon; ce qui fait que les vrais criminels ne sont jamais pincés; ce sont plutôt les âmes franches et simples, les honnêtes gens, les scrupuleux qui, se laissant tromper, sont roulés et triturés dans le choc. Moi-même, à bien voir ma présente situation, ne suis-je pas victime de quelque faux calcul ?

Le pauvre homme sentit cette pointe porter

ironiquement sur lui et se tut. Entre lui et moi un silence tomba.

Le soleil se couche, laissant derrière lui une traînée de lumière que sépare ça et là la salissure des nuages fixes. Estompée de gris, mais accueillante et fraîche, se reposant déjà des fatigues du jour, la ville de Nyanza, pécheresse et buveuse, bercée par le chant des femmes batwa, par le roulement fiévreux des tambours royaux. Mille senteurs de bois brûlé, de mangeaille cuisante, de viande rôtie, d'huile et de gaz, que sais-je encore, emplissent l'air, endorment la nature. Dans le ciel quelques feux d'étoiles, comme des feux d'étapes, de loin en loin, s'allument.

J'allume aussi ma pipe et presse le pas. Car la nuit, toute petite encore mais soudaine, est tombée, effaçant les couleurs, chassant le bruit.

Dans l'hôtel, où la femme nous attend encore, le phono grince toujours, flanqué cette fois-ci d'une lanterne qui fume. Deux chauffeurs, dans les bras l'un de l'autre, dansent éperdument, devant un groupe d'hommes et de femmes en extase. Pêle-mêle traînent partout des odeurs capiteuses d'alcool, de parfum, de tabac.

Ça et là des bruits confus où pointe la calomnie, la médisance, la flatterie; où couvent la haine, l'égoïsme, la bêtise humaine.

On court et crie; on rit et danse; on mange et boit. Va-et-vient à cache-cache ! Jeux coupables de grands enfants ! Bestiale joie des lupanars, où toutes les passions, en mille péchés mouvants, se déchainent !

Je bois aussi, à longs traits, servi par la femme de tous, sous l'œil mécontent mais résigné de Houblad dont la poche se vide.

Entre deux verres, la femme, assise à mes côtés me pique de l'ongle pour sortir. Quand je suis dehors, elle me suit sans attirer l'attention et me dit rapidement :

— Tout à l'heure, quand vous êtes arrivé avant la nuit, Houblad était à la joie avec ses frères, ses deux frères que vous devez connaître. L'un de ceux-ci vous a vu le premier et vous a désigné à Houblad, dans les yeux duquel j'ai lu un point louche. Il a aussitôt cessé de danser et leur a signifié qu'ils devaient se cacher et rentrer. Après quoi, il est sorti avec moi, en feignant de ne pas vous voir. Ses frères sont donc rentrés. Ils n'étaient plus ici quand j'y suis revenue. Vous avez sans doute été les voir à domicile avec lui. Ils étaient bourrés d'argent et ne buvaient que du Stout.

— Je ne les ai pas vus. L'habile et malicieuse déroba !

— C'est bien singulier, c'est aussi bizarre.

Et dans leurs colloques à mi-voix, qu'ils tâchaient de me caché, il n'était question que de vous. Ils ne vous doivent rien ?

— Oui et non ! Pourquoi ?

— Je suis femme : j'ai du cœur et de l'œil. Ses frères sont arrivés aujourd'hui, je ne sais de quel côté, avec un chauffeur muganda, celui à petite taille que vous avez vu danser, un noir comme suie à cheveux de Batwa. Ils ont d'abord mangé beaucoup avec le chauffeur. J'étais présente. Houblad ici, me faisait la cour, les attendait visiblement. En entrant ce midi, il s'était enquis de l'arrivée du chauffeur en donnant le signalement exact du camion que voilà. C'est lui ensuite qui a payé et offert les plats. Il a aussi de l'argent. Les swahili s'enrichissent étonnamment aujourd'hui.

— Athanasia, je comprends très bien votre rapport qui m'est précieux. Mais comme je suis surpris ! Ses frères arrivés ! Il me fait prendre une fausse route, pour les soustraire à ma vue. Que de mensonges surtout il a su et osé me chanter. C'est affreux. Ils se sont entendus et conjurés pour ma perte. Je m'en doutais. Enfin, Athanasia, je vous demande un service de la plus haute importance. Vous resterez à Nyanza toute la journée de demain. Soyez, de grâce, auprès de ces gens comme mon oreille et mon œil. Voyez

tout ce qu'ils font. Ecoutez tout ce qu'ils disent. Je ne peux rien demander à Houblad' cette nuit. Je crains de le mettre sur ses gardes et de l'indisposer contre vous. Rentrons pour vider les verres qui restent. Allons-y séparément, vous par la porte d'entrée et moi par celle de derrière, pour ne pas éveiller les soupçons de ce musulman sor-dide. Je tiens à ce que vous gardiez ses bonnes grâces aujourd'hui et demain. A ces trois démons, à ces brigands jurés, je réserve un jeu serré.

Troisième chapitre

(Jeudi 18-10-45 et vendredi 19-10-45.)

Lendemain inquiétant d'une journée inquiète. J'ai à peine dormi. J'ai mal partout et la tête me brûle. Je suis tout cassé des songes de la nuit. J'ai l'odieux pressentiment que mes songes affreux se réaliseront aujourd'hui; que mon Chef de Service va survenir accompagné de soldats; que je vais fuir à travers la steppe du Mayaga, mourir englouti dans les marais mouvants de la terrible Akanyam, sous la dent implacable d'un énorme caïman; que les soldats furieux, lancés à ma suite, vont rageusement repêcher un reste pantelant de mon cadavre déchiré et le porter en trophée à Monsieur le Commissaire de Nyanza; que cette triste dépouille, redevenue soudain vivante, va être jetée à des chiens faméliques sous l'œil hagard des corbeaux envieux et la risée multueuse d'une foule compacte; qu'enfin mon âme toute laide, habillée de flammes brûlantes, portant l'incendie à la ville de Nyanza, glissera en vol plané au-dessus des nuages et des lacs et

sera jetée sans merci par les vents contraires d'un bout à l'autre de l'Afrique.

Ainsi j'ai rêvé cette nuit. Souvenir affolant. Vision mortelle ! De ma vie ai-je jamais été aussi triste ?

Debout avant l'aube, je me lave hâtivement la figure. Au dehors, le temps, sombre et chargé, présage un désastre. Sans courage, sans espoir, je descends chez les swahilis.

A mi-chemin, voici la femme d'hier, soucieuse et embarrassée. Dans la consternation de ses yeux qu'elle ose à peine lever sur moi, je lis que les nouvelles sont toutes fâcheuses.

— Houblad, dit-elle en un souffle, ses deux frères avec lui, partis la nuit, direction Ruhengeli, avec le chauffeur.

Impassiblement, les mains en poche, le regard figé, je reçois ce glaive en plein cœur. Cruel le déception. Signe indélébile d'un malheur imminent. Je n'attendais que ça pour mettre, une fois pour toutes, de l'ordre dans mes idées, fixer un projet d'avance élaboré, en déterminer minutieusement les circonstances et les dates.

— Je m'y attendais, dis-je à la femme, en riant de résignation. Et le contraire m'eût étonné. La faute est dans le principe. J'en suis bien puni. Reste à subir les conséquences de mes actes imprudents. Les chenapans ! Il m'emportent

de grosses sommes qui ne m'appartiennent pas.

— Donc appartenant à la Nuco. Misère ! Les brigands ! Que faire ?

La femme, sincèrement affectée, avait levé sur moi ses yeux embués de larmes.

— Ne vous tourmentez pas, lui dis-je pour la calmer. Une ressource me reste, très importante : le temps. Quelques jours seulement, deux jours et deux nuits. D'ici dimanche, je saurai que faire. Le patron ne vient pas avant lundi. L'imminence d'un malheur a toujours su remonter les ressorts incassables de mon endurance morale. Je suis à peine entamé, aucunement épuisé. Vous verrez. Tout ceci cependant est un secret, que je vous confie tel quel. En le livrant, vous me mettriez les bâtons dans les roues. A ce midi, Athanasia, chez Batera. Au revoir et silence !

Chez Lambert où je cours avant huit heures, j'apprends que son patron, Mr Miwa, absent, n'est pas encore rentré. On l'attend pour la nuit du samedi au dimanche. Je lui écris, en termes larmoyants, un mot rapide que je lis et laisse à Lambert. Celui-ci, qui connaît les bontés de son patron, m'affirme positivement que mes supplications porteront.

Vers dix heures la tristesse du jour dégénéra en pluie : pluie fine et bienfaisante, sans vent ni foudre. Un soleil doux à sentir, tamisé de légers nuages, dessécha la nature.

A une heure de l'après-midi, après un frugal repas, j'emprunte et enfourche le vélo d'un ami qui loge chez moi et file, à toutes pédales, sur Mwulire, chez mes enfants. J'y arrive bien tard, traînant la machine, car le pneu arrière, en cours de route, a crevé.

Mes pauvres gosses, qui me craignent, s'approchent timidement de moi et osent à peine me donner leur petite main. Pauvres enfants d'un père malheureux. J'en souffre et me tais. L'intimité en famille me sera-t-elle toujours refusée ? Hélas ! on ne traduit pas aisément ses véritables sentiments. Mon Dieu, jusques à quand dureroit les rancœurs qui assombrissent mon triste ménage ? Est-ce réellement de ma faute ?

Vers minuit, sous la clarté d'une douce lune, je m'en vais chez moi : à Buhoro, à près de 15 kilomètres, où habitent dans ma nouvelle maison mes deux serviteurs qui doivent demain transférer à Nyanza mon vélo malade.

A mi-chemin, à Kibabara, je revois chez lui l'ami Emile et sa femme avec leur enfant qui porte mon nom. Couple exquis, ménage enviable qui m'est dévoué ; mais, hélas ! souvent éprouvé par la perte des enfants : ils n'en ont qu'un en vie, dernier né et dernier vivant, sur cinq nés ! Ménage courageux cependant, ménage aisé qui se suffit et se comprend.

Merci, Emile, de ton amitié pour moi. Merci, Thérésia, pour la chaude attention, pour les soins désintéressés que vous me prodiguez. Puis-je un jour vous rendre le bien que vous me faites ! Daigne Dieu vous donner des enfants et, avec eux, la consolation. A côté de vous mon malaise tombe, je ris de bon cœur, je me sens jovial, ensorcelé. Vos gentilles boutades ont le don de réchauffer mon cœur, de m'apporter la joie !

Au retour à Mwulire à l'aube, Emile m'accompagne jusqu'à Mbazi et prend le chemin d'Astrida.

Je ne prends même pas le temps de revoir mes enfants. Ils sont encore endormis. Je vais tout droit chez le sous-chef Banguka. Devant sa belle maison encore sommeillante je trébuché d'hésitation. Que sera-ce cette entrevue ? Ce que Dieu voudra qu'elle soit !

Sous un ciel rouge fauve, tacheté — comme une peau de serval — de fins nuages, un vent froid, dans le matin timide, détruit les derniers vestiges de la nuit.

A Save, au son cuivré de la vieille cloche, la vieille mission reprend vie. Au-delà, sur le versant à douce montée, par un chemin oblique qui mène à l'église, des enfants qui courent pareils à des taches, des femmes couronnées et lentes, de rares hommes affublés d'habits terreux, émergent, apparaissent et disparaissent, comme des ombres glissantes, dans le brouillard laiteux, à travers le vieux cimetière plein, vers la maison de Dieu.

Et mécontent de moi-même, triste et découragé, j'attends que daigne s'éveiller l'opulente maison du sous-chef, d'où peut pour moi sortir la paix.

Un moment en moi un doute survient : ma demande ne sera pas agréée ! Un doute affreux que je chasse et qui revient : comme une mouche incommode sur une plaie incurable, comme un chagrin poignant dans une nuit sans sommeil. Avec fièvre j'arpente nerveusement la cour, en écoutant d'une oreille distraite le chant hardi d'un merle.

La démarche me fait peur ; je voudrais l'abandonner, sans rien tenter. Pour la faire, je de-

vrai expliquer le pourquoi, détailler le comment. Et mon cas, mon terrible cas, est difficile à ressasser. Le brave homme ne voudra rien donner, s'il n'a rien compris. Mis en garde déjà par la félonie des fraudeurs si nombreux aujourd'hui, ne va-t-il pas m'entendre pour rien, m'éconduire en hâte en me désignant, d'un signe de doigt, le chemin de sortie, et me décrier dans la suite ? Mon Dieu, ne serai-je venu que pour ce triste dénouement ?

Mon pauvre cœur, sois donc courageux. Règle bien tes battements lors de l'entrevue. Tu sais très bien que tout ici-bas s'achète. Sache aussi que ce n'est pas le démon qui m'a conduit ici. C'est bien le Bon Dieu qui me veut tout le bien possible. Il est meilleur que moi, meilleur que le maître de cette maison. Infiniment riche, et riche de toutes les richesses du monde, Il est aussi le maître des cœurs bons et mauvais, l'ordonnateur infailible et puissant, juste et bon, des destinées humaines. Il sait de toute éternité ce qu'il fait et pourquoi Il le fait. Et ce pourquoi, qui motive le plan divin, est toujours, au grand toujours, le mieux pour la bonne marche de l'univers, le mieux pour les besoins humains, le mieux pour le bonheur de chaque individu.

Enfin, vers six heures et demi, le sous-chef, en robe de nuit, sort avec cet air maussade de

quiconque se lève. Entre deux battements de cils je l'ai vu et pesé. Il n'a pas l'air encourageant.

Je me présente devant lui et lui dis, les yeux baissés, le bonjour, en affichant un sourire difficile. Et lui, me tendant la main :

— Vous ici ? Vous avez donc quitté Nyanza cette nuit ?

— Hier soir.

— Et vous n'avez pas voulu repartir, sans me rendre une gentille visite. Il y a bien longtemps... C'est bien ça !

— Oui et oui ! c'est que, venu pour ça, pour vous voir, oui, je voulais aussi vous voir particulièrement...

— Et quel bon vent vous amène ainsi ?

— Oh ! pour une affaire ennuyeuse, pour une casse ! J'ai grand mal à le définir. J'aurais plus de courage à l'écrire qu'à le dire. J'ai ici un crayon. Voulez-vous me donner un bout de papier ?

En peu de temps, j'avais fini de crayonner vite et dur. Sans émotion, il lit les quelques mots dessinés hâtivement, d'une main hésitante, sur le carré de papier. Il me regarde ensuite, puis relit pour mieux comprendre, avec l'éternel étonnement des gens à bonnes fortunes. Enfin, d'un air déterminé, sans grimaces ni gestes, il dit et détruit mon espoir :

— Vous empruntez dix mille francs, à rembourser d'ici un mois — avec un bon bénéfice de deux mille francs. C'est beaucoup dix mille francs. Ça ne se prête pas entre indigènes. Puis, que voulez-vous, je n'en ai pas. Et le peu d'argent que j'avais, je l'ai avancé à Julio, vendeur à As-trida. Je n'ai rien du tout. Mais enfin, voyons, qu'y a-t-il eu ? Pourquoi emprunter ?

— Il me manque dix mille francs dans la caisse Nucco.

— Volés ? Comment ? Tout ça ?

— Que j'ai engagés dans un commerce personnel et qui ne rentrent pas encore. Une imprudence qui n'est peut-être pas ruineuse, mais sûrement compromettante, et gravement.

Pensant que ma vieille franchise a peut-être sombré dans les milieux frauduleux de Nyanza, car mes explications sortent difficilement, il chasse de la main les mouches matineuses qui gênent sa vue et me dit, sur un ton évasif, avec l'air ennuyé de celui qui comprend plus qu'on ne veut lui en apprendre :

— Excusez mon indiscretion à vous demander des détails sur un sujet qui, certes, vous est pénible, d'autant plus que, pour le moment, je me trouve dans l'impossibilité de vous venir en aide. Je n'ai pas d'argent. Toutefois, vous pouvez m'envoyer demain, ou mieux : après demain, un

homme à vous à qui je dirai quelque chose pour vous. Enfin, d'ici à Nyanza, c'est loin. Venez donc prendre un verre.

— Merci ! Il me faudra gagner vite la route. Je profiterai d'un camion, le premier qui passera, pour être à Nyanza avant neuf heures.

— Il y en a tout juste un qui vient. Vous l'entendez ? Il est encore à Mbazi. Il est ici dans cinq minutes. Assez de temps pour vider quelque chose et allumer la pipe... Et si le camion fait payer ?

— J'ai vingt francs sur moi. Je ne voyage jamais sans argent. Puis, tous les chauffeurs me connaissent. Je monterai en camion sans bourse délier.

Abreuvé copieusement d'un pombe solide et bien muni de tabac, je suis sur la route en attente, car le camion est en vue. Bonheur ! C'est Dominiko, mon bon cousin, un bon vieux camarade, actuellement chauffeur à la S.C.T. à Usa. Il m'a reconnu et s'arrête. Il me serre gentiment la main et m'invite à me hisser tant bien que mal dans la carrosserie, car, dans la cabine, il y a sa femme et ses deux enfants avec pêle-mêle des piles de colis.

A Nyanza, où nous arrivons entre huit et neuf heures, les passagers descendent chez Ba-

tera. Et le camion va me déposer devant ma boutique.

Vers midi j'apprends que Houblad, avec ses deux frères, est toujours absent. Michel, avec quatre taurillons vendus, a fait hier et aujourd'hui trois mille huit cent francs. Le brave homme !

A quatre heures du soir, avec un boy, je vais à pied à Gitwe, à plus de vingt cinq kilomètres de Nyanza, voir un ami.

Sur les hauteurs abruptes de Murama, après avoir pris de flanc les Gachu et Mpanga, nous nous égarons dans le raccourci et devons, à travers rochers et épines, sous une clarté nulle, reprendre la grand' route qui longe le versant. Enfin, grâce à un guide charitable, nous voici rendus, après la première veille.

L'accueil n'est ni chaleureux ni prometteur. Je sens que ma visite incommodait mon homme. Il était couché et ne se lève même pas pour me donner la main. Sa femme plus aimable, originaire d'Astrida, se gêne pour nous et nous arrange en deux temps, sur la terre humide, un dur sommier. Chez lui, comme chez tous les gens de là-bas, il est moins fier que sur le chemin et moins riche qu'on ne croit.

Lui faire croire que ma visite nocturne ne soit qu'une simple marque d'amitié. Impossible.

Il se rend bien compte que je suis venu pour un but important. Aussi m'attaque-t-il assez courtoisement, comme les Adventistes savent toujours le faire, avec tact, détours et hypocrisie.

Je lui réponde à côté, en ne lui disant que le strict nécessaire, tant je répugne à lui montrer ma détresse et regrette déjà d'avoir fait cette démarche.

— Enfin, dit-il, je comprends qu'il vous manque quelque chose dans votre compte. Vous me l'avez d'ailleurs dit l'autre jour quand j'étais chez vous. Ça arrive souvent, ces mécomptes-là. Vous n'êtes pas le seul. Demain ou après demain, sans doute dimanche, je viendrai chez vous. Et, si cela peut vous arranger, je vous prêterai les douze pièces que vous m'avez vendues. Elles sont actuellement entre les mains de mes agents. Je les ferai réunir demain très tôt. Elles ne s'écoulent d'ailleurs pas vite. Vous pourrez me les rendre d'ici huit jours, une fois vos comptes faits. C'est bien dommage qu'actuellement je n'aie pas d'argent liquide. Enfin, vous avez tant d'amis !..

Il parle encore quand je dors déjà, dégoûté de l'entendre. La fatigue à la longue invite à dormir, malgré la tristesse. Et les soucis qui ne cessent pas, quelque cuisants qu'ils puissent être, perdent, sinon leur intensité, un peu de leur

acuité, s'émoussent pour ainsi dire et se refroidissent quelque peu, submergés par la glace des déceptions journalières. Une agréable mélancolie, peuplée de mille rêves et d'images mélancoliques, gagne mon être, en avant-goût de douce mort. Le sommeil, si distant de la vie réelle, si voisin de la mort vraie, je le recherche avec plaisir et le goûte avec délices, car, par l'habitude prise, j'ai la presque-certitude d'en revenir tous les jours. Mes yeux soudain, en dépit du grabat où je gis, brusquement se ferment, sous le poids lourd de toute la nuit d'hier passée à blanc.

parsément en ouragan houleux dans l'air embaumé et jettent partout le chant et la joie. Nous sommes si près d'arriver. Mes membres sont dégoûrdés, mais mon cœur est froid, serré de crainte sur lui-même.

Quatrième chapitre

(Samedi 20-10-45.)

J'aurai dormi ainsi jusqu'au matin, si mon hôte, pour se débarrasser de moi, ne m'eût réveillé et éconduit, avec une fausse prévenance, vers les trois heures d'avant-jour.

De toutes parts, perchés à mi-hauteur d'un ficus feuillu, ou entourés de poules sur la coupole herbeuse des huttes, des coqs, fatigués de la nuit, battent bruyamment des ailes et, de colline à colline, annoncent déjà le jour.

Sur le froid chemin, avec à mes côtés mon boy silencieux, je ramène de Gitwe, mes tristes pas vers Nyanza. Nous sommes mal éclairés par la froide clarté, déjà pâle, qui «coule des étoiles». Lentement, mais trop vite pour moi, le jour renaît. Les lumières nocturnes, rendues inutiles par l'approche du soleil levant, une à une, s'éteignent. La nature s'éveillant dépose son noir vêtement de nuit et revêt un éclat tout neuf dans la claire matinée.

Des bataillons de gais passereaux, descendus soudain de divers camps à peine visibles, se

Où vais-je, mon Dieu, en ce jour, en cette ville de tumulte, engouffrer mes ennuis ? Quelle solitude amie, aujourd'hui, voudra dérober mes alarmes à l'indifférence des gens, aux pressantes questions de ma femme, aux énervantes chicanes de mes boys, à tant d'imprévus qui sont pour mon cœur des épines et des terreurs pour mon imagination ? Faire gai visage en dépit de tout ; ouvrir et tenir boutique ; promener ma peine derrière le comptoir ; présenter ou découper des tisus ; recevoir et recompter des sommes d'argent ; vomir des ordres à des volontés rétives ; distribuer malgré moi des sourires ; semer à plein gosier la joie que je n'ai plus, dissimuler sous une feinte satisfaction le noir chagrin qui me ronge ! Quelle tâche, mon Dieu. Rendez-la moi facile, méritoire, possible.

Devant nous, par delà le vallon malsain, la ville de Nyanza s'éveille et s'étale dans l'éternel désordre et sorde va-et-vient des jours de grand marché. Ça et là, sur le versant du Mugonzi et dans le Gakenyeli crapuleux, des Batwa, avec

femmes et enfants, se démènent autour d'énormes brasiers qu'ils ont allumés sur leurs poteries de terre. Des fumées denses s'élèvent de partout, salissent les vertes bananeraies qu'a baignées la rosée et vont, accrochées aux brouillards flottants, estomper les claires hauteurs de Murina, planent sur les beaux paysages du Nkobwa et rejoignent là-bas la brume laiteuse des sources du Nil.

Ce renouveau des choses m'émeut et m'épouvante à la fois. Seule, radieuse et calme, toute belle de toute la beauté matinale, avec ses yeux de vitre qu'avivent les rouges feux d'un soleil candide, l'église m'encourage. Comme elle tranche singulièrement sur la vulgarité de toutes ces choses qui dansent au vent, qui distraient les yeux et miroitent semblables à des flots ! Là-haut, sur le bord d'un plateau maculé de chemins, de maisons et de champs, entre deux coqueux à verte teinture, elle émerge, maternelle et avenante, comme un asile de repos et de paix, comme un divin magasin d'espoir ouvert à tout le monde, où tout le monde peut trouver la satisfaction pour le cœur indigent et pour l'âme nue un manteau tout blanc.

« Donnez-moi, Seigneur, la consolation pour mes peines et pour mes maux le remède efficace, en cette journée de cruauté. »

A midi Suzanne, revenant du dispensaire, m'apprend que mon agent Michel, mon ami et agent, le dernier de mes agents, est hospitalisé, atteint de dysenterie. Je monte le voir et le trouve moribide et ennuyé, affaissé sur le lit, avec l'air peu résigné de ceux qui n'ont pas l'habitude de souffrir. On l'a isolé entre les murs trop blancs d'une pièce minuscule dont la porte ne ferme plus. Descendu chez moi peu après, je lui fais préparer et porter du thé au lait et vais annoncer la nouvelle à sa famille.

A l'heure du salut, je monte à l'église pour prier. A l'organe cristallin des enfants ma pleine voix, cassée d'émotion, baignée de sincérité, se mêle pour chanter les vieux cantiques et les Litanies de la Sainte Vierge : *Homo quidam ! Quia parata sunt... Consolatrix afflictorum, Regina pacis — Ora pro nobis !*

Jésus est là, vivant et présent, sous l'apparence chétive d'une chose blanche, prisonnier d'amour dans l'objet sacré qu'une main pieuse d'orfèvre a travaillé.

Tantum ergo Sacramentum. Un nuage d'encens monte et enveloppe l'autel, où trône Jésus, dans le scintillement des cierges.

Le prêtre, un vieux missionnaire de passage à Nyanza, monte à l'autel, pour servir de bras à Jésus enchaîné. Sur ma tête inclinée la bène-

diction du Maître Divin passe et fond comme pour agréer mes tristes desseins. Une crise de larmes gênantes me contraint à sortir, car à mon âge on a honte de pleurer.

Je revois Michel que je trouve mieux. Et, prenant par le Gakenyeli, je traverse deux marécages et monte par le bois chez Lambert. Je le trouve chez lui lisant. A côté de lui, Prospéro, le benjamin de la famille, le distrait et l'agace.

Je me suis introduit en coup de vent et m'assieds lourdement sur un vieux tabouret.

— Soyez ici demain très tôt, me dit-il. Je veux que, si mon maître arrive cette nuit, nous soyons demain les premiers à le voir. Vous resterez en arrière, tandis que je lui présenterai la lettre.

— C'est entendu, Lambert. Mais, ma lettre, ne trouvez-vous pas qu'il faille en changer la forme sur un meilleur papier ? Je l'ai écrite hâtivement l'autre jour.

— Il ne tient pas compte de tout ça. Telle quelle la lettre est plus parlante. Je l'ai lue et relue avant de la fermer. J'avais même pensé à l'écrire à la machine. Mais j'ai trouvé que c'était la gêner que de lui enlever son originalité. Elle est rude et nue, émotive et laborieuse. Chaque mot est un poids, rendu plus lourd par la forte écriture. Elle manque d'élégance, mais el-

le est éloquente, et la dernière phrase est comme un coup de marteau : « L'argent vaut-il plus cher que moi ? ». Cette phrase, il ne faut ni la retrancher, ni la changer, ni même l'habiller. Car l'habillement, en cachant la laideur, est un signe de laideur, une beauté empruntée. Comme l'adjectif dans le style est signe de pauvreté ou d'un manque de mots. Soyez donc tranquille, je me porte garant de cette lettre dont je connais d'avance la forme et le destinataire. Ça va ?

— Oui, mon ami, ça va, et je suis un peu tranquillisé pour la lettre. Mais, va-t-il arriver ? Vous disiez qu'il était attendu pour cette nuit. Y comptez-vous ?

— De fait, il peut ne pas arriver. Cependant cette éventualité, qui serait très fâcheuse pour vous, est très peu probable.

— Mais s'il n'arrive pas, quel bon conseil, quel conseil d'ami pouvez-vous me donner ?

— Les malchanceux comme vous, — oh ! vous n'êtes pas le seul ni le plus malchanceux, prennent vite l'habitude de tout voir en noir, et il est toujours difficile de leur donner un conseil. Pourrais-je savoir d'abord quelle somme vous manque ?

— Pas moins de dix mille francs.

— C'est beaucoup, mais pas tant que mon

patron ne puisse vous le prêter. Mais comme vous dites, il peut ne pas arriver. En ce cas, contraignez-vous à rester calme : ne vous emballez pas; ne fuyez pas surtout. La fuite, c'est l'exil, une espèce de bannissement pour combien d'années ? trois ou quatre sur la terre étrangère ou dans un trou. Si j'étais vous, je me laisserais coffrer. C'est dur, je le sais. Mais la fuite est un aveu.

— C'est un aveu honteux, puisque au fond par la fuite je me reconnais plus coupable que je ne suis. Mais cette honte et cette culpabilité ne retombent que sur moi seul. Je ne comprends que moi seul. Me laisser coffrer ? Mais on va m'interroger pour savoir ce que j'ai fait de cet argent. Ce n'est pas aisé à inventer sur l'heure. D'autre part ma franchise native me trahirait, car je ne suis pas fort dans l'art de dissimuler la vérité.

— Vous craignez, à ce que j'entends, de nommer des amis. Je ne vous dis pas de dénoncer qui que ce soit. Laissez-vous maltraiter et gardez le silence. On ne va pas quand même vous fusiller. En moins de quinze jours, vos amis, qui auront d'autant plus de pitié pour vous que vous ne les aurez pas compromis, vont réunir les sommes nécessaires. Du reste je ne conçois pas que la Nuco puisse vous faire en-

prisonner pour dix mille francs. Elle a plus d'intérêt à ce que vous les liquidiez par le travail que par l'emprisonnement. Et la prison elle-même, pourquoi en avoir peur ? On s'y habitue comme à toute autre chose. On souffre le tout premier jour. Après moins de deux mois de séjour, on s'adapte, on travaille et on attend tranquillement la libération. Donc, et c'est ma conclusion, ne fuyez pas : ça n'aide à rien. Laissez-vous emprisonner. Ne dénoncez personne.

— Mais je serai questionné avec Dieu-sait quelle sagacité et quelle rudesse. Je devrai avouer sous le bâton.

— Avouez tout bonnement. Ainsi vous ne serez pas soumis à la peine du bâton. Avouez tout à votre Blanc, de préférence avant la constatation du manquant.

— Avouer quoi ? Que j'ai prêté l'argent de la Nuco à des amis ? Les amis vont être convoqués pour avouer eux-mêmes. On va les contraindre à payer sur place des sommes qu'ils n'ont pas sous la main. Figurez-vous, Lambert, quel embarras pour eux et pour moi ! Je perds tout, à me laisser coffrer et tout à me laisser maltraiter. De façon ou d'autre mon avenir ainsi est bêtement compromis. Cet avenir, la fuite me le garantit, puisque la fuite me laisse la possibilité d'y pourvoir sous d'autres latitu-

des et, pourquoi pas, de payer librement et honnêtement ma grosse dette. Oui, en fuyant je perds beaucoup : mon honneur, ma famille, mon pays. Toutefois l'important, que la prison ne peut garantir, me reste : la liberté qui, avec la santé, est une condition de sécurité, de bonheur. Notez que ma famille peut toujours me rejoindre où je suis, et avec elle les joies humaines et la paix de l'âme. Les Blancs de la Nuco, quelques bons qu'ils puissent être, seraient sévères, je le sens, et me livreront à la justice qui, elle, ne vit et ne jugeant que le fait, ne peut avoir de clémence pour moi. Ma décision est prise : si votre patron n'arrive pas, et si rien de positif ne survient demain avant midi, je fuirai, de préférence avant lundi, pour prévenir un triste dénouement. Puissent les privations de l'exil me mériter un bien immense que je n'eusse peut-être pas pu trouver à Nyanza : le salut de mon âme. Vous, Lambert, qui êtes mon ami, voulez-vous former ce vœu, toutes les fois que votre pensée se portera sur moi ?

— N'ayez pas peur; soyez courageux et confiant.

— Il est déjà tard, mon ami, je dois rentrer; Suzanne sera mécontente. A demain donc. Je reviendrai à l'aube avec ce livre à vous qui traîne chez moi depuis des mois. Bonne nuit.

Cinquième chapitre

(Dimanche, 21-10-45.)

Je dormis cette nuit-ci comme si de rien n'était. Je suis réveillé par le chant aigu de mon coq qui a l'habitude de chanter entre trois et quatre heures du matin.

— Réveille-toi, Suzanne. Debout ! j'ai à te parler. Allume la lampe... Ecoute, mes affaires, comme tu sais, vont très mal. C'est partout des échecs, partout des déceptions ! Dans ma caisse, le trou demeure béant, impossible à combler. J'ai beau me démener, courir nuit et jour, la situation reste inchangée, interchangeable. Mes agents n'ont été que d'égoïstes profiteurs. Mes débiteurs ne font rien pour me venir en aide. Il en est que je ne vois même plus. Et demain, c'est le jour fatal, l'inventaire, le manquant constaté et mis à jour, la «boîte» crasseuse qui se ferme sur moi, la honte, la torture ! Je ne veux pas cela. Ça ne doit pas se faire ! Et pour l'éviter, une seule chose est possible : la fuite. C'est l'unique solution qu'après réflexion je trouve plausible.

— Je comprends tout : la fuite avec ses risques, ses privations, ses inquiétudes ! La fuite où ? La fuite comment ?

— La fuite en Uganda, en territoire Anglais, où les mandats d'arrêt ne peuvent me suivre, où je vais trouver du travail, gagner des shillings, apprendre et parler l'Anglais.

— Que n'as-tu parlé plus tôt ? Il n'y a rien de prêt. Partons-nous aujourd'hui ? Et avec lequel de nos trois boys.

— Je pars demain, lundi, matin. J'ai tout prévu. Que veux-tu préparer ? Pas grand chose. Une fuite comme la mienne n'exige pas de commodités. Une fuite encombrée est une fuite ratée. Je ne tiens pas à partir avec toi. Je vais te laisser à Nyanza. Tu dois rester à Nyanza pour assurer ma fuite.

— Mais alors, égoïsme pour égoïsme, tu oublies que ta fuite compromet ma sécurité ! Je suis ta femme, on le sait. A défaut de toi on s'en parera de moi. Et ce que tu veux éviter, je vais le subir. En me laissant tu me sacrifies, tu m'immoles. J'irai avec toi. Ma présence ne sera pas gênante. Je préparerai ta nourriture, ton lit. Le sort, ou plutôt l'amour, a mêlé nos destinées. Ton malheur est mien. C'est un devoir, auquel je ne peux me soustraire, que me fait mon amour

pour toi. Ma mère et ma conscience me reprocheraient de t'avoir abandonné.

— Ecoute bien, de point en point, mes instructions : Tu resteras à Nyanza. Tu vas dès ce matin balayer à grande eau la chambre et la cuisine. Après la petite messe, je viendrai te faire signe pour mettre en paquets portables toutes les affaires que tu pourras emporter. Tu iras ensuite les remettre chez ta cousine au quartier swahili. Tu auras soin de dire et de montrer à tous que je t'ai chassée, que toi-même tu ne veux plus de moi, que tu es lasse de mon conduite, qu'enfin tu ne veux rien me laisser. A toutes les femmes raconte que je suis un mari insupportable et à tous les hommes que je suis un imbécile. Chaque fois que tu auras l'occasion de t'approcher de moi, récrimine autant que tu pourras, accable-moi, fais la tigresse, sois haineuse et violente, jette-moi un regard dur et défiant. Etale dans toute sa laideur, tout le mépris possible d'une femme offensée pour un mari indigne. Afficher des sentiments que tu n'as pas, ce sera dur. Mais c'est un rôle important que tu dois jouer aujourd'hui, qu'il faut jouer, pleinement, en prenant tout le monde à témoin de notre mésentente. C'est l'unique moyen pour sauver ta sécurité quand je serai parti. Qui donc osera s'emparer de toi, croire à ta complicité,

sachant que tu m'as quitté avant mon départ ? Abandonnée sans soutien en plein Nyanza, tu seras un objet de pitié et, grâce à ton charme, un objet de convoitise. Je te laisserai un peu d'argent et n'en prendrai que très peu moi-même. Dans cette ville insouciant, traîne ta beauté avec arrogance le plus longtemps possible : une semaine tout au moins. Prends avec toi nos deux boys les plus jeunes qui ne peuvent se douter de rien, qui croiront et feront croire, tes rancars. S'il t'arrive de devoir te rendre à As-trida, tâche d'en revenir vite et reste ainsi à Nyanza quinze jours durant. D'ici deux mois, si tu n'as pas de mes nouvelles, tu pourras te marier à l'élu de ton choix, de préférence légitimement, car ton âme est précieuse. Tu as assez joué et j'ai été hélas, l'instigateur et le partenaire de tes jeux. Change ta vie comme je vais changer la mienne. Sache qu'à la fin tu mourras pour comparaître devant Dieu, pour être jugée, récompensée ou châtiée sans fin. Pour ce soir, reste le plus longtemps possible chez ta cousine. Je viendrai la nuit t'y chercher et t'embras-ser une dernière fois. Je ne me ferai pas accompagner d'un boy. Mon compagnon de fuite sera, outre Dieu, le jeune homme que j'ai racheté de la prison tout récemment. Il voudra me tenir compagnie en mémoire de ce bien que je lui

ai fait. Prépare-moi une couverture, deux culottes, deux chemises, un veston et une ceinture : dans un paquet que tu feras aussi petit que possible. Mon troisième boy, à son retour de Mwilire, va repartir d'urgence chez mes agents avec ordre d'y rester toujours. Quant à mon hôte, je vais le congédier aussi poliment que possible, après avoir dépanné son vélo. Voilà, Suzanne, ce que j'avais à te dire. Ne dis pas : non. Tu m'as toujours été soumise. Tu m'obligerais de l'être jusqu'au bout.

Sur tout le trajet long de trois kilomètres, rien d'humain dans le silence du matin. Partout la quiétude que trouble seulement le sourd gémissement des arbres, le doux murmure des branches, le cri sinistre d'un hibou qu'éffraie le jour, le chant modulé du merle, le gazouillis multiple des passereaux.

Je trouve mon ami Lambert déjà levé, déjà habillé, fumant sa pipe. Ses yeux d'ami se lèvent péniblement sur moi. Ses paroles, si rares ce matin, se voilent de tristesse. Ma gaieté malgré les revers l'étonne. Son patron n'est pas arrivé !

— Je souffre, me dit-il, de ne rien pouvoir pour vous. Dans l'impuissance où je suis de vous secourir, je ne m'empêche pas d'admirer

voire courage. Je ne vous conseillerais plus d'attendre davantage. Je regretterais d'avoir retardé votre fuite. Mes meilleurs vœux de meilleure chance accompagneront vos courses. Vous serez toujours l'objet de mes bons souvenirs. Allez ensemble à la messe où je vais prier pour vous.

Sur la route à longs détours, nous marchons l'un à côté de l'autre, communiquant dans la même pensée que nous avons peine à échanger. Tous les groupes de femmes chargées de mots qui pleurent, d'hommes endimanchés, de filles huppées, sont envahis de gamins qui s'insinuent, comme de l'eau, devant l'église. Enfin, presque écrasés dans la porte, nous entrons, prisonniers d'un flot humain que harcèle un bataillon de mouches. Là, toutes les odeurs se souillent et se confondent, imbibées de sueurs.

Déjà des vagues de prières roulent comme des tambours, mêlées de cris d'enfants et de toux que provoque la froidure du matin. A l'église, malgré la diversité d'âges et de conditions, malgré les groupes disparates de filles, d'enfants, de femmes et d'hommes, de pauvres et de riches, nous nous ressemblons tous, ainsi assemblés par un même besoin, sous l'œil apitoyé d'un Père commun qui distribue les mêmes devoirs et les mêmes droits.

Je m'enterre quelque part dans un groupe de pauvres. Mon compagnon doit m'avoir perdu de vue. Je ne le vois plus moi-même.

Quand je songe que j'entends ma dernière messe à Nyanza, je sens en moi une grande plaie qui se creuse davantage à mesure que j'y pense.

Seigneur, en souffrant Vous même, Vous nous avez appris à souffrir. Par Votre résurrection Vous nous avez appris qu'il y a une revanche à tous les malheurs d'ici-bas, que toutes les souffrances ne sont que des épreuves passagères qui augmentent le mérite de qui les souffre avec résignation pour Vous. Je vais fuir, et je n'en ressens aucun scrupule. Je ne doute plus que Vous voudrez couvrir ma fuite de Votre souveraine protection. Vous guiderez mes pas, Vous serez ma suprême consolation sur le chemin de l'exil, dont je Vous offre d'avance les privations. Vous me convertirez aussi, puisque je suis à convertir, et ma conversion, Vous la confirmerez dans la possibilité et l'évidence. Sainte Marie, mon Ange Gardien, mon bon Saint Joseph, mon cher Patron, Saints et Saintes que j'ai l'habitude d'invoquer, ajoutez par vos propres prières du poids et du prix aux miennes; puisque vous-mêmes là-haut avez encore des soucis et le besoin de prier pour nous, vos frères, dont l'état est encore douteux.

La messe finie, je sors parmi les premiers, parmi les pauvres, dont la pauvreté endimanchée met en relief l'ordinaire pauvreté, parmi le tas de ceux qui, venus pour accomplir un devoir prééminent, doivent encore aujourd'hui vaquer à d'autres devoirs.

Dans le ciel dépouillé de son deuil, le soleil de presque huit heures rit aux éclats comme un bébé qui a fini de pleurer. La cloche, ivre de sa joie dominicale, appelle de toute sa voix jusqu'à l'horizon. De toute part les chemins voissent des fidèles vers l'église. La grand'messe, à Nyanza peut-être plus qu'ailleurs, revêt de la part des fidèles un caractère singulièrement protocolaire. C'est la messe du beau monde. Car les pouilleux à Nyanza, quoique nets et lavés, ont honte, comme ailleurs, de mêler leurs hardes de dimanche aux costumes de luxe.

A l'hôpital, Michel, malgré les cures, se porte moins bien qu'hier. Je le quitte brusquement pour regagner la rue. Car je souffre, moi aussi, d'un mal moral que j'arrive difficilement à cacher et sur lequel je ne voudrais pas que l'on pose des questions.

Dans la rue je me trouve plus à l'aise et repais une dernière fois mes yeux des belles vues de Nyanza. Un dimanche à Nyanza, c'est tous les jours une fête ! Chère Nyanza, colline choisie

entre toutes pour être la résidence de nos rois, la capitale d'un pays désormais pacifié et déjà soumis, ville remuante et ruandaïse par excellence où les étrangers ne sont que de passage, ville que l'on déteste d'abord et que l'on aime ensuite fortement, que j'ai donc de peine à m'arracher de toi, que j'ai le mal de toi avant de t'avoir quittée !

Pendant que je ressasse mon noir chagrin, une main me touche à l'épaule. Je me retourne saisi de peur, tel un coupable pincé sur le fait. Je reconnais l'ami Lambert. Il m'entraîne sous bois.

— Ecoutez, me dit-il, j'ai encore une idée, pas très géniale, mais assez plausible, que je m'en voudrais de ne pas émettre. Le Père Norsen vous aime bien. Est-ce que vous lui avez parlé de l'affaire ?

— Je lui en ai parlé et écrit. Je ne voudrais ni le voir ni lui en reparler. Il n'y peut d'ailleurs rien, le brave Père.

— Est-ce qu'il connaît votre projet de fuite ?

— Je me suis gardé de le lui révéler. Il sait seulement qu'il y a un trou dans ma caisse. Mais je lui ai fait croire que j'avais en sous-main des

moyens efficaces pour recouvrer les sommes qui me manquent.

— Il pense donc maintenant que le trou est comblé. Il va malheureusement apprendre demain que vous êtes parti, sans l'en avertir. Ne faites pas ça ! Vous abusez de sa confiance. Comme il va en souffrir. Allez à lui. Videz autant que possible votre cœur dans le sien. Je ne doute pas qu'il ne trouve quelque chose pour vous venir en aide.

— Je sais, moi, ce qu'il va faire. Enfourcher sa moto, se rendre à Astrida de toute vitesse, crier miséricorde de toutes ses forces devant des Blancs qui vont, sans trop l'avouer, le remercier d'avoir signalé un coupable, lui dire indirectement, avec une politesse de commandant, qu'il a bien mérité de la Nuco. Ils fonceront ensuite sur Nyanza et arrangeront, vous devinez comment, mon triste cas le plus rapidement possible, sans demander l'assistance du Père mais bien l'intervention du Chef de Police. Non, non, le Père est très bon, mais je crains qu'il ne fasse pour moi des démarches regrettables dont je ne pourrai d'ailleurs pas le dissuader. Il est, comme vous, optimiste, parce qu'il est bon, et croit fortement à la logique des bonnes choses; ma situation est très compliquée et ne peut être dénouée que par l'argent. Et je sais que le bon Père n'a

pas d'argent depuis un certain temps déjà. Il me l'aurait, je le sais, avancé depuis longtemps. Je lui écrirai du fond de mon exil. Il pourra alors faire autant de démarches qu'il voudra, sans trop sacrifier sa personne ni son honneur. Mais mon cas est tel aujourd'hui que rien, qui ne soit positif et palpable, ne peut me faire changer d'avis. C'est tout.

Chez moi je revois mon boy qui est revenu bredouille de Mwulire. Je l'oblige à repartir avec Tadé, un ami à moi, qui est venu liquider ses peaux à Nyanza. Tous deux s'en vont aigrement, non sans avoir constaté ce remue ménage et les coups de balai de Suzanne.

Dix heures et demi. La grand'messe est finie. Les groupes traînent ou déferlent sur les rues. Les filles, proprettes et timides, dont le torse épanoui s'arrondit dans le singlet tout blanc, ébauchent des sourires et promènent de grands yeux que voile la pudeur. Des garçons, non encore sortis de l'enfance, papillonnent partout, retenant à peine leur cœur qui bondit de jeunesse et frémit de désirs dans l'ivresse de la vie. Des matrones drapées de pagnes bien lessivés, portant ostensiblement des colliers à grosses et éclatantes perles, balancent élégam-

ment leur taille et jacassent avec le plus grand sérieux. Des hommes d'âge, restés obstinément jeunes, malgré d'énormes calvities où le soleil se mire comme dans une nappe d'eau, se taquinent sans honte comme des enfants.

Sur le marché, qui se remplit et déborde, mille beautés se mêlent à mille laideurs. Mais l'ensemble, ainsi vivant, est beau !

Quelques Batwa, la likembe en main, pour attirer les clients, gambadent autour de leurs pots. D'autres, semant partout des jurons, des injures, des quolibets, quémandent irrésistiblement qui un sou, qui du pombe, qui du tabac. Et l'on donne de bon cœur à ces braves gens qui n'ont pas d'ambition et n'entravent les calculs de personne. Leurs femmes, ivres dès le matin, chantent en chœur ou dansent nerveusement pour étonner les curieux.

Tout là-bas, un groupe tranche sur l'en-semble : les mégères du centre extracoutumier, femmes de musulmans indigènes ou de soldats congolais, swahilisantes et expertes, s'agitent en jupes retroussées, comptent et empochent des sous crasseux qu'elles reçoivent pour leur farine de manioc ou leurs chikwanges huileuses.

Des charmeurs de serpents égrèment leurs incantations devant leurs monstres ou entrent prétentieusement, celui-ci avec une vipère ailée,

celui-là avec un cracheur géant, cet autre avec une couleuvre d'un vert pâle, chez les boutiquiers timides pour se faire donner de l'argent; enfin ils sèment partout la terreur dans les groupes débandés.

Mille clameurs montent de partout, se ramassent en un seul bruit confus où chacun parle pour tous et ne peut s'entendre lui-même. Par moment cette vague rumeur s'apaise, se scinde, se fragmente, puis remonte comme les vagues d'un lac furieux.

Tout cela est beau, d'une beauté rustique, d'une beauté de chez soi, d'une vieille beauté sans cesse renouvelée. Et mon œil, par les fenêtres vitrées, dispense sa langue sur ce beau spectacle.

Chez moi, Suzanne jure, crie, insulte, en faisant ses paquets. Et, ma foi, ce qu'elle dit ainsi sur commande à des amies qui insistent pour lui déconseiller sa conduite, c'est bien le tableau juste et détaillé de ma vie privée. Elle m'accuse malgré elle et le mal qu'elle dit de moi n'est pas exagéré.

— C'est un débauché, qui fait le malheur des femmes, les fascine par des mots et leur en impose par des cadeaux à profusion pour corriger sa laideur !

— Il veut, paraît-il, se marier ce soir à une fille du Nduga, plus gentille, dit-il et plus comode que moi. A la bonne heure ! Pour moi je pars et ne veux rien lui laisser. Je reconquiers ce que j'avais perdu de précieux: ma liberté, si pas mon honneur ! Je lui pardonne d'avoir dévasté le meilleur de ma jeunesse. Mais je lui laisse comme châtiment l'amertume des regrets, car je n'arrive pas à croire qu'il pourra facilement m'oublier ou se passer impunément de moi !

L'envie, machinalement, me prend de parler pour ma défense ou de la faire taire, car elle tape vraiment trop lourd. Mais, puisqu'elle joue magistralement un rôle qui assure déjà ma fuite de demain et sa propre sécurité après mon départ, et ce selon mes directives, ne faut-il pas que mon orgueil averti reçoive volontiers cette douche gréleuse de notes forcées ?

Les femmes, d'abord accablées, enfin étourdiées, s'étaient sauvées une à une, dérochant précieusement la grande pitié qu'elles ont pour moi. Au dehors, la vendeuse d'huile, qui croit avoir gain de cause, s'efforce au silence et retient difficilement sa joie : elle couve déjà sa revanche !

Feignant le trouble et visiblement dépité, je fais brusquement remiser toutes choses et ferme le magasin, avec un air agacé, pour faire

croire que je fuis les emballements de Suzanne. Les spectateurs m'approuvent de l'œil.

Je m'engloutis dans le détail du marché où tout le monde se bouscule en jouant des coudes.

Pour bien voir le marché, il faut le voir de près, il faut s'y mêler. Que de choses on voit ainsi ! J'y constate surtout la soif ardente du « tout pour soi » : le vendeur exige plus qu'il ne faut; l'acheteur veut payer le moins possible; chacun se croyant plus habile que l'autre, veut exploiter la bêtise de l'autre. Les intérêts se heurtent, les égoïsmes se blessent, les cœurs saignent sous l'aiguillon du moi.

Et moi-même, que suis-je dans tout ceci ? Un homme raté, l'opprobre de ma génération; un importun aux bien fortunés; un singe qui a avalé un Blanc, comme disent certains Bazungu; une machine à rêver, comme disent mes compatriotes railleurs; et, à mon avis, un aigri que sa propre bêtise exaspère; un malheureux incommode à lui même; un dévoyé qui rêve sans issue; un reste d'homme que certains hommes dans leur égoïsmes, comme des mouches, se disputent. Pauvre homme !

Face à Kavumu, je m'assieds distraitement sur l'escalier de ciment qui donne sur le bas-marché. Des cabris, dont on discute le prix, se

portez. S'il veut reprendre ses courses lointaines, retenez-le par votre amour :

Sans vider une seule bouteille, je quitte l'hôtel et gagne un lieu solitaire, du côté de la briqueterie, sur les bords d'un marais, en face de Gihise. J'ai besoin d'être seul pour mettre une dernière fois mes idées en ordre et régler définitivement mon plan de fuite.

Il me manque dix mille francs, auxquels il faut ajouter les deux mille francs que je dois au sous-chef Zéder, et les trois mille francs que je n'ai pas encore remis à l'Arabe de Kigeme pour ses trois tonnes de haricots qui sont en dépôt chez moi. Cela me fait trois créanciers : la Nuco, le sous-chef et l'Arabe. Ce soir ou demain matin le sous-chef aura ses deux mille francs. Je les lui remettrai moi-même en propres mains : c'est un point d'honneur. Tant pis pour l'Arabe. Je prendrai son argent sur moi et en ferai ma provision de route.

Me sera-t-il jamais possible de revenir au pays, de revoir Astrida, de revoir Nyanza ? Me sera-t-il donné de liquider jamais mes dettes, de reprendre ma place parmi les hommes pauvres mais libres de chez moi ? Au moins me sera-t-il donné de fuir sans encombre ? Questions poignantes auxquelles l'avenir répondra.

chamaillent avec des chèvres dont les heures se comptent sur le tranchant impitoyable du cou-telas.

Sur les hauteurs du quartier swahili, un musulman, du haut de la mosquée entonne le chant de midi. Le marché troublé s'étonne et se vide sous le bâton nerveux d'un jeune clerc. Je louche affreusement de groupe en groupe, car le mal me prend de fixer en moi l'image de chaque coin, de chaque chose, de chaque personne. Les derniers regards des derniers partants qu'étonnent ma maigreur et mon air contracté, s'attachent à moi et s'attardent comme des mouches sur une plaie fétide. Je quitte le marché que déjà, sur un groupe de balayeurs, sillonnent des corbeaux acrobates. A l'hôtel, chez Rugenza, je m'assieds dans un coin. Athanasia m'y relate, un grain de joie dans l'œil.

— Qu'y a-t-il, Athanasia ? Comme vous avez couru !

— De bonnes et de mauvaises nouvelles. Houblad est revenu. Je viens de l'apprendre à mon retour du marché.

— Où se trouve-t-il ?

— Je ne sais.

— Tâchez de le retenir quelque part dans un hôtel, de préférence chez Basera. S'il vient à parler de moi, cachez-lui l'intérêt que vous me

La cloche déjà sonne l'heure du salut. Je remonte de ma solitude. Il est temps d'aller voir Houblad, l'ami perfide. Mais je veux d'abord aller voir ce qu'a fait Suzanne.

Elle a tout balayé, tout nettoyé, tout vidé. Elle n'est plus là. Mes poules, que tennaillent la faim, m'assaillent dès la porte avec des cris qui ressemblent à des soupirs. Il leur faudrait du riz, comme d'habitude. Pauvres poules ! J'ai faim aussi, comme elles. Mon boy me donne à manger quelques bananes grillées. Le garçon voudrait me questionner sur le départ de Suzanne, sur le vide fait dans ma chambre. Mon air sévère l'arrête.

A pas trainants, sur la grande artère qui descend de Nyanza, s'allonge et remonte à Kavumu, je vais chez Batera. Par-ci par-là, de chaque côté de la route, devant des maisons en pisé qui suent le kaolin, des mégères s'arrangent les cheveux, tressent des nattes, tamisent des farines de manioc pour le repas du soir, ou baillent aux corneilles en regardant les passants.

Chez Rukatitabire, dans l'éternel bruit, sous l'éternelle fumée de tabac et l'éternelle odeur de pombe, je m'introduis comme on entre chez soi. Je n'y reste que peu de temps, dégouté de boire et d'être seul parmi ce tumulte.

Un jeune ami m'accompagne, très intelligent, très dévoué, prodigue d'amitié et de conseils. Par bribes, je lui avoue mes revers et leurs tristes conséquences; enfin, mon départ décidé et fixé pour demain. Toujours compréhensif, il n'essaie même pas de me retenir; mais trop en fait, il fond en larmes. Et mes yeux, devant tant d'émotion et de pitié, répondent aux siens. Nous nous effondrons ensemble sur le talus. Je l'invite à me quitter pour faire taire cette commune peine !

Le visage maquillé d'une joie feinte, je pénètre chez Batera. Là tout le monde est bien casé, comme dans une noce. Les propos, malgré le laisser-aller inhérent aux cerveaux que l'alcool a troublés, s'échangent sous la gravité enjouée de l'hôtelier.

Du fond d'un coin, Houblad me décoche un œil mauvais. Je le préviens, lui serre la main, et m'assieds à côté de lui. Une bouteille de miel est sur-le-champ commandée pour moi. Après quoi Houblad sort et me prend avec lui.

— J'ai eu honte l'autre jour, dit-il, de vous avouer ma déconvenue. Dans l'état où vous étiez, mes aveux eussent mal été accueillis. Je suis donc reparti la nuit avec mes frères du côté de Ruhengeri, où j'ai pu liquider la marchandise à six mille francs.

— Ce n'est pas trop mal, six mille francs.

Où sont-ils ?

— Je ne les ai pas tous malheureusement ; je n'en ai reçu que le tiers : deux mille francs que voici.

Il sortit de sa poche intérieure quatre liasses en devises de vingt. Je m'en empare sans même les recompter.

— Aussi, poursuit-il, mes frères y sont restés pour toucher et apporter le reste, avec recommandation de me rejoindre aussitôt que possible.

— A qui avez-vous vendu ?

— A un riche indigène dont l'honnêteté est bien connue du chauffeur qui m'a conduit. Je suis précipitamment venu vous apporter cette petite joie.

Il sort cette dernière phrase en riant de bon cœur, comme un bon joueur qui est content de son jeu. Ce rire hypocrite, qui cache intentionnellement une vilaine machination, ne peut porter sur mes nerfs. On s'habitue à tout, à être trompé comme à être trahi, plus encore à souffrir qu'à jouir.

— Je vous remercie, lui dis-je, sèchement. Nous attendrons vos frères. Pourvu qu'ils arrivent à temps cette nuit. Allons boire un coup. Je ne quitte qu'à six heures.

La nuit est tombée, envahissante, sur les choses. La triste nuit que je vais passer. Ma dernière nuit à Nyanza après la dernière journée. Jamais je n'oublierai cette date, ni cette semaine qui vient de s'écouler. Sur la route caillouteuse, presque rouge malgré la nuit, je marche avec une femme à mes côtés : Athanasia.

— Et bien ! dit-elle, où en sont les choses ? Ai-je servi à quelque chose ?

— A beaucoup. Je dois à votre dévouement une forte somme : deux mille francs qui étaient peut-être à jamais perdus, si vous n'y aviez mis du vôtre.

— Ainsi il a donc liquidé son dû. Que je suis contente !

— Vous pouvez être contente, Athanasia, il y a de quoi. Quoique le vaurien ne m'ait pas tout rendu. Il y a encore, dit-il, quatre mille francs que ses deux frères vont apporter, Dieu sait quand, de Ruhengeri. Mais je suis bien loin d'y ajouter foi : je n'y compte pas.

— Mais, ses frères sont venus avec lui, sinon avant lui. Et s'ils doivent apporter de l'argent, ce ne sera pas de Ruhengeri, mais bien de Gitwe où ils sont allés vers midi. Et s'il vous a dit qu'ils sont restés à Ruhengeri, il vous trompe.

— Oui, il me trompe. Et là vous m'appre-

nez un détail que j'ignorais, dont je tire de graves conclusions. Ses frères, partis ce midi pour Gitwe, vont gagner demain le Nyantango et de là les environs de la Nyongwe, où ils vont dans les mines liquider les quatre mille francs pour une belle marchandise. Ainsi leur fortune est faite grâce à moi. Allons boire chez Rukatitabire. Je dois m'y faire voir ce soir, plutôt avec vous qu'avec une autre, qu'avec ma femme. J'ai presque divorcé d'avec elle. Vous le saurez dès demain. Et me tenant compagnie cette nuit, vous me rendez un service dont plus tard je vous expliquerai la portée. Venez...

Kabanda est là avec trois de mes amis et quelques parasites. Ils sont tous attroupés devant l'hôtel à m'attendre, car ils savent que je vais arriver comme tous les dimanches. Comme l'hôtel est comble, nous prenons place sur le frais gazon. Kabanda nous égaie de son franc parler. Julio, originaire de Nyanza, qui n'a vécu qu'à Nyanza, nous domine de son verbe haut. Bientôt, car les bouteilles se remplissent au fur et à mesure qu'elles se vident, la conversation, d'abord espacée et basse, s'échauffe, grandit et se dissémine en une verve endiablée où chacun ne parle plus que pour parler. Après avoir fait

une dernière commande, bien fournie et bien réglée, je profite du branle général et, sans dire adieu à personne, m'esquive avec Athanasia que je dois reconduire à son logis.

Suzanne, fatiguée de m'attendre chez sa cousine, est rentrée chez moi. Je la trouve sommeillante et enfumée comme une bûche dans le feu encore vif de la cuisine. Nous nous écroulons tant bien que mal, sans même prendre le temps de manger quelque chose, dans un coin quelconque du magasin.

signe le chemin du Busanza Sud, chez moi, en territoire d'Astrida.

— Demain, dit-elle, revenez me voir.

Pour moi je n'aurais eu de souci que pour mon chien Magorwa. Je le sais en lieu sûr, chez moi, depuis deux jours. Donc ce remue ménage m'ennuie. Mais je crains de m'énervier, de peur de démonter Suzanne à la toute dernière minute.

L'éveil n'est pas encore donné, ni chez les Pères, ni dans le Kizungu. Les deux boys sont déjà partis. Ma sentinelle est écartée depuis quelques jours. C'est un jeune homme que j'ai arraché de la prison en payant son impôt, qui m'accompagnera. Il en est avisé depuis la nuit et n'a pu refuser, se sentant obligé envers moi.

L'approche du jour se peint déjà sur les murs et sur les choses dans l'aube rougeoyante. Suzanne dans la cuisine pleure en saccades à côté d'une jeune poule qui est aussi une jeune mère, car elle a donné son premier poussin cette nuit. J'y vais aussi et m'attends. La poule, avec une précaution maternelle, casse du bec un deuxième œuf d'où pointe le petit bec fendu d'un petit être en duvet. Pauvre bête !

— Celle-ci, dit Suzanne entre deux san-

Sixième Chapitre

(Lundi, 22-10-45.)

Dans l'après-midi je suis réveillé devant deux assiettes fumantes. Mais en plein sommeil on n'a guère d'appétit. J'avale quelques bouchées seulement. Remettre le magasin en ordre d'inventaire, reviser les factures, boucler la caisse, arranger les B. P. et les Reçus de Versements. En quelques minutes la mise au point est faite.

Je prends sur moi la somme de six mille francs, à savoir trois mille francs appartenant à l'Arabe de Kigeme; deux mille francs reçus de Houblad la veille et devant être remboursés au sous-chef Zéder; enfin mille francs de mon avoir personnel.

Entre temps, Suzanne a fait mon paquet. Mais elle tient beaucoup à notre basse-cour. Les poules et les coqs sont liés et les poussins empaquetés. Elle veut emporter tout ce qui est portable, et confie les petits à nos deux boys. Ceux-ci se regardent et se doutent bien de quelque chose mais n'osent rien demander. Elle leur dé-

glots, est abandonnée, sacrifiée. Est-il donc si coûteux d'être mère ?

— Une main charitable, ou plutôt avide, s'en occupera. Elle n'est pas perdue. C'est nous qui la perdrons. Nous n'avons pas de temps à perdre. Tu dois partir la première. Il ne faut pas que ceux qui te savent séparée de moi, te renvoient ici. Je partirai ensuite. Ne me parle pas. Ta voix en s'émouvant m'émeut. Je ne veux plus l'entendre. Elle m'ôterait le courage en une minute où je dois l'avoir entier. Embrasse-moi une dernière fois mais ne me dis pas adieu.

Elle fixe sur moi des yeux noyés, s'approche, hésite, puis recule et me donne seulement sa main qui tremble... Dans mon œil droit j'écrase une larme... Elle déplie fébrilement son mouchoir de tête tacheté d'un rouge cru et le noue autour des cheveux. Ses yeux ont rougi et son teint brunâtre se colore de jaune par l'émotion et le soleil levant.

— Vas, dis-je, sans que je me fâche. Le temps presse. Sache que je suis déchiré comme toi. Mais vas-t-en !

Elle va d'abord à reculons. Et, après que son œil m'ait rebu tout entier, elle se retourne, traverse la cour intérieure et se précipite vers la porte de sortie.

Nous voilà séparés à jamais. Dieu merci.

Mais que va-t-elle devenir ? Dieu le sait. Ura-beho !

J'appelle le garçon qui est déjà sur pied, et lui remets mon paquet. Il doit m'attendre au delà du petit bois qui couvre le versant de Kavyumu.

Sur le comptoir du magasin, à huis clos, j'écris :

Nyanza, 22-10-45.

A Monsieur l'Agent Principal de la Nuco, à Ada.

Monsieur,

Je constate un gros manquant de caisse. Je pars et fuis les repréailles. Cette grosse dette, s'il plaît à Dieu, j'aurai la joie de la liquider. Mon âme très fière est aussi très honnête. Je pars sans honte avec la préoccupation de sauver ma sécurité et par là de recouvrer l'argent de la Nuco. Je ne reviendrai pas que je ne l'aie sur moi ou ne sois sûr de le rembourser sans risques.

Ci-joint les clefs du magasin. Vous ouvrirez la porte qui donne sur la cour intérieure.

Hategeka.

Je relis le mot en sortant, le glisse avec les clefs dans une enveloppe que j'enroule après l'avoir collée. J'enferme le tout dans un gros paquet de journaux que je boucle soigneusement avec des ficelles.

Chez les Pères, les six heures du matin ont déjà sonné. Je monte à la mission pour faire mes adieux à l'église. Le Père Supérieur est là dans le chœur. Il prie en caressant sa vieille barbe et attend quelques rares fidèles lents à venir. A Nyanza, comme ailleurs, la messe du lundi ne compte guère beaucoup de dévôts. Le Père Norren est là aussi et ne se doute de rien, en train de dire sa messe dans une chapelle latérale, car j'entends de là bas chanter la sonnette.

« Mon Dieu, je n'ai pas grand' chose à Vous dire, sinon que je pars et demande Votre bénédiction. Les bons et les mauvais vivent côte à côte, grâce à Vous, protégés par Vous. Quel que soit l'état de ma conscience, je ne puis désespérer de Vous, car je Vous aime. Je pars triste mais rassuré, béni par Vous, approuvé par Vous. Je fuis en malfaiteur et accepte ce malheur comme une grande grâce, espérant, bon Dieu, qu'il se tournera en bien pour moi. Amen. »

Je traverse au pas de course les bananeraies du Mugonzi, à la recherche de l'un de mes aides, nouvellement engagé : un pouilleux très incapable mais docile et dévoué, qui ne demande qu'à me faire plaisir. C'est à lui que je vais confier le paquet pour Astrida.

— Regarde ça, lui dis-je. Ce paquet est très important. Il contient, avec une réquisition de nouvelles marchandises, un rapport très documenté sur le bazar de Nyanza que le Bwana Mukuru de la Nuco m'a chargé de faire. Je te le confie, c'est une marque de confiance. Un autre que toi s'amuserait à en examiner le contenu. Tu ne feras pas ça. Le destinataire, c'est l'agent principal de la Nuco à Astrida. Tu lui remettras le paquet en mains propres demain dans l'après-midi. Range-toi ponctuellement à mes ordres. Je sais ce que je fais. Pars tout de suite. Tu dois loger aux environs de Save, chez moi de préférence, chez mes enfants. Présente-toi, demain seulement dans l'après-midi, au bureau de Monsieur l'Agent Principal. Le paquet ne demande pas de réponse immédiate. Tu n'auras plus qu'à revenir ou à regagner ton logis. Reçois ces vingt francs pour ta peine et en avant !

A l'hôpital, Michel est encore couché, mais presque remis. J'entre en coup de vent et le mets au courant de ma situation.

Michel est visiblement obsédé. Une idée, vite éclosée mais devenue fixe, le tenaille.

— Partez, dit-il, comme réveillé. De deux maux vous avez su choisir le moindre. Houblad, je saurais le faire marcher fortement et sûrement. Pour ne rien ignorer de lui, je le fréquenterai et lui tiendrai compagnie. Pour les autres, ça ira tout seul, d'autant plus que le Père Norren y mettra du nerf. N'essayez pas de profiter d'un camion; c'est peu sûr. La fuite à pied, par le chemin du Mayaga où vous n'êtes pas connu, est préférable. Mais quel intérêt trouvez-vous à rembourser les deux mille francs au sous-chef?

— L'intérêt de l'honneur.

— Est-il plausible de sacrifier votre sécurité et peut-être votre vie à ce que vous appelez l'honneur, ce vernis actuel, qui ne s'achète plus qu'à vil prix : à prix d'argent ?

— Je ne sacrifie rien, je sauve. En tenant parole, je me ménage une dernière amitié dont je pourrai plus tard tirer parti.

— Vous exposez votre sécurité en ce sens que vous retardez votre fuite et même la compromettez; car, sachez bien que ce sous-chef, qui tient plus à sa place qu'à vous, est l'un de ceux qui seraient chargés de repérer vos traces. Vous feriez peut-être mieux de lui remettre l'argent par un tiers.

— Ce serait exposer celui-ci au pénible interrogatoire qui ouvrira l'enquête après mon départ. Enfin, nous avons trop parlé et raisonné. Voilà qui peut être fatal. Je voulais seulement te faire quelques ultimes recommandations et te serrer une dernière fois la main. Adieu, Michel, pour des jours et peut-être des mois. Sois toujours bon ami. Accepte ceci, Michel : cent francs pour t'aider à guérir. Ku mana !

Il est presque sept heures. Quelques arabes tôt levés prennent du thé devant la firme Salim ben Ali. J'évite leurs yeux et pique dans le bois entre la Mission en haut et la Nuco en bas.

De la route derrière moi, un jeune m'appelle : c'est un Karami du Père économiste qui, avec un « Bon » signé Nuco, vient toucher une somme de plus de mille francs. Que faire ? Les clefs sont déjà loin !

— Je suis pressé, dis-je au garçon, tu pourras revenir vers dix heures.

Et je continue, par des chemins discrets, ma course jusqu'à Kavumu, où mon garçon m'attend dans le bois. Je lui enjoins de me précéder et le suis de loin vers Gasoro.

Là, un brave homme me doit neuf cent cinquante francs que je vais toucher ce matin selon sa promesse. Ainsi sera renforcée ma pro-

vision de route que va diminuer le remboursement au sous-chef Zéder. Je cours à toutes jambes et trouve mon débiteur absent : assesseur au Tribunal indigène, il est parti très tôt, pour l'appel de six heures et demi. Je lui laisse un mot de sévère reproche et rebrousse chemin vers le rugo de Zéder. J'ai à cœur de lui remettre son argent. C'est entre huit et neuf heures. A mi-chemin je suis interpellé. C'est Michel qui, essoufflé, crie avec de grands gestes. Je m'arrête interdit.

— Vous encore ici ? dit-il consterné. Mais vous êtes pincé ! Votre chef de service est là, devant le magasin, pestant et jurant. Bouillonnant de colère, il fait les cent pas, depuis un gros quart d'heure, dans la rue. Partout on vous cherche. On fouille les hôtels. On court après vous. Le fâcheux bruit me trouve à l'hôpital. J'étais déjà levé et à peine vêtu. Je viens à tout hasard vous mettre en garde. Filez, je vous dis, tout droit, le plus loin possible, direction Gakoma-Kanyaru ! Vite.

— Mais alors cet argent d'autrui, cet argent d'un ami ! Que faire ? Je ne veux pas l'en priver.

— Puisque vous y tenez : je me charge de lui remettre cet argent pour vous. Advienne que pourra, pourvu que je vous sache en sûreté.

Il fait, en regardant peureusement derrière

lui, le geste protecteur de me couvrir de son corps et me pousse devant lui sur le versant. Devant tant d'insistance de la part d'un homme qui m'a toujours été dévoué et qui me le prouve très éloquemment, quoique malade, à la toute dernière minute, je cède, confiant, lui remets l'argent et me crois quitte après l'avoir fait jurer.

— Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, dit-il solennellement, en levant le bras pour prendre le ciel à témoin, je jure que cette somme de deux mille francs sera remise aujourd'hui en propres mains au sous-chef Zéder.

— Merci, Michel, je me souviendrai toujours de toi !

Suivi de mon garçon, je dévale en trombe comme une gazelle aux abois à travers la savane. Je m'inquiète peu du chemin à suivre. Une seule conscience me reste : courir droit devant moi, direction Gakoma - Kanyaru - Urundi aujourd'hui !

Toujours courant, inondé de sueur que j'ai à peine le temps d'essuyer du revers de la main, je trouble de temps en temps à fleur de chemin, sous une touffe d'herbes, le tranquille sommeil d'un petit animal qui ressemble à de l'herbe sèche : et voilà, un lièvre, puis un autre, qui, rêveillés en sursaut, détalent par petits bonds me-

nus et rapides, emportant leur frêle vie, agitant comme mouchoir tout blanc leur blanche queue retroussée, leurs longues oreilles plantées comme des cornes de biche, et disparaissent dans le lointain.

Interrogeant parfois d'un regard égaré l'horizon inquiétant, évitant toujours de rencontrer qui que ce soit, je poursuis ma course hallucinée à travers de vastes champs de manioc, passe monts et vallons et vais, vers midi, échouer recru de fatigue, assoiffé et haletant, sans doute au Mayaga : en pleine steppe, sur la crête abrupte de je ne sais quelle colline, — Kibirizi peut-être ou Matara ? — où les ronces, voisines d'arbustes sauvages, poussent sous la main soigneuse de Dieu dans un sol ingrat de rocaille et de pierre.

Que de distance parcourue en l'espace de quatre heures ! Que de choses vues et d'autres non vues ! Que pense-t-on, que dit-on de moi à Nyanza à cette heure ? Partout sans doute on ricane d'un air entendu : c'était à prévoir, un sauteur de femmes, un faiseur de ripailles ! Les soldats là-bas, peut-être celui-là-même qui était mon ami, et sûrement Mbwambarangwe, tous échevelés et dépités, se démènent, lancés à mes trousses, et tirent, comme des hyènes sanguinaires, une gueule hideuse dans leur visage de suite.

Oh ! Suzanne, ton cœur intuitif, ton cœur

de femme, l'a bien pressenti. Que vais-je devenir ici ? Que vais-je manger et boire ? Où vais-je me coucher ce soir ; en ce coin perdu de la terre ruandaise ; où mes pieds nus se fendillent sur la pointe acérée d'une épine, sur le tranchant du caillou qu'un soleil de feu chauffe et aiguise ! Peut-être suis-je égaré en ce paysage de mort où vivent, dans le voisinage de rares cabanes, le reptile et le fauve.

Et toi, ma femme légitime, la mienne devant Dieu et les hommes, la mienne devant ma conscience, mon cœur infidèle et fou ose-t-il se souvenir de toi ! Comme tu vas souffrir en prenant la triste nouvelle qui ne peut te laisser indifférente. Triste femme, triste mari, notre mariage fut triste et triste le ménage. Je ne t'ai pas aimée et toi pas davantage. Est-ce de ta faute ou est-ce de la mienne ? Ton cœur n'a jamais parlé au mien. Et si tu m'aimes, ton amour n'a pas dans mon cœur touché la corde sensible. Tu es trop terre à terre et moi trop exalté.

Il m'est difficile de te rendre heureuse. Je regrette de ne l'avoir pas pu et désespère de le pouvoir jamais, puisque je pars. Pleure donc sur moi, exige de Dieu un miracle qui me fasse revenir. J'aime trop ton courage pour te vouloir du mal. Revenu, je ferai l'impossible pour te

faire oublier mes torts, pour me résigner à te supporter.

Nos enfants sont des créatures à toi, créées à ta parfaite image, modelées sur toi et par toi. Ils ne connaissent et n'aiment que toi. Soigne-les selon Dieu; déverse en eux le trop plein de ton âme courageuse; parle leur de leur père infortuné, ton mari malheureux que le destin entraîné; prie toi-même; apprends leur à prier : pour eux, pour nous, pour moi.

Enfin, où sont mes amis, ceux pour lesquels je me suis sacrifié ? Où êtes-vous, folles amours des beaux jours gaspillés ? Où êtes-vous en cette première journée de fuite ?

A côté de moi, le garçon, saturé de fatigue, adossé au rocher, somnole, se gratte parfois, en caressant la brûlure de ses pieds alourdis, en effaçant désespérément la douleur de ses yeux tuméfiés.

Ma tête soudain traversée d'une idée fulgurante, je me lève d'un bond :

Aller à Mugogwe : y voir mon oncle; lui faire part de mon malheur; lui recommander mes enfants qui sont aussi les siens; au besoin me faire accompagner de lui vers Muyaga, au Buhanga, sur l'Akanyaru.

D'où, après demain, guidé par mes deux cousins de là-bas, je passerai la rivière et gagne-

rai, après la mission de Kanyinya et le poste de Kirundo en territoire Muhinga, la frontière belge-anglaise et enfin le Tanganyka Territory, en pleine sécurité. De là je pourrai, en toute facilité, foudroyer de mes lettres mes débiteurs de Nyanza et Houblad lui-même !

Grâce à l'argent que j'emporte, grâce peut-être, qui sait, à un cousin et un oncle à moi, là-bas établis, il me sera peut-être possible de gagner Mombassa, Dar es salam et pourquoi pas ? la Colonie française de Madagascar; partout en quête d'emploi, de tranquillité, de paix.

Enfin, plus tard, Dieu sait quand, je reviendrai enrichi et respectable, à moto ou en voiture, sur le Ruanda, sur Astrida, sur Nyanza.

Comme ils furent vite échaffaudés, ces beaux châteaux en Espagne. Leurré de cette belle perspective, je fonce ragaillard à travers les pâturages mi-silvestres, où mille écuries bondées de veaux sont, de part en part, disséminées pêle-mêle parmi les buissons. Partout l'odeur classique du bétail. Partout aussi des nuées de mouches géantes qui voltigent et qui grouillent, harcelant de piqûres les nombreuses vaches d'un nommé Muvara. J'ai vite rejoint et dépassé l'énorme colline inculte et peu habitée qu'un guide bénévole a désigné sous l'énorme nom de

Kyotamakara. Je traverse un marais fangeux, comme on passe un fossé. Nous voici au repos, la pipe aux dents, en deçà d'une route blanchâtre. Celle-ci, sinueuse comme un cours d'eau, conduit les véhicules et les piétons chez le vieux sous-chef Chondo et de là, peut-être, à Gakoma. Mon boy, inquiet, ose enfin me demander où je vais. Par quelques mots empreints d'une joie illusoïre je le lui explique. Est-il rassuré ? Je ne sais.

Il est trois heures, je pense. En avant. Le versant de Kagunga est vite tourné, à travers les hautes prairies onduyantes sous le vent, mêlées de fleurs jaunes et bleues, où s'ébattent, avec de gais passereaux, comme des taches multicolores, des papillons fugaces. Nous plongeons presque à pic dans un semblant de forêt qui couvre les deux bords d'un ruisseau bourbeux.

Bientôt nous débouchons, par brusque descente, les yeux clignotants sous les feux obliques d'un soleil couchant, dans une flaque d'eau. Celle-ci, presque dormante, s'écoule par petits filets, sous l'ombre à peine feuillue de vieux arbres rabougris. C'est ici le fameux Kyabatwa. C'est ici que s'arrête le vaste mais pauvre territoire de Nyanza. C'est ici encore, dans ce site sauvage d'eau et de forêt qui va se perdre bien loin là-bas dans le marais mouvant de l'Akan-

yaru, que commence le petit mais riche territoire d'Astrida.

Sans faire halte, nous escaladons une raide montée, sous un vent froid et sévère qui achève de détruire la maigre chaleur de cinq heures. Du fond de l'Urundi et jusque sur nous, comme un visage de bébé qui change brusquement d'aspect et pleure presque en même temps qu'il rit, le ciel brusquement se charge de nuages et se liquéfie déjà devant nous. Nous atteignons la crête oblongue de Kafumba, sous une pluie drue et gréleuse qui rafraîchit en s'y mêlant nos sueurs abondantes. Des troupeaux bêlants de chèvres, que ramènent péniblement des gamins tout nus, courent éperdument avec nous, comme nous surpris par l'averse, pour rejoindre là-bas des huttes minuscules que signale la fumée.

Sur notre course, abritée un moment, puis reprise et précipitée, la nuit, de plus en plus noire, tombe rapidement. Vers six heures et demi, bien qu'épuisés, mais bercés par l'espoir de nous trouver bientôt à l'abri, nous dévalons d'un plateau qui, entre Rubona, Mugogwe et Kafumba, ressemble sous la nuit à une plaine de jeu, franchissons une dépression herbeuse où, près de trois vaches qui broutent, un pâtre chantonne invisible à côté d'un sombre buisson, et attaquons de bas en haut la pente douce, par un che-

min de bétail, qui nous mène tout droit là-haut chez l'oncle Rusiribana. Enfin nous voici rendus, doublement rendus, de fatigue et à destination.

Mon oncle est là, me reçoit à bras ouverts, m'installe au feu que sa femme nourrit, me sert à boire, d'abord, puis à manger, copieusement, avant de s'enquérir du vent qui m'amène. La gaieté me revient en ce cercle familial, sur ce tertre de colline où, par un jour de deuil lointain, mon grand-père est mort; où mon père, en temps de famine dit-on, est né; où j'ai eu le malheur de ne pas naître; où je viens ce soir abriter ma fuite.

Doucement, par bribes, sans m'échauffer, je lui raconte la triste réalité. Quelle n'est pas sa peine, à ce dernier représentant d'une famille si fière et si riche jadis, mais aujourd'hui, hélas, disséminée par l'indigence, éteinte par je ne sais quel souffle !

A ses yeux, j'en étais, à juste titre, l'espoir et la gloire. Mais voilà ! Il voudrait pleurer; mais il est des déceptions brutales qui dessèchent les yeux; chez nous, d'ailleurs, les hommes sont souvent incapables de larmes.

Il me désapprouve quand je propose de partir sans en avertir ma femme légitime et offre d'aller lui-même la prévenir demain.

Ne voulant pas prolonger la causerie, il me fait coucher. Je dors d'un sommeil maladif et délirant, noyé de visions chaotiques, qui se calme vers le matin.

de voyage où ma cousine a glissé des vivres pour ce soir et demain.

Par delà Mugogwe, Kibirizi et Gasagara, d'où mes yeux déjà nostalgiques distinguent encore, touchant au ciel, les crêtes altières, frangées d'ombre et de nuit, qui donnent sur Nyanza, je me retourne pour emporter une dernière vision. A Nyesonga, la colline potière, où tout le monde, même la sous-chefesse, est potier, nous faisons halte : mon oncle va rendre visite à une parente. A Musha, où chacun me connaît, où je crains d'être reconnu, je fais le malade et marche, les yeux baissés, la taille bien serrée dans les pans de ma couverture, comme un Murundi. Je fais de même à Nyeranzi dont le sous-chef, quoique mon ancien élève et ami, est à craindre. Nous voici, vers six heures, à Mugeyo : fragment de colline intermédiaire entre Nyeranzi et Muyaga, qui donne, par l'échancrure de son extrémité ravinée, une vue saisissante sur une vallée mouvante où coule, à peine visible, l'Akanyaru. Celle-ci, en plein milieu de la vallée, s'encaisse, serrée dans son lit insondable, entre deux bords fangeux où pullulent les sangues. Vu de loin, à cette heure qui touche à la nuit, ce panorama de vertige et de silence, évoque des tapis jaunes et verts ajoutés indéfiniment les uns aux autres sur une longueur infinie de près de deux kilomètres

Septième chapitre

(Du mardi 23-10 au lundi 29-10-45.)

Réveillé bien tard, sous le regard apitoyé de ma cousine, mes yeux rencontrent la réverbération brutale des rayons solaires qui pénètrent comme des traits de feu dans la hutte.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Pas malade, mais très mal. On dirait que je me suis battu toute la nuit. Où est mon oncle ?

— Mon père, levé avant l'aube, est allé chez vous. Votre boy se trouve dans l'autre hutte, occupé à m'aider. C'est un gentil garçon, serviable et expert : c'est lui qui a tué le coq et pelé les bananes. Levez-vous et lavez-vous. Vous viendrez ensuite manger.

Dans l'après-midi, je prends tristement congé de ma tante, de ma cousine, de cette colline ensoleillée : la patrie de mon père. Rusiribana, mon oncle chéri et dévoué, triste comme moi, me donne en guise de sauvegarde son jeton d'impôt 1945 et m'accompagne. Mon boy nous suit, porteur d'un petit paquet sous le bras : notre paquet

de large. Ici l'Akanyaru, du fond de sa verte citadelle frontière géographiquement tracée, comme un défi éternel aux chicanes politiques. On dirait une barrière, marquée depuis des siècles et pour des siècles, par un père commun, pour distinguer l'héritage de deux frères jaloux. En effet les Barundi, pourtant frères des Ruandais sous plusieurs points de vue, haïssent ceux-ci d'une haine séculaire, qui demeure implacable malgré les efforts habilement combinés des autorités civiles et religieuses.

Mes deux cousins, une fois rejoints, me cachent au plus profond de leurs huttes. L'un d'eux, le plus âgé, est très en vue à la cour du sous-chef et craint de se compromettre. Je passe, étouffant avec mon oncle et mon boy, une affreuse nuit dans une hutte, où la fumée intolérable d'un bois mal séché maltraite les yeux et coupe la respiration.

Ma tante est là aussi, vieillotte et ratatinée, éternellement pliée en deux sur un mauvais lit de paille, non loin du feu. Elle a dû être belle, et l'est encore, malgré son âge, mais, d'une beauté majestueuse et intouchable qui commande la pitié et le respect. Elle n'entend ni ne voit ! Elle raconte à tous hasards, sans y être invitée, toutes les vieilles choses, comme on raconte des

faits divers d'il y a deux ou trois jours. Comme elle est fleurie, sa langue surannée, quand elle remue cette poussière du passé ! Alors que mes deux cousins, ses deux derniers nés, seuls vivants, atteignent déjà la cinquantaine, elle, qui est leur mère, était mère de huit enfants, les seuls nés, quand en 1908 mon père se maria. Elle était vieille et déjà veuve quand je naquis en 1915. Et tout cela pour elle, c'est d'hier. Elle s'étonne seulement d'oser encore manger, elle qui n'a plus de dents. Elle vous raconte l'arrivée des Pères au Ruanda, leur installation à Save, à laquelle ses fils ont aidé lui en apportant des perles: Elle raconte presque en chantant les atrocités de Ruchunchu, les expéditions de Rwabugiri, les exploits des preux légendaires, les famines et les pestes. L'émotion de sa voix cassée, profonde et presque mâle, caresse l'oreille, touche le cœur et captive l'attention. Elle a dû être intelligente, la bonne vieille, et reste éloquente, d'une éloquence féminine et persuasive, parfois satirique et médisante, corrigée par l'âge et l'expérience.

Le lendemain, comme je suis caché, presque coffré dans la même hutte fumeuse, avec injonction de ne pas sortir, le plus jeune de mes cousins, courageux et débrouillard, se rend de bon matin

chez le nautonier, un ami à lui, passeur sur la rivière. Il revient vers midi avec la nouvelle rassurante que je serai passé le lendemain, de préférence avant l'aube, avec mon boy, en toute diligence. Dans l'après-midi, les yeux embués de tristesse, mon oncle s'en retourne chez lui, non sans m'avoir recommandé de lui écrire à la toute première occasion, ni m'avoir promis de veiller sur mes enfants.

Jeudi, vers sept heures du matin, sous les langes flottants d'un brouillard crème, le passage de l'Akanyaru, combien périlleux, par une barque vermoulue, est chose faite. Je glisse un pour-boire dans la main du passeur, un billet de dix francs avec prière, en cas de retour éventuel, de me recommander aux soins du nautonier d'en face. Mon cousin souligne que je suis son parent, que je suis un marchand ambulante muni d'une patente en règle, que je vais acheter des peaux et des chèvres en Urundi. L'homme à la barque me remet un petit bâton à porter à son ami, le passeur Murundi.

— Ce bâton, dit-il, est mien. Il est connu de lui et me sera rendu occasionnellement. Vous le lui porterez. S'il n'est pas là, vous le donnerez à sa femme ou à l'un de ses fils. On saura ainsi que vous êtes mon ami, un allié, un homme re-

commandable en toute circonstance. Et à votre retour vous serez passé, avec vos bintu, sans vous délier. Ku mana !

Vers dix heures, après avoir traversé les collines boisées, incultes et inhabitées du Muyinza que baignent au nord les bras du lac Cohaha, je me trouve harassé, avec mon unique compagnon, à Sasa, l'école chapelle dépendante de la Mission de Kanyinya, sur le chemin de Kirundo.

Comme provisions de route, nous n'avons rien sur nous que quelques feuilles de tabac et ma pipe. J'essaie vainement de trouver à boire autre chose que de l'eau. Peine perdue : le Murundi, même chrétien, en général défiant, est toujours peu avenant : il répugne à rendre le moindre service, même celui combien minime de montrer le chemin à un voyageur, si ce dernier est Munyarwanda. Que sera-ce ce soir pour loger ?

Faute de guide, nous sommes obligés de suivre la grand' route, qui mène de Sasa à Kanyinya. Après une douce pente qui domine un bras de lac qu'il va falloir contourner, j'aperçois tout là-bas, haut perchée, la mission jeune d'aspect mais vieille de nom : Kanyinya.

A notre gauche, une femme entre les deux âges, sur un pied de colline que baigne un geste de lac, arrache des patates douces que ramasse, pour les mettre en panier, une gamine. Un peu

de salive, qui signifie la faim, me monte aux lèvres. Dans le ventre creux de mon compagnon, les intestins, qu'il appelle des vers, se tordent. Nous nous surprenons, dans une même avidité, à regarder en même temps du côté de la femme. Je m'arrête et lui aussi. Pendant que je m'assieds sur le bord de la route, mon garçon va négocier le marché. Pour un franc, la gamine lui compte dix patates, choisies parmi les moins bonnes, petites et nerveuses. Mon boy en attaque déjà une toute crue. Il voudrait m'en apporter; mais je lui jette ma boîte d'allumettes pour faire le feu avec des herbes sèches que la femme lui montre sur le côté. Celle-ci, prise de pitié et de honte, me regarde d'abord puis le garçon, et ajoute deux poignées bien fournies de patates. Le repas, très maigre, mais bien sucré, quoique sec et assoiffant, est vite dévoré. Apprivoisée et contente du prix, la bonne femme nous vend quelques autres racines pour ce soir, et nous revoici réconfortés et trottant sur le chemin.

Je ne prends même pas le temps d'entrer à l'église. Je me signe seulement et passe; car il faut avant six heures trouver où loger.

Cependant, dans un regard retrospectif jeté involontairement, je vois encore, déjà nébuleuses, imbibées de nuit, les collines de chez nous,

dans le mirage incolore d'un ciel obscur, par delà l'Akanyaru.

Devant nous, mais bien bas, Kirundo s'étale au delà. J'y porte avec précaution mes pas, évite d'entrer moi-même dans le poste, mais y envoie mon boy, avec quatre-vingt francs, pour avoir des shillings.

A son retour, il est presque six heures, nous nous mettons en quête de logis, que nous trouvons, déjà dans la nuit, bien loin de Kirundo, chez une vieille femme. Celle-ci, bronchiteuse et mourante, bourre son nez de tabac, éternue, tousse et pleure devant un petit feu de paille, près de sa bru qui berce un bébé. Sous sa hutte étroite et infecte, elle nous reçoit sans se faire prier. Comme elle est bonne et tendre ! Mais aussi comme elle est vieille, si vieille que son visage labouré n'a plus ni âge ni forme ! Elle accueille aussi dans son vieux cœur de mère notre présente détresse, car son fils, le père du bébé, est aussi parti depuis trois ans pour l'Uganda.

Vers le milieu de la nuit, nous sommes réveillés par les hauts cris de son jeune fils, le plus aimé, le plus gâté, celui à qui, dans la hutte, tout est permis. Sa mère en tressaille en geignant. Son cher fils, le dernier né sans doute. Le cadet pour lequel on a toujours un faible. Son enfance, quoique lointaine en date, est toujours d'hier. L'an-

née passée, croit sa mère à qui les dates ne disent rien, oui, l'année passée, elle s'en souvient encore et en parle toujours, le cher cadet ne tétait-il pas?

Il rentre bruyamment et menace de brûler la hutte si le feu n'est pas fait. Mon boy, très impressionnable, se lève avant moi et jette dans le feu mort déjà quelques brindilles que j'allume avec trois allumettes. Le jour se fait, incommode et cru, car les yeux du jeune homme, qui peut à peine se tenir debout, ont trop regardé dans le pot de pombe. Chancelant, il se déshabille sans pudeur de son manteau de ficus et tombe lourdement à côté de moi devant le feu. Pauvre jeunesse ! Je le couche paternellement et le couvre de ma couverture, pendant que mon boy, pour trouver lui-même où se caser, l'allonge convenablement.

Vendredi. Je me réveille en plein matin, aux premiers rayons du soleil. Mon hôte, à peine dégrisé, ne s'excusant même pas de son ivresse, s'enquiert de qui nous sommes, car la nuit il ne nous a presque pas vus.

— Nous sommes, lui dis-je, du Ruanda et allons au Bukoba chez un vieil oncle qui est là depuis dix ans. Nous lui portons la triste nouvelle de la mort de son frère.

— Vous êtes sur le bon chemin, dit-il adou-

ci. La route que voilà vous conduira, en passant par l'agglomération du Kigina, à Gashora, sur la Kagera que vous traverserez demain très tôt. Je suis passé moi-même de ce côté-là. Demain, car le chemin est très fréquenté et très faisable, vous passerez la nuit non loin de Raza.

— Nous ne voudrions pas repasser par le Ruanda.

— Il y a un autre chemin qui pique sur Muhinga et passe la frontière sur la Ruvubu. Il est fort dangereux. Les Barundi eux-mêmes ne le suivent jamais. Les animaux sauvages ainsi que les pirates, malgré la police et la chasse, y sont nombreux. Les Blancs eux-mêmes se montrent là-bas, très circonspects et y voyagent toujours bien armés ou bien escortés le jour comme la nuit. Je vous déconseille ce chemin. Suivez celui que je vous indique. Dès aujourd'hui, vous pouvez être sûrs de trouver des compagnons de route. Le Bugesera, peu habité, baigné de lagunes, couvert de forêt, est aussi un repaire de fauves, mais très fréquenté et sillonné par mille troupeaux de vaches, il ne présente de danger que la nuit. Le chemin principal est un; la route de Muhinga Kigali qui a été abandonnée depuis qu'il n'y a plus de bac sur la Kagera. En plein Bugesera, la route devra rester à votre gauche, tandis que vous prendrez, par un sentier indi-

gène, sur le Kigina et de là sur Mwendo où se trouve un cours d'eau facilement guéable que vous traverserez pour atteindre Gashora, votre étape d'aujourd'hui. Bon voyage.

— Merci jeune homme. Merci aussi à votre maman. Vivez avec Dieu.

En trois heures de temps nous traversons le Busoni, pays batutsi dont les collines à l'Est, bosselées et comme tassées les unes sur les autres, bornées à l'horizon par la rainure invisible de la Ruvubu, s'échelonnent avec leurs buissons sauvages comme mille têtes crépues.

Après avoir tourné le coude du lac Ruvugero, nous passons la frontière Urundi-Ruanda que signale seulement une dépression herbeuse, d'aspect silvestre, où paissent d'immenses troupeaux. Par petites montées, nous atteignons les plateaux du Bugesera que parcourent, en tous sens, conduites par des hommes armés, des vaches d'espèces variées qui broutent et qui beuglent. Partout la forêt, clairsemée et rabougrie, où mille sentiers s'enchevêtrent, se croisent et s'égarant. De loin en loin, de vastes clairières où les troupeaux se reposent, où les veaux turbulents, bruns, noirs, blancs, tachetés ou gris, s'ébattent la queue en l'air et soulèvent des colonnes de poussière rouge, sous l'œil vigilant et déjà viril de quelques jeunes gens à peine vêtus.

Nous voici au Kigina : plaine populeuse, le coin le plus habité peut-être du Bugesera. Des Barundi, tous imberbes et presque enfants, y sont au repos. Ils vont comme nous en pays anglais. La belle chance de trouver des compagnons. Nous nous mêlons à eux.

Arrivés à Gashora avant quatre heures, nous nous casons tant bien que mal, non loin de la vallée, dans une hutte abandonnée. Mal abrités et sans feu, aucun de nous ne peut dormir. Nous passons la nuit à geindre et à nous gratter, car le moustique, en ces bas paysages, pique très fort. On tremble de froid et parfois de peur : le mugissement lointain d'un lion affamé trouble par moment la nuit gigantesque.

Samedi. Avant le jour les nautoniers avides d'argent sont déjà sur pied, malgré la rosée, le froid et la nuit qui traîne encore mêlée au brouillard. A travers les inondations, le passage du Bugesera au Gisaka fut long sous les quolibets malveillants des matelots.

Après avoir longé les confins du Kisaka jusqu'au lac Hema, nous débouchons, en plein marché, à Rubago, sur une bande de terre reliant deux collines entre deux lacs. Il peut être neuf heures. Nous achetons haricots, patates, maïs et pombe : le bon pombe du Kisaka !

Vers onze heures, nous contournons la

vieille mission de Zaza dont les briques et les tuiles, couvertes de mousse, allongent leurs vieux bâtiments sur la crête oblongue d'un magnifique plateau. C'est l'heure de la leçon de chant, la préférée partout au Ruanda. N'y tenant plus, j'ajoute de loin ma voix à celles tantôt grêles, tantôt aigues qui nous parviennent.

Le soleil de midi incendie partout le creux des chemins, colle sa chaleur dans l'argile des marais et s'obstine sur la route caillouteuse des hauteurs. Je voudrais m'arrêter. Les Barundi, si indolents d'habitude, s'y refusent. L'un d'eux, avec sa likembe entraînant, règle nos pas sur le sien. On a mieux mangé et bu que les autres jours. Il s'agit d'en profiter.

Vers trois heures nous avons devant nous, abrités dans un reboisement, le jeune poste de Ruvumu. Je voudrais y voir un ancien camarade : Barnabé. Mes Barundi ne veulent pas y pénétrer : car beaucoup d'entre eux n'ont pas payé l'impôt. Moi-même, n'ai-je pas des raisons plus graves de crainte ? Qui sait si l'alerte n'est pas arrivée jusque là et, avec elle, un mandat d'arrêt ? Ils ont raison, les braves gens. Je les suis volontiers. Ne connaissent-ils pas mieux que moi le chemin ?

Nous voici bientôt, vers cinq heures, traînant le pas à la queue leu leu, au delà de Ruvu-

mu, sur un immense plateau que mes amis appellent Kibungo. De là nous voyons à notre gauche un lac gris cendre où se mirent les derniers rayons de soleil, et plus loin, en direction Rwin-kwavu, la grande savane parsemée de bois nouveaux et de sombres buissons. C'est le Mubali, où de petites collines qui, jusque bien loin, ressemblent à des têtes humaines, se bousculent et s'entassent comme des feuilletés de livre.

Nous descendons plus loin, à pic cette fois-ci, par un sentier tortueux, vieille piste allemande, qui au delà devient route en croisant le chemin carrossable de Nyarubuye. Vers huit heures nous sommes, inondés de fraîcheur, en face de Nyarubuye : une jeune mission, abandonnée dit-on, que je ne connais que de nom, que je n'ai pas le temps de voir à cause de la nuit.

Une vieille femme nous héberge dans son rugo. Ses trois filles, dont l'aînée mariée a perdu son mari, s'approchent de nous sans timidité. Des filles de veuve, on le sait, occupant sans frères ni tutelle, le rugo de leur mère vieillissante, deviennent audacieuses, se donnent des airs garçonnières et parlent à tout venant.

Les Barundi, d'ordinaire noceurs et causeurs abondants, en oublient leur faim. Si bien que l'un d'eux, un bellâtre, l'ex-chef du groupe, devient amoureux et ose proposer à la jeune

veuve de la prendre et de la conduire en Ugan-
da, mais il est éconduit.

— Le mariage avec un Murundi, lui ré-
pond la femme, quoique possible, est considéré
chez nous comme une mésalliance. Notre aver-
sion pour vous qui confine au dédain, est sans
doute un préjugé que nous suçons dans le lait
maternel. Ainsi, mon cher Murundi, mariez-vous
chez vous et aux filles de chez vous.

— Mais, dis-je timidement, le Christianis-
me comme le Kizungu ont changé tout ça. Du
reste il n'y a pas que des Barundi ici. Nous som-
mes deux Banyarwanda qui pouvons vous con-
tredire.

— Je vous prends au mot, rétorque-t-elle.
Vous savez comme moi que les femmes barundi
se marient au Ruanda et même y sont très en
faveur, car elles sont incontestablement plus
travailleuses et plus soumises que nous. Mais la
réciproque n'est pas soutenable. Un Munyar-
wanda prendra une femme Murundi, mais ne
voudrait pas donner en mariage sa fille ou sa
sœur à un murundi. Les infractions à cette règle
nationale sont rares. Ainsi, même en plein Ki-
zungu, une femme ruandaïse aimerait mieux se
compromettre avec un Murundi que de s'unir
légitimement à lui !

La femme se tait, comme qui a conscience

d'avoir dit des vérités aux hommes. Et personne
n'ose ni rire ni relever ce fier défi d'une âme
chaude, de cette fille d'un pays où les femmes
sont plus éloquents que les hommes.

La nuit, écourtée par le bavardage et la
préparation tardive des mets, se passe à manger
et à réfléchir sur les propos de la jeune femme.

Dimanche.

Vers huit heures, après avoir mangé un peu
et après un réveil difficile, nous nous mettons
en route. Notre amoureux de la nuit, blessé à vif
dans son cœur de mâle, ne dit même adieu à son
éluë. Celle-ci, conciliante, après m'avoir donné
une feuille de tabac, dit entre deux rires :

— Partez en paix et faites fortune. Mais
surtout ramenez-moi mon mari d'occasion; car
je le suivrai, s'il a la chance imprévue de trouver
mon cœur changé !

D'un superbe plateau, si beau et si plat
qu'on dirait une plaine suspendue, tapissée de
hautes herbes, « umukenke », qui dansent sous
le vent, je regarde en un tour d'horizon.

A notre gauche, le Mubali, bas et fuyant,
éternellement sauvage. Devant nous les Migon-
go rocheux, qui dévalent comme tirés d'en bas
vers le Migeru. A droite, par delà les monts ver-
doyants qui se bousculent vers Rukira, deux li-

gnes de bruni, parcelles à la fumée d'une brousse incendiée, se précipitent, l'une du fond de l'Urundi, l'autre du Ruanda, se rencontrent, se saluent, s'épousent et, comme un couple, continuent ensemble un même chemin nord-est vers le destini; c'est la Ruvubu d'une part et la Kagera de l'autre, se confondant dans le Migerà, à travers des marécages périlleux, entre le Kiska et le Karagwe. Enfin, derrière nous les monts s'échelonnent continûment comme pour barrer à nos pas le retour.

Vers une heure, nous contemplons en plein Migongo les ébats grotesques d'étranges animaux : les Bihondamabare qui ne vivent, ne se meuvent et ne voyagent que sur des rochers. Leur piétinement, qui ne consiste qu'en sauts rapides sur le roc, donne l'impression d'un battement de mains frénétique.

Pour nous reposer et nous restaurer, nous sommes contraints de faire halte dans un bas-fond populeux, entre deux collines qu'habitent de vertes bananeraies.

On rencontre là-bas une population miruandaïse et mi-étrangère, au langage dur et presque sévère. Les beaux traits de leur visage surmontent de belles formes, arrondies et luisantes, que couvrent, jusque bien bas, des peaux de veaux frangées de perles.

La halte n'est pas longue : nous voulons traverser avant la nuit. Bientôt, presque à l'improviste, nous apparaît, mousseuse et verdâtre, l'eau abondante du fleuve.

Ici la Kagera, sous le nom terrible de Migerà, échappée de son marais mouvant que couvre le papyrus, échappée aussi de ses rives déchiquetées, grossie des eaux d'étangs et de lacs, peuplée de caïmans rapaces et d'hippopotames, le Migerà présente, en cette échappée de vue, un caractère majestueux et pittoresque, dans un site inexploré.

Le chemin, par lequel nous sommes descendus, est une vieille piste allemande, dernier effort de l'audace teutonne, qui s'arrête là net, suspendue par l'eau.

Mi-couché sur la rive, entre deux esquifs qu'un remous agite, je plonge dans l'eau mes pieds brûlants.

Sur une largeur de près de cent mètres, le fleuve s'écoule, charriant, sur ses flots massifs, des blocs de marais attachés traitreusement de la rive. Ceux-ci, comme des radeaux verdoyants, couverts de mille papyrus ployants sous le vent, s'enchevêtrent et se cognent, échouent sur la terre ferme et s'y cramponnent désespérément. Ils voudraient se souder, mais la soudure ne tient pas. Et ces terres de chez nous continuent leur

cours en avant, emportées toujours à la dérive, expatriées avec l'eau de chez nous, avec mille oiseaux qui survolent et qui chantent. Pauvres passereaux, et triste destin. Ils tournoient, ailes déployées, chantonnet gaiment, et suivent sans le savoir leur nids détruits, leurs œufs ou leurs jeunes noyés, et toujours en avant, sur le calme majestueux du fleuve, vers la fatalité inconnue, dans le Victoria, dans le Nil, dans la mer immense, dans l'inextricable confusion de toutes les eaux.

Fleuve prodigue de toi-même, de nos eaux, de nos terres; tu appauvris nos prairies qui sont aussi tes sources, et tu combles à nos dépens le désert du Nord. Ainsi d'un geste inconscient, le Ruanda-Urundi paye son tribut à la vieille Egypte et aux régions arides de là-haut d'où lui viennent ses habitants, leurs mœurs, leurs troupeaux de vaches et de chèvres.

Au passage d'eau, nous sommes répartis dans trois barques. Une quatrième suit, chargée de nos bagages.

Il faut lutter contre le courant, éviter savamment d'énormes paquets de papyrus qui surmontent, pareils à des huttes que bercent les flots. Enfin, après une heure de navigation périlleuse, nous abordons au Karagwe, chez les Bahinda, en pays anglais.

Il est cinq heures. Les nautoniers ruandais s'en retournent en toute hâte, car disent-ils, c'est l'heure des hippopotames. Aussitôt arrive une centaine de Barundi, venant de l'Uganda, qui passeront demain le fleuve. Nous passons la soirée à changer de monnaies à huit francs le shilling.

Soudain une nuit étrange, très froide et très noire, devant les trois cabanes des passeurs, tombe sur nous, à peine éclairée par nos feux d'étapes.

On cause sans gaieté : on parle de chez soi, on mange une nourriture fade et avancée, et l'on dort aussi, malgré le froid, d'un sommeil lourd qu'appelle la fatigue.

Lundi matin, assez tard de peur de rencontrer des fauves, nous reprenons notre marche, en file indienne, à travers la vieille forêt du Karagwe, dite de Kabare. Un seul chemin nous mène, unique et sinueux, par monts et vallons, en raide montée, en descente vertigineuse, en détours décevants. C'est la même, toujours la même piste allemande, que le Migera a coupée, qui se faufile maintenant, tel un sentier de voleur, en pleine forêt, jusqu'au cœur du Karagwe.

La vieille forêt s'étire, grandit et s'épaissit à mesure que nous avançons, abondante dans les bas fonds, magnifique sur les hauteurs, et partout grave et mystérieuse. Nous n'osons pas nous arrêter en Parc National où les animaux savent peut-être qu'ils sont protégés par la loi du King George ?

Les gazelles au pied impatient s'assemblent au sommet de quelque mont et broutent peureusement, épouvantées d'habitude par le lion qui les guette.

Les Ndonyi, petits sur pattes, au pis gonflé, à la taille lourde et massive, espèces de vaches noires, avec au front une tache blanche, que couronnent deux cornes effilées, nous regardent stupidement, en jouant de la queue.

Les Nyemera, au poil ras et luisant, aux grandes oreilles toujours brandies, sont là aussi, sveltes et robustes comme des chevaux, et détaillent hâtivement, en groupes serrés, dans une course furibonde.

Nous voyons par-ci par-là, à fleur de chemin, des lits de fortunes, arrangés en hâte, dans les branches d'un arbre touffu, par des mains d'homme : voyageurs qu'une nuit implacable a surpris dans cette silve meurtrière, ou qu'un buffle a attaqués en plein jour.

A ce spectacle qui se répète de loin en loin,

nos cœurs se serrent et nos pieds se hâtent. Visiblement ces lieux solitaires, où seul l'homme n'a pas le droit de cité et usurpe celui de passage, abritent des animaux malveillants.

Par deux fois nous rencontrons des hommes, toujours des Barundi, terrifiés comme nous et comme nous pressés, porteurs de sacs, de malles en bois, de lanternes neuves, de nattes tressées en feuilles de palmier. Ils ont réalisé une maigre fortune en Uganda et rentrent chez eux avec, dans les yeux et dans le cœur, un bonheur intense : cette joie très humaine autant que très innocente, impatiente et fiévreuse, de rentrer chez soi, de regagner, ne fût-ce que momentanément, son doux et cher foyer.

Quelque part dans une clairière, voilà, non loin du chemin, des restes humains datant d'à peine deux jours : un crâne qui baille, un tibia qui sèche, le tout écorché et remis à blanc, comme lavé à l'eau. Un pauvre voyageur est tombé. Nous nous taisons, horrifiés et haletants. En passant je me signe. Nous nous précipitons, pressés que fuyants sans nous retourner, pour laisser loin derrière nous ce lieu sinistre où plane la mort.

Enfin bien tard, vers quatre heures, la forêt s'éclaircit, devient maigre et rare. Nous sortons comme des fourmis d'un trou, nous nous asseyons sur une éminence et visitons nos sacs.

Tandis qu'on allume les pipes et les mèches de tabac, mes yeux plongent en bas dans la plaine où mille fumées émergent des huttes.

Des hommes nombreux, des voyageurs comme nous, sortent de la forêt par le chemin de l'Uha et nous rejoignent : des Barundi encore, menés par deux joueurs de likembe.

A six heures, nous sommes à Nyamwara, le seul pied à terre des voyageurs, en cette région du Karagwe. Région inhospitalière et pauvre où toute l'eau s'achète cher et en petite quantité. Nous nous couchons, parce qu'il faut s'étendre, transis de froid, mourant de soif, geignant de fatigue et de faim, à la belle étoile et sans feu, dans l'horreur d'une nuit impénétrable.

Heureusement on dit que des chauffeurs Baganda viennent régulièrement du Kiziba avec leurs camions et prennent les passagers qui veulent payer.

Il en arrive justement trois cette nuit. Ils offrent de nous emmener à l'instant pour nous déposer en plein jour au Kyaka. C'est une chance inespérée : trois étapes de moins en quelques heures. La terrible forêt du Kitengure, dont ce matin mes amis parlaient avec effroi, passée ainsi en toute sécurité, par ce moyen de locomotion rapide et aisé. Tandis que les Barundi, toujours difficiles et indécis, discutent le prix

pour le faire baisser, je paye mes dix shillings pour mon boy et pour moi. La plupart capitulent, payent comme moi et se casent avec nous. Deux camions, avec plein chargement, démarrent, dévorant l'espace, brûlant la nuit.

Huitième chapitre

(Du mardi 30-10 au mardi 6-11-45.)

Au matin, un mardi, quand le soleil, avant de baigner la terre, dore déjà les cimes des arbres et les versants des collines, nous sommes en plein Kitengure, la fameuse forêt. Celle-ci, claire semée, couvre à perte de vue de vastes espaces sur les montagnes et dans les plaines. Lesquelles montagnes et plaines se succèdent les unes aux autres, toujours confusément, en une vision fuyante et bigarrée. Des arbres géants, flanqués partout de hautes herbes, sont rares mais beaux, d'une beauté fruste et brutale, émouvante toujours, qui est le propre de toute nature intouchée.

Dans cette jungle inhabitable à l'homme, que fréquentent le lion et le tigre, où sévit un froid excessif, le camion roule toujours et halète sur une route assez large, unie dans les plaines, cabotante sur les coteaux, sinueuse sans cesse et capricieuse comme les rivières de chez nous.

A notre gauche, je devine, sous un brouil-

lard épais, le cours somnambulesque du Migera qui a dû changer de nom à chaque méandre, mais prend ici le nom définitif de Kyaka.

Les Barundi, pliés en deux, tassés les uns sur les autres, roupillent, se grattent, parfois réveillés en sursaut par les cahots du camion. Ils éternuent et toussent, grognent de faim et geignent de froid. Ils s'essayent à parler, d'une voix rauque que la nuit a cassée, d'une voix caverneuse que le froid a creusée. Pauvres gens !

A côté de moi, roulé dans ma couverture, mon boy est au plus mal. Il n'a fait que vomir, tantôt sur lui, tantôt sur moi, par tout le trajet.

Enfin le camion nous dépose, vers neuf heures, sur un plateau qui domine le fleuve, dans un carrefour. Nous mettons pied à terre et nous étirons.

Tandis que je me frotte encore les yeux, en aidant mon boy à descendre, les Barundi, toujours curieux comme des femmes, sont tout à coup alertés et courent comme un seul homme, vers un endroit où tout le monde afflue et reflue, à demi masqué par quatre camions rangés près d'un dépôt d'essence. Laisant mon boy étendu sur l'herbe j'y cours aussi, mais flairant un danger... Enfin, horreur ! Je vois... On gesticule, on crie, on se bat. Les coups de pied soulignent les coups de poing. Les assistants, tous

curieux, avides de cris et de sang, se mêlent à ce spectacle répugnant, y jettent qui un caillou, qui un morceau de bois, et se battent tous haineusement sans savoir pour qui ni pourquoi.

Les volées de bâton s'abattent, s'échangent sous une grêle de pierres... De tous les coins des policiers surgissent... Je m'arrête interdit, ne sachant que faire. Un murundi, peureux et prudent, me rejoint. Je l'arrête. Il m'entraîne.

— Qu'y a-t-il ?

— On se bat !

— Pourquoi ?

— Venez !

Et quand nous sommes à une distance respectable, presque à côté de mon boy, en face du camion qui nous a amenés, je hasarde :

— Dites donc ! On se bat pourquoi ?

— Ecoutez, me dit-il hâtivement, ces quatre camions que voilà dépendent du « Gasamvu » c'est à dire la Compagnie sucrière de Gakira. Ils viennent ici, autorisés, dit-on, à prendre de force des travailleurs pour les Plantations de canne à sucre. Là on est mal payé et maltraité, on y meurt constamment. On n'en revient presque jamais. Nous ne voulons pas monter en camion ni nous embaucher dans le Gasamvu. Et les chauffeurs avec leurs aides veulent nous prendre de force. Ils nous ont battus. Nous

avons riposté, encouragés par les deux braves chauffeurs qui nous ont amenés. Et le sang a coulé de chaque côté. Mais voilà, le calme se fait. Allons voir !..

Il m'entraîne à nouveau dans les groupes qui se débattent devant la police irritée. Le « gombolola » est venu, bien vêtu, grand et grave, trancher le débat. Les chauffeurs, tous Baganda de part et d'autre, sales mais fiers parce que Baganda, portant comme drapeaux leurs chapeaux déchirés, ayant sur leurs habits cent fois recousus de grosses taches d'huile, se démènent et discutent, vocifèrent et s'injurent, prêts tous à en venir aux mains de plus belle devant le Chef. Pauvrement groupés comme viles marchandises dont on discute le prix, nous écoutons, et en sommes étourdis, cette langue baganda, chantante d'habitude, mais cinglante en cette circonstance avec des jets de salives qui ponctuent et font sonner des syllabes sonores devenues grotesques : gué, dé, ge, ghya, ta, tya, etc... Devant la silhouette impassible, sérieuse comme chiffre et droite comme règle, maigre comme clou et dédaigneuse comme chat du chef muziba, ils sont là comme six diables, bavant et gesticulant. Le digne homme daigne parler et décrète : les quatre chauffeurs du Gasamvu seront incarcérés préventivement jusqu'à nouvel ordre; les

quatre camions du Gasanvu seront retenus sous surveillance; défense absolue est faite aux Baganda, propriétaires de camions, de prendre à bord de leurs véhicules des passagers barundi qui n'auraient pas encore à ce jour, en territoire anglais, un séjour de trois mois au moins ou ne seraient pas recommandés ou protégés par un indigène du Tanganyka Territory; enfin, tous les Barundi arrivés d'aujourd'hui sont enjoins de quitter le Tanganyka Territory, en direction de Nyamwana !

Ces paroles, graves et sentencieuses, tombèrent cinglantes comme des coups de fouet, dans un silence de mort, lourdes et lentes sur nous, tandis que le greffier docile les confie d'une plume alerte à une blanche feuille de papier !

Mon Dieu, que faire ? Chassé du Kiziba ! Coupé du Bukoba où j'espérais rechercher et, pourquoi pas, retrouver un oncle et un cousin heureux de m'accueillir. Coupé aussi de l'Uganda où j'aurais pu me perfectionner en anglais et dans la mécanique des autos. Enfin contraint de déguerpir aujourd'hui même, de regagner le Ruanda où je suis traqué. Quelle déveine, mon Dieu, répondant mal à ma veine de la nuit !

Tant de hâte pour aboutir à ce triste dénouement !

Mais soit. Il ne reste plus qu'à prendre des précautions. J'achète une casserole, sachant par expérience qu'un voyageur en a besoin et ne peut s'en passer. J'achète aussi une nouvelle couverture, obligé de céder l'autre déjà fortement endommagée à mon boy. Par bonheur je trouve de la quinine dont j'achète vingt comprimés qui me coûtent cher et que je n'ose même pas marchander. Mon boy en avale deux aussitôt et je case le reste dans ma boîte d'allumettes déjà vide.

Vers le midi, adieu le Kiziba. Je noie d'un regard dans le Kyaka mes beaux projets, mes splendides châteaux en Espagne. Et je commence à me boudier moi-même dans le deuil ridicule de mes rêves évanouis.

A chaque tournant de route, dans le Kitegure comme sur les plateaux du Karagwe, tous les nouveaux arrivants sont sommés par les policiers qui nous mènent de se rabattre sur Nyamwara.

Vers sept heures du soir, nous débarquons dans le sale village de Nyamwara, devant trois sales maisons en pisé, dont les propriétaires Banyambo, vendent encore, malgré la nuit, quelques objets. J'achète là une lanterne, que je fais

garnir d'essence; car je devrai peut-être, au Ruanda surtout, voyager la nuit. Ne faut-il pas, pour mon entière sécurité, me mettre en état confortable de voyage et, en même temps, me remettre à neuf, pour faire montre de richesse, comme qui réellement reviendrait de l'Uganda? Et en cas de mandat d'arrêt, dépêché sûrement à mon sujet dans tout le Ruanda Urundi, il suffira, si j'ai tout l'air de revenir réellement des pays anglais, de changer mon nom: ce qui est facile et déjà fait. Les Barundi de ma compagnie ne me connaissent que sous le faux nom de Hanabo. Je peux, en outre, machonner quelques phrases en Kiganda, assez pour faire croire que j'aurais passé quelques six mois en Uganda.

A cette heure tardive, les victuailles sont épuisées. Je n'y trouve que quelques bananes mûres pour mon compagnon et quelques racines de manioc qui, décortiquées, seront une réserve pour la route. Nous rejoignons là plus de cinquante Barundi, soit allant, soit revenant, dont quelques Banyarwanda du Gisaka ou du Bugera. Les groupes de partants sont unanimement déterminés à repasser le Migera et à poursuivre leur chemin à travers le Kisaka, le Buganza, et le Mutara. N'importe si, pour entrer en territoire anglais, ils doivent au préalable faire deux ou trois jours de corvée à la douane de Rujigo.

Pour ma part je ne peux encore prendre de décision car mon garçon, esquinaté par les marches précédentes et assommé par ses vomissements en camion, se trouve de plus en plus mal.

Petit à petit les feux se meurent, affamés de bois, achevés par le froid. On s'endort dépité, mais résolu, bercé par le vent de la nuit.

Nous voici mercredi, le dernier du mois. Quelques heures avant l'aube, on est sur pied. Dès que le soleil se lève sur nous, la forêt nous menace. Nous l'attaquons le jarret tendu.

Mon boy, transi de froid, et grelottant, est bourré de quinine. Mes dix Barundi se sont joints à moi. On est vite ami quand on partage le même sort. Ils acceptent volontiers de le charger alternativement sur leurs épaules de kilomètre en kilomètre, tandis que je prendrais à chaque relais la charge du porteur. Je me propose de payer leur traversée.

Le groupe, tantôt fragmenté par la fatigue des uns, tantôt ressoudé par la peur de tous, se serre dans les vallons ou déferle sur les crêtes.

Parfois, un gros oiseau de proie, froissé de voir tant d'hommes troubler l'immense quiétude des bois, nous survole fièrement ou accompagne hardiment en vol plané notre marche pénible.

Finallement, malgré l'appel des forts et l'effort des faibles, notre grand groupe se scinde en trois petits groupes, bien distincts et distants, et bientôt invisibles l'un à l'autre. Je suis avec mes Barundi, harcelés par la peur, encouragés par moi, dans le tout premier groupe, le plus avancé, le plus rapide. Vers trois heures, nous contournons d'abord un lac poissonneux où péchent de gros canards, où grognent et s'ébattent lourdement d'énormes hippos. Après une raide montée, où les Mbwebwe, espèces de loups africains, essaient vainement de nous cerner, nous dévalons sur le fleuve. Les malchanceux ont aussi leurs chances, et plus souvent qu'ils ne veulent le croire. Un bonheur imprévu nous attend : les passeurs banyambo, qui n'ont pas eu de clients de la journée, nous voient venir et dansent de joie !

Après avoir donné mes douze derniers shillings pour mes hommes et pour moi, je m'installe avec eux, aussi confortablement que possible, à bord des trois plus belles barques. Et bientôt sur l'eau, actionnés par les rames nerveuses de trois solides Banyambo, nos trois barques filent de conserve. Nous descendons interminablement le fleuve. Celui-ci, par moments, se ride et forme de lourds paquets d'eau qui balancent les barques. Derrière nous les derniers rayons d'un

soleil couchant habillent pompeusement l'énorme sillage empourpré. Enfin, plus rapidement qu'on ne l'eût pensé, emportées presque par le courant, les barques touchent terre, sous le chant mélodieux, — espèce de barcarolle, — des trois passeurs.

Nous voici derechef sur la terre ruandaise, penauds comme des écoliers qui reviennent d'une escapade ratée. Nous rechargeons mon boy et nos sacs, pour gagner, avant la nuit, les populations voisines.

Quelle ne fut pas notre joie, une joie bestiale mais excusable, de nous ravigoter, de boire du bon pombe, bien fermenté, solide et chaud, là où nous sommes arrêtés l'autre fois.

Nous sommes au complet, au nombre impécable de douze apôtres, dont je suis le plus vieux, le plus écouté. Tels nous sommes partis, tels nous revenons. Ce fut gai, presque un triomphe, sous la nuit étoilée. Mon boy lui-même, sous l'action combinée de la quinine et du pombe, reprend vie. Notre musicien tire nerveusement de sa likembe, silencieuse depuis deux jours, une musique verveuse...

Jeudi, la Toussaint. — Le réveil est lourd. Nos yeux sont rouges. Nos lèvres séparées par une ligne blanchâtre, déjà coagulée, allant du

coin de la bouche à l'oreille. Nous avons dû dormir profondément et ronfler. Quelques uns se sont enrhumés. Cependant mon boy va mieux, et vers neuf heures, nous cheminons sur les hauteurs des Migongo.

Du bas d'une colline escarpée deux hommes, en vareuses ourlées de rouge, montent, les yeux braqués sur nous. Ils nous somment de mettre bas les charges. Celles-ci sont déballées, examinées minutieusement. Les Barundi sont invités à refaire les leurs. Seul mon paquet reste baillant. Quelques uns de mes Barundi, revenus de leur frousse, me chuchotent à l'oreille :

— Ce sont des agents de la douane, et vous êtes ramassés pour vos divers articles neufs. Vous risquez de ne pas y couper, surtout avec le plus jeune des deux : Sebisusa, réputé farouche.

L'un des policiers, le plus jeune apparemment, donc Sebisusa, dit sèchement :

— Partez, vous autres, avec vos charges. Vous n'avez rien d'intéressant. Un seul est à nous : celui-ci.

— Pourquoi ?

— Vous devez à la douane un pour cent pour tous les habits neufs que vous importez de l'Uganda : Une couverture, une chemise et une culotte !

Il n'y a d'acheté, en territoire anglais, que

la couverture, pensé-je. Le reste, acheté à Nyanza, m'appartient depuis des semaines et des mois. Mais toute explication risque de devenir compromettante. Peut-être pourrait-on composer avec ces rustres, agents de la brousse qui ne dédaigneraient pas un lucre, même frauduleux. Celui des deux agents, qui n'avait pas encore parlé, empoigne mon paquet et, me désignant le chemin :

— Allons, dit-il, suivez-nous à domicile. D'ici quelques jours, quand le convoi, dont vous êtes la première tête, sera présentable, vous irez à Ruvumu. En avant !

— Ou alors, dit l'autre, abandonnez le paquet.

Je descends avec eux, suivi de mon boy. Les Barundi me regardent partir et se concertent. Décidément, ils nous emboîtent le pas, n'abandonnant pas ainsi un compagnon, un ami de voyage, qui a tant fait pour eux.

Nous nous engageons au milieu d'une grande bananeraie, jusque devant une hutte, au bas de la colline. Les policiers entrant me font asseoir dans la cour et vont tenir conseil.

Les Barundi ne veulent pas me laisser, sachant que ma bourse n'est pas encore à plat, me pressent de composer.

— Attendez, leur dis-je, j'y ai pensé avant

vous. Ils y pensent aussi, ces brigands, c'est de cela qu'ils parlent ensemble. Je vais leur dire aussi exactement que possible, ce que m'ont coûté les trois articles neufs. C'est douze shillings pour la couverture et presque autant pour chemise et culotte ensemble. La perte m'importe peu, mais il est presque midi, et temps d'en finir.

Aussitôt, comme s'ils eussent lu dans ma pensée ou entendu ma dernière phrase, mes deux géôliers sortent de la hutte, en échangeant des regards intelligents, presque satisfaits.

— Voilà, dit le moins farouche, vous êtes des voyageurs. Vous venez de loin. Vous tenez sans doute à rentrer chez vous au plus tôt. Nous vous avons arrêtés et vous n'avez opposé aucune difficulté. Nous sommes aussi des hommes. Nous voyageons et voyagerons comme vous. Donc, nous voulons vous remettre en liberté, moyennant toutefois quelque chose qui récompense notre bonté. Sachez que nous sommes des hommes du Muzungu et responsables de notre charge. Le Muzungu, quelque puissant qu'il soit, n'est pas cependant notre frère comme vous. Banyarwanda et Barundi, aujourd'hui surtout, c'est tout un. Réfléchissez. Voyez le pour et le contre.

— Combien vous faut-il ?

— La liberté ne s'achète jamais, mais se rachète toujours. Combien voulez-vous offrir ?

— Je n'ai plus de shillings, les ayant tous changés en francs belges. Je vous donne quarante francs. C'est bien assez : deux pombes.

— Mais vous voulez rire ou vous moquer de nous. Donnez cent francs, ou, si vous tenez à votre argent pour votre femme, cédez la couverture ou le costume.

— Quatre-vingt francs, pour en finir.

— Soit, dit l'autre, presque fâché, entre deux fumées de pipe.

J'étais libéré, et, ma foi, à bon compte. Dieu merci. Qu'est-ce que l'argent comparé à la liberté ?

Bientôt après, humiliés mais libres et contents, nous continuons notre marche, le nez au vent, sur le chemin de l'aller et dépassons de près de cinq kilomètres la mission de Nyarubuye. Nous campons à six heures, Et la nuit est pressée toute, consacrée aux adieux. Les Barundi continueront par la route de Rwamagana sur le Mupaka qui n'est plus pour eux qu'à trois ou quatre journées d'étape. Pour moi, je n'ose les suivre et pour cause : n'ai-je pas tout à craindre de ce côté, où ma désertion a dû être annoncée et mon signalement donné, et où je suis certainement connu des clercs ? J'aime à croire que la police, désespérant de m'attrapper chez moi, ne m'y recherche plus et c'est là que je vais. De là,

à la faveur de la nuit, je me rendrai à Nyanza, où je pourrai revoir mon ami Lambert qui, certes, a enfin remis ma lettre à son patron rentré. Celui-ci, apitoyé, pressé par Lambert, me tirera d'embarras. Et mes débiteurs, ne fût-ce que les moins suspects, pourquoi ne pas les voir, ou tout au moins me servir de Michel ou de Kambanda pour leur dire où je suis à cause d'eux, ce que j'attends de leur gratitude, de leur amitié qui m'a coûté si cher ? En dix jours de temps, Houblad repentant, égoïste peut-être, mais sûrement brave, n'a-t-il pas fait bonne besogne ? C'est bien providentiellement et avantageusement que le chemin de Bukoba m'a été barré. Je n'ai plus sur moi que quelques centaines de francs, outre les trois mille de l'Arabe. Cette somme remboursée fera une dette de moins, une nouvelle amitié ménagée, car l'Arabe me recherche autant sinon plus que la Nuco. Par contre il ne pourra plus me trahir, si je ne lui manque pas de foi, mais devenu ami me protégera et voudra m'aider.

Demain, il me faut aussi me lever très tôt, prendre des chemins de traverse, me faufiler rapidement dans la zone de Ruvumu pour conjurer l'éventualité d'une rencontre fâcheuse. Là-dessus je m'endors.

Vendredi. — Vers sept heures du matin, nous sommes en vue de Ruvumu, sur la route de Rwamagana. Les adieux sont déchirants. Les Barundi aiment et s'attachent fortement. Trois d'entre eux hésitent même à me suivre, puis y renoncent : ils aiment mieux regagner leurs foyers là-bas au Busoni. L'un d'eux est de Kanyinya. Enfin, notre groupe, uni fortuitement par le sort, se sépare encore de même. Les sept partants, émotionnés mais fatalistes, s'en vont les premiers sans larmes verser. Nous restons cinq rentrans, assis sur le bord de la route, jusqu'à ce que soudain un tournant de route les ait dérobés à nos regards. Mon cœur en saigne. De mes yeux des larmes coulent que j'essuie de la main. On se lève enfin après plusieurs fumées de tabac. On se hâte en direction de Zaza vers le Sud, par un jour de fraîche brume. Il pleut fortement sur la vieille mission. Et la pluie devant nous et sur nous s'étend à perte de vue, comme il convient au jour des morts. Mais les Barundi supportent mal la pluie. A quoi bon les quitter ? Nous perdons trois gros quarts d'heure ici et une heure plus loin à nous abriter. Trempés et frileux, nous atteignons péniblement, vers le soir, le plateau dénudé de Rubago entre deux bras de lacs. Nous logeons chez un catéchiste dans un squelette de hutte sans feu.

Le lendemain, 3 novembre, un samedi, nous voici, sur les neuf heures, à la Kagera. Celle-ci, gonflée par les pluies d'hier, a débordé et couvrit toute la vallée. On dirait un lac. Les passagers, un moment hésitent à nous embarquer, mais se décident enfin, satisfaits du pourboire que nous offrons. La traversée est longue et pénible, humiliante aussi pour moi : pour emporter ma pipe, j'ai fait un faux mouvement de côté; la barque, longue de cinq mètres, bascule, menaçant de verser. Le passeur de derrière moi, le visage bouffi de colère, m'allonge aussitôt sur la joue un énorme soufflet de sa lourde rame. J'avale l'affront et me tais. Ne l'ai-je pas mérité?

Nous débarquons sous une pluie battante à Gashora, où je constate que notre misérable hutte a été emportée. Nous y trouvons, abrité sous la bananeraie, un groupe de huit Barundi, qui attendent depuis hier de passer la rivière, en direction de l'Uganda. Nous leur jetons la triste nouvelle que la frontière est fermée. Venant de Muhinga, ils s'en retourneront avec nous. La pluie ayant cessé, sur deux heures, nous sommes au repos dans la plaine du Kigina, par un clair soleil.

Les habitants nous apprennent que chez eux une vache est mourante. Les Barundi y courent et m'y entraînent. La vache, une superbe

rousse à cornes ivoirines, est déjà morte, tombée à la renverse : sa langue rugueuse, noyée de bave et tuméfiée, pend déjà dans la fente du muflle. Cette vache est suspecte, j'ai beau le crier, les Barundi s'en moquent.

— Non, disent-ils, nous connaissons les vaches d'ici. Elles crèvent presque toutes ainsi dans les mêmes conditions. Nous les mangeons toujours, et personne n'en meurt.

— C'est exact, souligna le propriétaire. Pourrais-je, moi, un mututsi, pour une pauvre somme d'argent, vous vendre une vache que je saurais dangereuse ?

Je capitule, pressé par les autres, pressé aussi par mon estomac qui, depuis trois jours, n'a reçu qu'un maigre ravitaillement de racines de manioc. Nous nous cotisons et comptons quarante francs dans les mains du Shebiya, pour une énorme patte bien en chair. La viande découpée est mise en parts égales pour chacun. Les trois Barundi du Busoni sont de mon côté. Sur quatre grands feux la viande cuit dans les casseroles. Nous en grillons aussi sur les braises rougeoyantes et mangeons au fur et à mesure. Une seule chose, très importante, manque à ce festin : l'eau potable. Les gens de là-bas ne boivent que du lait. Quant à l'eau, ils ne s'en servent que pour l'apprêt des repas.

Le besoin de boire, de boire quelque chose, n'importe quoi, nous pousse dans les lagunes. Mais cette eau dormante, où nagent des larves, des cadavres de gros insectes et même de vieux corbeaux, me répugne. Les plus audacieux — car, disent-ils, les malheureux ne meurent qu'à la longue — s'en contentent.

Une meilleure chance m'attend. En passant près d'un rugo, je décoche un regard dans le petit enclos. Une fille, belle d'allure et de taille, pénètre dans la hutte principale. Je sais par expérience que les filles sont d'ordinaire pitoyables et douces. Je m'introduis hardiment dans la cour et pousse jusqu'au seuil.

— Bonnes gens de la maison, donnez-moi !

— Nous préparons !

Je demande à boire. La fille qui, avec sa mère, me voit de l'intérieur par la cloison du milieu, me dit d'attendre. Peu de temps après on me demande d'où je suis. Je répons : du Ruanda.

Aussitôt la fille m'apporte un bol de lait baptisé d'eau, ce que l'on appelle « Umvelera ». J'expédie ce blanc liquide avec une satisfaction marquée.

— Voici encore, dit-elle bonnement, si vous voulez boire, du « Mutero », espèce de lie de bière diluée d'eau.

— Merci, merci, lui dis-je vivement : j'en ai assez; du reste je ne sache pas que la lie et le lait puissent se mélanger coup sur coup. Tu es très bonne. Prends ceci, ma fille, en gage de souvenir.

Et je lui tends un gros billet de vingt francs. Elle me remercie, à la façon des filles, du sourire et de l'œil et le porte à sa mère. Celle-ci se répand en vœux de bonheur pour moi et ma positivité. Et comme, malgré moi, je prends congé, la fille gentillemeut me fait un pas de sortie jusqu'à l'entrée du rugo. Là elle glisse dans ma main trois belles feuilles de tabac et s'en retourne, car chez nous les filles ne doivent pas accompagner longtemps.

Cette gentillesse surannée, dernier vestige de nos vieilles mœurs d'il y a cinquante ans, me plait et me touche comme un baume.

Il est déjà tard. Les Barundi, étendus sur l'herbe, rassasiés jusque dans la gorge, n'en peuvent plus et baillent de sommeil et de soif. Le Shebuja de la vache crevée consent à nous héberger dans son rugo, sous condition que les Barundi achèteront d'autres viandes demain. Ceux-ci le promettant en jurant sur leur tête. Et le brave homme, trop crédule et simple de sa nature, y croit, oubliant peut-être qu'ils ont encore beaucoup de viande en réserve.

La nuit, personne ne dort. Nous sommes tous atteints de coliques.

— Ta satanée vache, disent-ils à l'hôte le lendemain, était malsaine. Vois donc, empoisonneur, le mal qu'elle a fait. Qu'oses-tu exiger, puisque nous ne réclamons rien, nous autres. Ca-naïlle de « Mugesera » va !

Le camp, ce dimanche, 4 novembre, est tôt levé, si tôt que je n'ai même pas le temps de jeter un regard de gratitude sur ma bienfaitrice d'hier, ni même de distinguer sa hutte. Nous sommes nombreux et la nuit ne fait peur à personne. Pour plus de sécurité, j'allume ma lanterne, car, dit-on, le fauve a peur du feu.

Et nous voilà marchant d'un pas rapide et silencieux, en groupe serré. Car il est dangereux de crier en forêt.

Vers neuf heures nous sommes en vue d'un petit dispensaire, en Urundi, et atteignons la route carrossable, bordée de jeunes cyprès, qui de Kirundo mène à la Mission de Muramba au Busoni.

A Kirundo, vers midi, de treize que nous étions hier depuis la Kagera, nous ne sommes plus que trois. Les dix autres ont, par divers chemins, regagné leur colline, portant à leur foyer, au lieu de shillings, une petite charge de

viande pourrissante. Le seul murundi qui reste avec nous, arrive chez lui à Kanyinya. Sa femme, enceinte et traînant dans ses jupes de ficus deux sales bambins pleurnicheurs, n'a rien de prêt. On nous signale une bière de sorgho chez un catéchiste. Nous en buvons ensemble deux pleines calebasses que nous apporte la bonne femme tout heureuse de revoir son mari.

— Qui est ce brave homme qui revient avec toi ? Il a l'air d'un murundi sans en avoir l'allure.

— Un bien brave homme, comme tu dis, riche, bon, courageux et généreux. A regretter cependant qu'il ne soit pas des nôtres. Il est du Ruanda : certes un murundi comme tant d'autres que le Ruanda nous a pris. Il se dit d'Astrida.

— Ceci, dit-elle confiante, ma rappelle un bruit d'hier. Du haut de la colline que voilà, le représentant du sous-chef a crié : Hé ! les hommes du marais. Ecoutez ! De par un arrêt du Muganwa Nyawakiria, il vous est ordonné de signaler tout Munyarwanda circulant sur vos collines ou logeant chez vous. Celui-ci, de son propre mouvement ou mené par vous, même de force, devra au plus tôt se présenter à la sous-cheferie avec ou sans ses papiers. Car, paraît-il, tout Munyarwanda, n'importe lequel, commet-

gant ou non, n'étant pas à demeure fixe en Urundi, doit, de par une nouvelle ordonnance de Muhinga, retourner ou être ramené chez lui, muni d'une feuille de route présentable au bureau de sa chefferie ou Territoire d'origine. Vous êtes donc tous autorisés à arrêter ou à faire arrêter tout Munyarwanda que vous verrez passer et, en particulier, hé ! écoutez bien ceci, un munyarwanda que vous verrez accompagné d'une femme brunâtre.

Voilà ce que nous avons entendu hier.

— Ce n'est pas mon cas, dis-je, et je n'ai rien à craindre. Ma comparution à la sous-chef-ferie, sans être du tout compromettante, ne serait qu'un retard fâcheux. J'aurais bien voulu loger chez vous. Mais pour éviter tout retard inutile, je préfère me retirer dès ce soir. Ainsi je gagne du temps et de l'espace. Dans l'avant-midi, je serai chez moi.

Puis une poignée de main, très solide, la dernière, émue de part et d'autre.

Avec un renouveau de force, mêlée de peur, nous allons, mon boy et moi, passer la nuit chez une vieille et son vieux, en deçà de Sasa.

Mon sommeil très bref fut irrégulier, hanté d'un vague malaise. Quel va être là-bas mon

sort, en ce pays à nous dont hier j'entrevois déjà les belles collines ?

Chère patrie, cher pays où mon père et ma mère, recouverts d'un peu de ta terre, dorment déjà d'un sommeil que rien ne trouble, tu m'es hélas, malgré l'amour vrai que je te porte, un sujet de crainte. J'ai peur de venir à toi. Cependant, je ne puis végéter en Urundi. J'irai donc chez moi. C'est Dieu qui le veut. Je m'y résous malgré la peur. J'y suis poussé irrésistiblement.

Pour finir un sommeil qui m'abrutit et m'assomme, je me lève, ce lundi, au premier chant du coq. Je réveille mes vieux hôtes qu'un sommeil tardif et lent est venu visiter. Et, après avoir avalé à sec deux comprimés de quinine, je m'enfonce furtivement dans la nuit froide et noire que sillonnent de rares oiseaux nocturnes. Ceux-ci, de distance en distance, terrifiés par notre marche insolite que perçoivent leurs fines oreilles et leurs yeux perçants, battent nerveusement des ailes ou émettent peureusement des cris rauques. A notre approche des insectes, des grillons peut-être, que les ténèbres abritent le long de l'étroit sentier, étouffent d'effroi leur musique sifflante, qu'ils reprennent aussitôt derrière nous, plus frénetique et discordante, dans la froide rosée des hautes herbes.

Mon boy, remis déjà de son mal et heureux

de rentrer, me précède et m'entraîne. Notre chemin se faufile à travers champs et bananeraies, jusque sur les hauteurs boisées de Sasa et enfin, au milieu d'énormes buissons qui ressemblent à des huttes, sur les plateaux riverains de l'Akanyaru.

Le jour enfin a pointé, détruisant la nuit. Sur le Ruanda en face, mais bien loin encore par delà la rivière, le soleil, habillant de pourpre les sommets des collines, nous précède.

— Mais, pense tout haut mon boy, nous arrivons trop tôt. Les passeurs ne voudront pas à parçille heure, patauger dans cet affreux marécage.

— Le chemin, que nous venons de parcourir hasardeusement sous la nuit, eût été dangereux et sûrement fatal le jour. Ensuite, malade comme je suis depuis le repas à la vache crevée, je n'eusse pas pu marcher facilement en plein soleil. Enfin, nous sommes connus des passeurs. Ne vous souvenez-vous pas du bâtonnet que j'ai apporté et qui, certes, circule de part et d'autre en signe de ralliement ? Quelle crainte alors pouvons-nous avoir ? Et pourquoi ?

— Je sais, mais si l'alerte a été donnée, ne trouverons-nous pas le passage barré ?

— Il n'est pas officiel et seulement fréquenté par des amis connus ou, comme nous,

recommandés. Nous ne risquons pas bien gros, nous autres, avec des passeurs clandestins. Une fois au-delà nous reposerons un peu. Ce ne sera ensuite qu'un jeu d'arriver à couvert chez mes cousins, par le chemin de traverse que vous connaissez, sous le bois sauvage qui couvre le bas versant de Muyaga.

Ainsi devisant, nous descendons par un mauvais chemin de vaches, dans un bois, jusque chez le nautonnier. Celui-ci nous reçoit chaleureusement comme de bons vieux amis. Nous restons sur place une grosse demi heure, occupés à vider un petit pot de bière offerte par lui. Mon boy y mange aussi quelques restes de viande froids. Il en donne aussi aux enfants ou petits-enfants du brave homme : trois sales gamins qui se tordent le ventre en dardant sur nous de grands yeux d'envie.

Peu après, sur un radeau de papyrus tressés, son fils aîné nous fait passer gratuitement la rivière que d'abondantes pluies avaient fait déborder.

Le plus gros des obstacles prévus est ainsi abattu. Ici commence l'imprévu. Le passage clandestin n'a pas changé de place. Donc la piste qui y mène du Ruanda, et que nous connaissons est toujours la même. Le murundi qui pense comme nous, est déjà reparti par où il est venu.

Nous nous engageons résolument sur la piste, avec le ferme espoir d'en finir vite. Mais partout les eaux ont débordé. La piste, devenue invisible, est perdue. Nous errons au hasard, par des mares d'eau, où nous devons presque nager, où mon boy, petit de taille, menace chaque fois de sombrer. Les tiges de papyrus, que le vent a coupées ou couchées sur l'élément liquide, s'entrelacent dans l'eau et entravent notre marche. Nous nous y accrochons désespérément. Mais, pourries, elles cassent et les plus consistantes, même poussées fortement dans le marais mouvant, ne sont que des soutiens coupants où nos mains se blessent.

Mon boy un moment, après un grand plongeon dans la mare, s'est arc-bouté de tout son poids à des tiges souples que je lui tendais. Celles-ci, entraînées, s'arrachent d'un bloc. Le voilà derechef, la tête noyée, les jambes en l'air, pêle mêle avec paquet, casserole, bâton ! J'ai en main la lanterne et, en poche, l'argent. Je me précipite à son secours et, perdant pied moi-même, je reçois de lui un coup de pied dans le nez. Je tombe dans la boue à la renverse, tandis que lui, s'aidant heureusement de mon pied gauche qu'il a réussi à saisir, se dévase avec cette force de géant dont l'homme est capable en danger de mort. Nous retrouvons, après de grands efforts

et de nombreux plongeons, le paquet de linge sur place. La casserole, souvenir unique du Kiziba, reste dedans avec le bâton.

Notre marche s'alourdit et devient à peu près impossible. Où aller ? où ne pas aller ? Nous ne voyons que trois choses : l'eau, le ciel, le papyrus. Le soleil lui-même s'endort au fond des nuages. Nous avons tellement pataugé, et fait tant de détours, que nous en sommes arrivés à ne plus savoir si nous allons en aval ou en amont.

Séparés je ne sais comment, mais toujours en vue l'un de l'autre, chacun s'efforçant de son côté, nous marchons, ou plutôt, nous nageons à la bonne grâce de Dieu. Nous suons abondamment malgré l'eau qui nous couvre. Le cas devient désespéré et si intenable que Dieu seul y couperait, lui seul qui sait, lui seul qui voit dans cet enfer liquide, son ouvrage, où à chaque pas la mort est possible. La prière larmoyante et furieuse de Saint Pierre en détresse me monte du cœur. « Domine, salva nos, perimus — Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Comme si Dieu eût été bien loin et eût des oreilles sourdes, j'ai crié cette invocation de toutes mes forces.

Et Dieu écoute ce cri. Un miracle, un réel miracle se fait. Nous rejoignons une piste, très praticable, récente comme si jamais personne ne

s'en était servi, et la suivons, sans nous en douter, dans la bonne direction. Nos pieds bientôt, tout blancs comme des sabots de veau qui naît, touchent le côté, la colline de Muyaga. Nous abordons, noirs comme des loutres dans la jungle épineuse. Nous nous asseyons pour souffler et secouons frénétiquement ou arrachons de nos corps de vilaines choses charnues : des sangues dégoûtantes imbibées d'un liquide noirâtre.

Merci, mon Dieu. Nous sortons d'un enfer, un enfer réel d'eau et de boue, à l'inverse de l'autre qui est, pense-t-on, de feu. Mes péchés n'en sont-ils pas lavés ? Rien ne manquait en ce périlleux baptême : ni l'eau qui lave, ni la contrition qui reconnaît et regrette; ni votre absolution, mon Dieu, toujours prête et accueillante, si le repentir est sincère : votre divine et paternelle absolution qui remet, qui efface; expression de votre miséricorde infinie qui, oubliant des torts, rétablit les droits.

Nous visitons ce qui reste de bagages : la lanterne est en bon état mais salie. L'argent, servi précieusement dans la poche intérieure de mon veston est intact, lui aussi, à part quelques billets mouillés. Les couvertures, la neuve comme la vieille, se ressemblent à s'y tromper, noyées d'eau et de boue. Je les presse et les tords pour en diminuer le poids. Nos vêtements sur nous se

dessèchent, en laissant échapper une odeur révoltante. Ma tête est lourde et bourdonne et mes oreilles, presque bouchées.

Vers quatre heures de l'après-midi, sous un ciel liquide, nous arrivons chez mes cousins qui, contents de me revoir et émus au récit navrant de mes tristes aventures, se cotisent pour me donner à boire : le bon pombe de là-bas embaumé de forêt et de brousse.

Là aussi j'apprends l'inévitable : j'ai été recherché dans tous les postes du Ruanda. Mais, ajoute-t-on, les visites domiciliaires n'ont été faites qu'à Nyanza, et seulement dans le centre extra-coutumier et dans les camions de passage. La police n'a pas pénétré chez moi. On serait convaincu que déjà je dois être bien loin en Uganda. L'inventaire, dit-on encore, n'aurait été fait à Nyanza qu'un mercredi, donc deux jours après mon départ.

A part moi, je pense que ces pauvres gens ont été mal renseignés, puisque mon agent Michel, venant à mes trousses, m'a dit en toute certitude que mon chef était arrivé aussitôt après mon départ. Ces broussards-là, comment peuvent-ils savoir, habitant à plus de soixante kilomètres de Nyanza ? Ou Michel, me priant de fuir, m'aurait-il trompé ? Et dans quel but ?

Cette nuit-là, la femme du plus jeune de

mes cousins, alitée depuis trois jours, donne le jour à un enfant. On me prie de donner un nom au nouveau-né, parce que, disent-ils superstitieusement, j'ai été, malgré mes déboires, l'une des seules causes prochaines de cet heureux accouchement. N'est-il pas vrai que les malheureux ou les déshérités de ce monde, et mieux encore les aventuriers, ont toujours été des porte-bonheur pour les autres ? Qu'il ait, dans sa vie qui commence, le bonheur que je cherche, le bonheur que je n'ai pas eu !

Nous sommes mardi 6 novembre. Mes maux de tête ne me laissent aucune trêve. Mon boy, qui veut revoir sa mère, s'impatiente. J'allume ma lanterne dans la lourde obscurité qui, après minuit, précède le matin. Je veux atteindre avant le jour le village de Mugogwe. Mes cousins m'accompagnent. A mi-chemin, mes forces, épuisées la veille par la fameuse traversée de l'Akanyaru, me trahissent. Le soleil lui-même se lève déjà. Je vais à Nyesonga me chercher dans le rugo ami d'une vieille parente de mon oncle Rusiribana. Mon boy n'y tient pas et veut me quitter. Dans l'état affreux où je suis, où je ne me reconnais plus le droit d'avoir un boy, d'imposer ma seule volonté à quelqu'un, un forçat est plutôt dangereux. Je n'ai plus besoin

de serviteurs, mais d'amis qui puissent me conforter, me conseiller et me protéger. Je paye donc mon garçon, lui recommande le silence le plus absolu et le laisse s'en aller avec un mot pour mon oncle Rusiribana.

Vers midi je dors encore sous la maison de la veuve, ne pouvant la quitter que la nuit. Mon oncle, avisé de mon arrivée et de mon état de santé, arrive accompagné de sa fille dans l'après-midi avec des médicaments du pays : des végétaux de toute sorte, pilés et bouillis, dont je dois absorber le jus très aigre, en manière de vomitif. Et je vomis à vider le ventre. L'on m'applique aussi des pointes de feu sur le haut du visage, pour me remettre la tête en place. L'effet est plus que satisfaisant et le mal presque conjuré. Au soleil couchant, mon oncle s'en retourne chez lui, promettant de revenir le lendemain. Je lui cache, de peur d'être empêché et peut-être rué, que j'ai décidé de partir la nuit.

homme traqué comme moi ne peut jamais bien augurer de cet incident.

Montant, courant, me cachant, j'arrive sans être reconnu ni vu chez ma belle sœur, à six heures du matin. Son mari, Shakanié, est là qui me reçoit et me raconte quelques vagues bruits de Nyanza.

Je fais venir ma femme. Elle ne parle que par bribes : parfois des hommes, délégués sans doute par le sous-chef, viennent chez elle à la nuit tombante, y restent longtemps à causer, à regarder, à interroger. Donc mon rugo est très surveillé. Il n'y fera pas bon pour moi. La bonne femme est très ennuyée. Elle aurait mieux aimé que je ne vinse pas. Elle n'est pas du tout heureuse de me revoir. Elle mène sans joies — n'y est-elle pas habituée ? — sa triste vie de femme abandonnée, de femme légitime supplannée par une intruse. Comme cela me fait de la peine ! Si elle savait ! Si je pouvais lui dire en paroles de feu communicatif combien je veux l'aimer, combien je l'aime déjà, combien je la plains, combien surtout je la regrette et voudrais me réconcilier avec elle pour la vie ! Elle comprendrait, pleurerait peut-être et me ferait pleurer. Je sauterais à son cou, mêlant mes larmes aux siennes, comme deux vrais amis qui se retrou-

Neuvième chapitre

(Du mercredi 7-11 au samedi 10-11-45.)

Presqu'à la même heure qu'hier, accompagné du fils aîné de la veuve, je contournai, après une raide montée, le sommet boisé de la colline Nyesonga et continue, vers Save, par la route ensablée d'Astrida-Gakoma, sur la crête dite Mitali, où un âpre vent me maltraite à outrance. J'arrive à l'aube devant la maison en briques peintes du sous chef Rwakayiro, dévale au pas de course et, après avoir congédié mon guide, traverse en démon ailé l'ancienne briqueterie du Kilila où je suis reconnu par une jeune femme se rendant à la source. Celle-ci est priée pour l'amour de Dieu de ne rien dire. Hélas ! souvent les femmes, même bonnes et sages, n'ont-elles pas de dérangeaisons sur la langue ? Celle-ci, entre autres, qui est bien de Save où toutes les mères ont le mal de parler, celle-ci que je connais, dont je connais les parents et presque les habitudes, a toujours été bavarde ! Bah ! Elle ne sait d'où je viens ni où je vais. Toutefois un

vent et se reconnaissent après s'être longtemps méconnus !

J'ai rejoint, traînant chez ma belle sœur, un boy a moi, celui qu'avant de quitter Nyanza j'avais écarté, pour la seule raison qu'il devenait trop intelligent, donc gênant.

Mon Dieu, que j'ai donc des défauts. J'ai encore celui stupide de haïr les serviteurs qui veulent raisonner. J'ai eu le tort de préférer toujours des boys machines qui courent quand j'appelle, qui n'osent pas nier quand j'affirme, qui s'inclinent quand je veux, qui tremblent quand je gronde, bref qui ne raisonnent jamais, sachant d'avance que mes raisonnements, même faux, suffisent.

Mes yeux sont enfin dessillés. La misère n'est pas seulement bonne conseillère, c'est aussi et surtout un juge sévère et un dur patron. Me voilà bien puni et mes pauvres boys vengés par le destin.

Je regrette donc mon boy d'hier qui ne m'avait suivi que pour payer une dette. M'ayant mené et ramené, il est quitte et s'en va en paix. J'ai tort de lui en vouloir. Et je suis obligé de reprendre cet autre que j'avais éconduit et qui, pour se venger, va se faire prier. N'importe, je le prierai : j'ai besoin de lui et pourrai le supporter. J'ai toujours aimé raisonner tout seul :

c'était un caprice que le besoin suprime. Nous raisonnerons à deux. Et ses conclusions, si elles sont bonnes, je les suivrai, car les temps ont changé. Bien que têtû, il est discret et endurant, intelligent et fort.

J'appelle donc mon ex-boy au plus ténébreux de la hutte.

— Ecoute, lui dis-je, je suis heureux de te revoir, de te retrouver sur mes pas. Tu penses peut-être que je t'ai abandonné, que j'ai dédaigné tes services. Loin de moi cette idée. J'ai été seulement d'avis que l'emploi de boy ne te séyait plus. Tu as dû t'en apercevoir : j'ai toujours eu des égards pour toi. Je me rendais difficilement à tes sages conseils que je regrette encore de n'avoir pas suivis. Te souviens-tu encore de m'avoir déconseillé de confier mes affaires aux swahilis de Nyanza. Je ne t'ai pas écouté. Et voilà ce qu'il m'en coûte aujourd'hui. Je te l'avoue, jeune homme, c'est un tort à moi et pas le seul ni le plus regrettable. Aujourd'hui, j'ai besoin d'un homme, d'un homme intelligent, d'un homme comme toi, pour une randonnée à Nyanza.

— Non, non ! N'y songez pas. A Nyanza ? Vous ? Vous devenez fou ? Chez qui ? Pourquoi ?

— J'y verrai l'un ou l'autre de mes amis pour une affaire d'urgence qui peut décider de

mon sort. Le péril est grand et je suis audacieux. Tu n'as rien à craindre. Quoi qu'il arrive, je tiendrai à cœur de ne pas te compromettre. Et si quelque chose arrive, mieux vaut avec toi qu'avec un autre. Mais je sais d'avance que rien n'arrivera : mon pressentiment ne me trompe jamais. Nous irions chez Kabanda : il n'a ni feu ni lieu. Nous irons chez Dugabo : un brave homme, écouté de sa femme et de tous, serviable et bon. Un voyage de nuit, à deux, ne peut être dangereux, par un chemin connu de toi et de moi. Ce voyage est très important, donc inmanquable. Je pourrais partir seul. Mais là-bas je ne bouge plus : il me faut quelqu'un qui coure et qui vole. J'ai besoin de tes yeux là-bas, de tes jambes aussi. Aller à Nyanza, y aller aujourd'hui avec toi, c'est un dessein dressé depuis longtemps dont je ne puis démordre. J'y prendrai, à tête reposée, une décision définitive. Voilà.

— Soit ! Mais les nuits sont très noires. Une petite lune, qui n'éclaire rien, se montre aux premières heures de la nuit. Sur elle nous ne pouvons pas compter. Il faudra, je crois, porter la lanterne.

— Nous irons par la nuit simple. C'est plus sûr. Une lanterne dans la nuit vers Nyanza et à Nyanza ! Se faire voir et guetter de loin. C'est par trop dangereux. Vas dire seulement à mon

cousin Bizimana qu'il peut venir me voir ici. J'ai beaucoup à lui dire, car, si tout va bien, je me retirerai chez lui à mon retour de Nyanza, pour attendre le retrait du mandat d'arrêt. Ce sera une question de jours et peut-être de semaines, car la réhabilitation a le défaut d'être toujours lente. Prépare-toi, mange et bois, puisque rien ne manque. Je n'emporterai aucun paquet. Une couverture, un peu d'argent, c'est tout. Je confierai le reste à Bizimana. Va !

Nous sortons à deux, mon compagnon et moi, à la faveur des ténébres. Un morceau de lune pâlotte et peu visible, dans la nuit encore légère, raille et ricane. Nous passons devant un ensemble massif et sombre de briques et de tuiles, autrefois rouges mais aujourd'hui noires de mousse et de nuit. C'est un vieux bâtiment, unique comme ses pareils : la vieille église de Save qui a fini d'être belle ; la sainte maison de Dieu où, âgé de cinq jours, je reçus le baptême ; où, âgé de sept ans, je fis ma première communion ; où, jeune homme de dix-huit ans, je me mariaï ; où trois de mes enfants ont été baptisés. Je sa-lue d'en bas la croix de bois, travaillée par l'homme, exposée là-haut aux doux sourires de la lune, aux chauds baisers du soleil, aux injures du temps, mais tranquille et majestueuse comme tous les grands signes. Par les fissures de

la porte mes yeux nostalgiques devinent l'endroit du Maître Autel où j'ai, enfant de huit à dix ans, servi la Messe : une fraîche lumière, comme un œil d'ange, scintille là-bas sans fatigue ni éclat. Je me signe !

Par la vieille route que bordent de vieux cyprès, la nuit nous emporte. Mon Dieu, portez-vous garant de cette course, comme vous l'avez fait de toutes les précédents !

Nous marchons longtemps, tantôt causant, toujours fumant, à l'abri des regards. Soudainement la nuit devient opaque. La lune, trop jeune encore et fuyante, a porté à d'autres terres sa lumière trompeuse. Des nuages nomades estompent l'horizon dans un noir de suie. Une clarté ridicule et lointaine s'écoulé des étoiles. La Croix du Sud, constellation africaine, si fière d'habitude, est maladive. Bref, le ciel, si doux et si accueillant aux âmes souffrantes, est ce soir-ci décevant.

Sur la nature endeuillée, une triste mélancolie plane. Un cauchemar se prépare : un orage de nuit, insolite et contrariant. Les arbres, nerveusement secoués, gémissent sous la force gigantesque d'un vent irrité. A côté de moi mon compagnon soupira.

— Quelle heure peut-il être, lui demandai-je sotttement.

— Quelle heure voulez-vous que ce soit ?
C'est l'heure des fauves. Où sommes-nous, fait-il agressif.

— Buhimba.

— Et l'école-chapelle n'est plus loin ?

— Là, quelque part, à droite.

— Bon ! dit-il décidé. J'y vais.

— Pas pour y rester, par exemple. Nous devons être à Nyanza avant le jour.

— Non et non ! L'orage menace. La nuit me pèse. Nous sommes dans la région des terribles hyènes qui montent du Mayaga.

— Mais, l'école sera fermée, dis-je craintif.

— Et s'il me plaît de mourir plutôt là-bas que sur la route ? Pour moi, hum ! j'ai les pieds en feu et les yeux lourds. Partez sans moi, fait-il les poings serrés.

Et vaincu, je le suis comme un chien son maître. J'aurais dû m'y attendre. Qu'avais-je besoin de me faire accompagner d'un bâlard comme lui ? Mais l'affaire est engagée. Qu'y pouvais-je d'ailleurs ? Il n'y avait que lui pour connaître Nyanza.

Soudain, horreur ! un éclair suivi d'un fracas terrible ! Une pluie furieuse se déchaîne en flèches inévitables. Mon homme avait raison...

La porte n'a ni serrure ni verrou. On la pousse sans précaution. Ballottés par le vent et

jetés l'un contre l'autre, nous pénétrons dans la pièce obscure qu'un feu du ciel, vite allumé et vite éteint, précise. A bout de souffle, chacun occupé de lui-même et ne songeant qu'à soi, nous tâtonnons des pieds et des mains, bousculés par les rats, seuls habitants de cette vieille école qui ressemble, cette nuit, à une caverne.

Mon ami, — il n'est plus mon serviteur — n'a que vingt ans, l'âge qui se moque des soucis. Ni l'averse, ni les coups de tonnerre, ni les rats qui dansent et qui crient, ne peuvent l'empêcher de dormir. Bientôt il ronfle et rêve tout haut. J'allume nerveusement ma pipe dans un accès de mauvaise humeur. Et j'attends, obligé d'attendre.

Tel un monstre nocturne, sans forme ni couleur, son moteur enrôlé et traînant sa mauvaise odeur de gaz brûlé, un vieux camion, avec un seul œil tout rouge, se dirige péniblement sur Nyanza. Un méchant éclair déchiquette la nuit. Une détonation plus méchante encore tourne dans les cieux. Et la terre tremble. Un, deux, trois... paquets de draches emballés puis déballés par le vent, s'engouffrent dans la pièce. Lourdemment quelques tuiles du toit tombent. Autour de moi et sur mon homme les rats éperdus s'enchevêtrent et se terrent. Des corbeaux, mal abrités dans le feuillage d'un arbre, prennent peur et

pèle mêle s'envolent. Dans un croassement bizarre leur sauve-qui-peut jusque bien loin est signalé. Un chien pleure dans le lointain obscur. Le camion lui-même stoppe et ferme son œil malade. De ma pipe je tire de grandes bouffées. A côté de moi mon garçon sursaute et tousse. Sèchant de peur et me sentant trop seul, je l'appelle en brûlant une allumette pour le voir un peu. Il ne dort plus. Et se mettant sur son séant, il me dévisage étrangement comme on regarde un étranger. Il a peur aussi et plus que moi. Nous n'osons nous parler. Dégoûté et découragé, il se recouche en soupirant. Ma pipe s'éteint.

Au-dehors maintenant il pleut un mélange informe de feu, de grêle et de liquide dans un froid glacial. En moi-même mon cœur se serre sous une étreinte d'angoisse et de crainte. Malgré ma douleur, mes yeux se ferment... Et déjà, tout mon être surmené, je me sens envahi par la torpeur. Mon Dieu, en mon état le besoin de dormir est-il encore possible ? Je comprends qu'il est minuit passé. Involontairement me tête s'incline supportée par les deux mains. Je m'en dors...

Et quand peu après je me réveille, c'est pour surprendre une souris audacieuse qui me ron-geait le grand orteil !

Le vent enfin tombe. L'averse cesse et le

calme se fait. Là-bas, à cent pas devant nous, le chauffeur remet son moteur en marche et rallume son phare. Lentement, après un craquement funèbre d'engrenages mal débrayés, le véhicule s'ébranle laborieusement, prend de l'allure et, hurlant, s'éloigne, guidé par une lueur voilée de ténèbres. Dans un tournant il signale trois formes humaines qui, titubant, ressemblent à trois paquets ambulants. On n'est donc pas seul à voyager par cette nuit d'enfer.

D'un bond je me lève et résolument je sors. Le garçon me suit peureusement. Au moins l'air est pur cette fois et légère la nuit. Deux astres aux antipodes, l'un au Kinyaga et l'autre au Kisaka, marchaient de loin leur faible clarté. Et les cailloux mouillés, quoique froids, font moins mal. Nous pressons le pas, la tête en avant, sans vouloir rejoindre les trois ombres qui glissent devant nous.

En une douloureuse rêverie que je couvre comme une poule ses petits, que je traîne comme on traîne précieusement une plaie incurable, je repense à moi, à toute ma famille. Ma pauvre femme, la vraie, que je n'ai jamais aimée, mais que j'aime aujourd'hui tout en désespérant de la rendre heureuse. Mes pauvres gosses que je n'ai plus vus depuis trois semaines et qui souffrent pour moi d'une souffrance naturelle. Ils

seront dépouillés et raillés. Ils auront faim et peut-être voleront : enfants malheureux d'un père misérable qui a gaspillé des dons magnifiques. Ils le sauront, ils le savent déjà, n'importe comment, comme on a voulu le leur dire, à leur honte et à la mienne.

« Mon Dieu, faites-moi miséricorde pour le mal que j'ai fait et justice pour le mal que les hommes me reprochent injustement. Pardonne aussi à ma femme, ma pauvre femme légitime, le mal qu'elle m'a fait, à Suzanne aussi, mon Dieu, pour l'amour coupable que j'ai allumé en elle. Oh ! celle-ci, mon Dieu, prépare-la d'avance aux rudes coups que je vais porter à son cœur. Ma séparation d'avec elle sera pour elle et pour moi un sacrifice surhumain. Fais-lui comprendre que c'est Toi qui l'exige pour son bien et le mien. Puissé-je après cela ne pas être dans sa vie un mauvais souvenir ! »

Et Nyanza, la scène où j'ai fait figure en mal plus qu'en bien, le lieu sinistre de mon opulence et de ma ruine, où j'ai enseveli le meilleur de moi-même, où la soldatesque me recherche sans répit pour alimenter la haine et briguer des grades. J'y vais donc et j'y serai avant le jour. Mais là, dans quel trou cacherais-je ma détresse ? Quelle maison amie couvrira ma fuite ? Cette vilaine ingrate, où les meilleurs amis ne pourront que

m'éviter s'ils ne veulent me signaler. Le farouche Mwambarangwe, policier sans cœur ni pitié, m'a fait une fois sentir sa rigidité et s'est moqué de la grande condescendance que j'avais pour lui. Que ne fait-il pas pour repérer ma piste ?

Mais, mon Dieu, ce n'est pas pour me livrer à lui que Vous me menez à Nyanza.

Hier, Vous avez favorisé ma fuite. Vous favoriserez ma retraite aujourd'hui.

A quelques pas devant nous à droite, un feu de branchages se meurt lentement sur un vieux couvercle de touque à côté d'un mur. Nous sommes au Tribunal indigène de Rusatira. Par bonheur les zamu en défaut s'endorment. Il s'agit de ne pas réveiller ces pauvres gens. Car je suis si connu et aujourd'hui très mal réputé. Par petites enjambées nous avançons à pas rapides et feutrés. Mais, malgré toutes les précautions, mes oreilles peureuses ont la désagréable impression que nos pieds sonnent lourd et plein comme des souliers de Seven. Adieu le Tribunal et la sentinelle !

Plus loin dans un coude de route, une lumière aveuglante. Nous nous précipitons dans un bois à gauche. Immobiles et nuiteux comme deux troncs d'arbres, nous regardons sans curiosité. Le camion, un énorme V. C., qui porte gaillardement je ne sais combien de tonnes, s'ap-

proche et passe, précédé d'une lueur rougeoyante. Invisible dans la cabine, le chauffeur, pour s'empêcher de dormir, hurle, croyant chanter, et crie plus fort que son moteur !

Tout là-bas, combien loin à vue d'œil et par la nuit, à l'extrême nord du Rwesero, mon compagnon indique un point rouge, fixe et précis : un feu bien nourri d'une garde de nuit à la laiterie de Nyanza.

— La route de Nyanza est peu sûre, dit-il d'un accent amer et coupant, bien choisi pour faire saigner les plaies vives d'un récent malheur. Je connais les sentiers d'ici, confia-t-il devenu amical. Suivez-moi. Nous aurons vite attrapé le raccourci qu'il nous faut. Il s'agit de contourner le versant de Maza. Nous aurons à traverser deux ou trois marécages à gué ou sur des troncs d'arbres disposés en pont. D'ici la Ntaruka n'est plus loin. Celle-ci passée, nous serons à Nyanza avant le jour.

Je le suis sans presque l'écouter, tout occupé d'un rêve...

Gikirambwa, Mahembe, Kyinkanga, Buhimba, Sazange, Maza... collines sœurs, collines bien connues dans le Busanza nord; rendues célèbres par le faste du grand chef Kayondo qui a encore là sa résidence et sa cour. Là, chacun, même le Mutwa, est possesseur de vaches; car

L'ex-chef dans ses munificences n'a jamais souffert que quelqu'un fût sans vaches. Hai, mais craint des grands, ses collègues envieux, il fut toujours la providence des humbles et est encore l'idole de la petite noblesse et des petites gens. Aujourd'hui encore, toujours fier et sententieux malgré ses malheurs et ses ans, avare de vains mots, fort en boutades chargées de sens, devenu étranger à la politique chicanière de son pays, dédaigneux des invitations aux fêtes populaires, recevant de-ci de-là des secours qu'il distribue ensuite, toujours en route, tantôt à pied, tantôt en tipoye, ami du grand air et des voyages, le vieux Mwega promène passionnément, par monts et vallons, la majesté de sa tête neigeuse.

Parent de nos rois, neveu ou frère de leur mère, il est le type achevé de la vieille aristocratique ruandaïse.

Moins heureux, mais plus personnel que ses amis toujours en fonctions, le grand Kayondo fit la cour sans être courtisan, rendit la justice sans cruauté, suivit sans fougue la politique de réconciliation du célèbre Kabare, aima les Pères, mais évita de s'en faire aimer et réussit, malgré le tumulte, à maintenir sa popularité et son prestige sous le règne troublé de Musinga, en cette période, dangereuse et pénible, qui va de l'arrivée des Pères, et de l'occupation allemande,

jusqu'à la guerre, et de la guerre jusqu'à l'avènement du Mwami régnant.

Sous ce nouveau prince, le vieux chef sentit le besoin d'être franc avec sa conscience, déclama et obtint le baptême, donna des fêtes, sema la joie, distribua des vaches, acheta et conduisit le premier une voiture, se reposa presque, afin que les mauvais coups du sort, dont il avait le pressentiment, le trouvassent à tête rassise, comme après un songe. Et la destitution sonna chez lui qu'il ne pouvait plus éviter. Il la reçut sans murmure comme on reçoit toute fatalité. Il comparut sans gêne et écouta sans emballement son procès verbal. Cependant la verdeur de ses répliques déconcerta un moment ses adversaires et ses juges. Tout, même sa vieillesse, par les flatteurs lui fut reproché comme un crime. Il n'avait donc en fait qu'un seul tort compliqué d'un autres, tous deux englobant le reste : le faste qu'il étalait maladroïtement, certain manque de lettres, le tout aggravé par la maladroïté crânerie de ses fils et fidèles. Il ne voulut pas insister, se laissa spolier en caressant sa barbe et prit, sans échafauder aucune intrigue, le chemin de l'exil, sans bâton mais drapé de blanc comme s'il allait à quelque fête. La prison ne fut pas douce parmi les fauves du Bugesera à cet homme qui ne savait que faire des heureux et donner des

ordres. Les événements y portèrent remède : le Mwami, devant être admis au baptême, offrit la liberté à son prisonnier qui, sans la dédaigner, la reçut sans enthousiasme. Accompagné de Bahutu toujours fidèles, il vint dire merci au Mwami, n'eut pas la joie de revoir son ami et parrain Nturo Paul abrité dans la mort, repassa sans mélancolie par les terres qui furent siennes, parmi les bagaragu qui furent siens, et alla porter, avec ses félicitations, les droits d'aïnesse à son fils Rutamara, promu à la chefferie. Aujourd'hui encore l'auguste vieillard, se faisant raconter, le long du chemin, ou racontant lui-même quelques souvenirs qu'il ne peut ni lire ni écrire, attend crânement la mort qu'il sent venir et qu'il voudrait recevoir au milieu des voyages qui sont sa seule distraction. Vieillissez heureux et fier, sans scrupule ni remords, puisque Dieu dans son équité vous en accorde le temps et l'occasion.

Que ne suis-je connu de vous pour vous approcher et recueillir quelques souvenirs sur le passé de mon pays !

Avant d'atteindre le bas-fond de Maza, nous traversons une agglomération de huttes et d'enclos, au milieu d'une dense bananeraie, où tout le monde, comme à Buhimba, tousote et crache. Mon jeune homme lui-même tousse et conseille :

— Parlons, dit-il, disons n'importe quoi. En

ce pays d'élevage, tout le monde veille, l'arme au poing. Et à nous taire, nous risquons de recevoir un javelot dans le flanc.

Quelqu'un nous interpelle à qui le jeune homme répond :

— Nous sommes de Kato et avons du café pour Nyanza.

Dans leur demi-sommeil, les habitants tousent en chœur. Quelques uns éternuent très fort, comme si l'on eût brûlé du piment dans leur foyer. On chuchotte aussi de hutte à hutte. Vite, comme des malfaiteurs, nous quittons ce village inquiétant.

Soudain la pente devient plus raide. Nous descendons à pic dans un vallon. Un vent froid giffle ma figure. Une senteur de marais fait irruption dans mes narines. Des grenouilles, ivres de repos et d'eau, agacent mes oreilles de leur musique criarde et lugubre. La nuit s'étire majestueuse et pèse intense sur ces bas paysages.

Au lieu de prendre par le versant pour aller traverser la Ntaruka au bon endroit, un chemin de vaches nous trompe. Devant moi mon guide s'y engage. Je dois le suivre. Et nos pieds vont réveiller les eaux dormantes du marais. A notre passage les grenouilles froissées s'arrêtent et reprennent peu après, comme pour jeter sur nos pas le mauvais sort... Pendant plus de deux heu-

res, nous cherchons, longtemps, le bon chemin. Par montées et par descentes, souvent aux mêmes endroits, nous nous égarons si bien que bientôt nous perdons complètement la direction de Nyanza.

Je bute soudain à une hutte dont le propriétaire se lève en sursaut, en criant : au voleur ! J'aurais voulu m'expliquer et me faire guider. Mon garçon s'y refuse et court. Et force m'est de régler mon pas sur le sien. Il va tomber la tête en avant dans une flaque d'eau, où je le rejoins sans plus de chance. Nous nous débattons follement, tandis que, de colline à colline, le bruit d'alerte court. Je suis sur pieds avant lui. Nous longeons le versant d'une colline, puis d'une autre, à travers champs, brousse et marais et, toujours courant, atteignons miraculeusement la grand' route.

Là, sans même prendre le temps de nous remettre en ordre, notre course continue, s'accélère indéfiniment, à perte d'haleine. On se trompe toujours quand on parle de nuits tranquilles. Il n'existe pas de nuit tranquille, car, la nuit, le moindre bruit s'enfle, s'amplifie et donne la peur, tandis que le moindre cri du plus petit oiseau semble vous annoncer la mort.

Donc, nous courons. Et, cette nuit-là, les coqs s'abstiennent de chanter. C'est non loin du

rgo du sous-chef Semushi, à quatre kilomètres de Nyanza-ville. Je m'arrête, m'assieds pour allumer ma pipe et me lève aussitôt pour reprendre ma course.

Et bientôt nous sommes en vue de l'hôtel Rukatitabire, un peu avant cinq heures. Quatre gros camions, dont je distingue mal la couleur, s'y reposent comme quatre énormes bêtes profondément endormies. Là-haut en avant, sur les hauteurs de Kavumu, un musulman indigène chante de toute sa voix le chant du réveil : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Et je reconnais dans ce grand cri la triste voix de l'aveugle musulman qui, avec une étonnante conviction, pratique à la lettre les prescriptions du Coran. Il est aveugle et son père est borgne. Et ce sont tous deux de belles âmes.

« Mon Dieu, le jour se lève, incertain pour moi, sur la belle ville de Nyanza, où je ne compte désormais que très peu d'amis. Je m'abandonne à Vous, à Vous seul dont je ne puis jamais douter. »

Vite le jour naissant a fini de balayer la nuit. Les choses, les maisons, les collines, les arbres, débarrassés des ténèbres, reprennent leurs formes, leurs dimensions normales. Eperdûment les oiseaux chantent, comme venant d'échapper à un cataclysme. Le ciel, qui fut si terrible et si lourd la nuit, revêt maintenant le plus clair de

ses manteaux frangé à l'est par le rougeoyement d'une aurore fuyante. Et mon cœur, amant de la nature, sensible à toute poésie, goûte à peine à tant de beauté qui le blesse et ajoute à ses souffrances.

En ce lendemain radieux d'une nuit orageuse, toute clarté me brûle les yeux, la musique diverse et innocente des oiseaux m'injurie les oreilles, mon cœur est chaviré, bourré d'inquiétude, trituré; mon pauvre cœur, devenu comme un chaos de ténèbres où le jour ne daigne plus se lever. Je voudrais ne rien voir, ne rien entendre, ne rien sentir, ne rien penser. Ce destin inexorable, où donc m'entraîne-t-il ?

Bientôt, c'est l'heure des femmes et des filles qui vont soit à l'église, soit au marché. Chez Rukatibire un moteur de camion se réveille. Tout le quartier swahili est debout. A la mosquée musulmane les incantations se succèdent et se soudent confusément en une prière mi-chantée mi-bourdonnante. Et le Bon Dieu écoute ces divers gémisséments de l'âme humaine.

Les braves gens, ils quémangent la paix et le bonheur sans savoir ce qu'ils disent, puisqu'ils prient en arabe, comme nos chrétiens prient et chantent en latin. Mais ils savent qu'ils prient. Et cela suffit, puisque Dieu ne bénit que l'intention et l'effort.

Presque inconsciemment je laisse la grande route aux hommes libres et pique à droite par un sentier connu. Je veux contourner la colline de Kavumu. Nous courons à vomir les poumons. Je ne regarde qu'à la dérobée la belle résidence du juge Bazatoha : un premier rayon de soleil la couve. Tandis que dans le bas-fond la mission protestante de Hanika est encore embrumée. Nous courons toujours et atteignons une bananeraie. Nous ralentissons à côté d'un rugo : une vieille et son vieux rhumatisant se tordent en geignant et toussant sur leur grabat.

— Hé ! la vieille, aux mille diables ! Tu me fais mal et me donne froid. Range-toi de mon côté.

— Ayi we ! fait la vieille en baillant.

Et son baïllement est suivi d'une affreuse toux qui souligne la quinte du vieillard. Les pauvres gens.

Voilà Nyanza dont les maisons sur le versant et sur le plateau s'étirent et déferlent. Quelle beauté ! Nous dévalons à travers champs et prés. Sans nous en douter, poussés et tirés en avant par une force qui fait taire la fatigue, nous traversons en hâte le petit marais qui sépare Nyanza Kavumu de Nyanza Mugonzi.

Tenaillé par la peur, poussé par la peur, tiré par la peur, je vole, je plane sur les ailes de la

peur. J'enfile l'abattoir où des corbeaux, en attente d'aubaine, sautillent d'impatience sur le pavé en ciment.

Chez Bugenza, l'hôtelier, rien ne bouge. A quelques pas plus haut, une toute petite hutte, la maison d'une femme que j'ai aimée, est encore fermée par une natte en matete. Un vieux démon, qui a bonne mémoire et se souvient d'une vieille histoire, me tente d'y entrer. Mais il a oublié que l'homme et le temps ont changé. Je passe sans hésiter.

Les sentiers tout faits deviennent peu sûrs. J'engage résolument mes pas dans une banane-raisée parsemée de plants de haricot. Soudain, toujours suivi de mon compagnon qui trébuche sur moi et manque de me renverser, je me trouve nez à nez avec une vieille femme, pansue et presque nue, qui, tel un énorme chien, pousse péniblement sa crotte. Elle m'a reconnu et prononce, étonnée et honteuse, les deux premières syllabes de mon prénom ! Très humblement mais à contrecœur, je me baisse vers elle, l'embrasse presqu'et lui glisse un mot à l'oreille et un billet de dix francs dans la main. Pourra-t-elle se taire ?

Chez Raphaël, le catéchiste qui va toujours à la messe, l'entrée du rugo est débarrassée de ses sticks. Autour d'une poule qui caquette en

chaleur, un coq amoureux gronde en traçant des cercles.

Le matin est clair, d'une clarté qui fait trembler mon cœur, qui déplaît à mes yeux, dont mes yeux ont perdu l'habitude, qui me précise mille détails jadis familiers. Que ne puis-je sur ces lieux et ces choses laisser trainer et mon cœur et mes yeux. Derrière moi le garçon me gourmande et me pousse.

Toute belle et étincelante de fraîche lumière dans le rougeoiment d'un jour naissant, se dresse majestueusement, avec ses lignes parfaites et sobres, la maison de Dieu, sur les ruines méconnaissables d'un palais détruit. De là aujourd'hui, le roi qui surpasse les rois, le roi qui commande aux rois, sème, de sa main divine qui n'exclut personne et embrasse tous les horizons, la seréine justice et l'éternelle paix. De là, jadis, un roi de triste mémoire, avec sa mère autoritaire, tous deux décédés en exil, régnait par le crime et l'orgie.

Derrière l'église le rugo de Bugabo est en vue. C'est là que je vais enterrer ma journée d'aujourd'hui. Par miracle les chemins sont déserts. Je me débarrasse de ma couverture trempée et la charge sur mes épaules. Et légers, nous glissons comme des ombres dans le rugo ami.

L'entrée est déjà ouverte. Et Bugabo, cou-

vert négligemment d'un pagne, se tient debout, songeur comme en attente de quelqu'un, dans la cour intérieure, à côté de son chien qui le dévisage avec intérêt. Enchanté de me revoir, il me reçoit les bras ouverts et m'introduit furtivement. Son chien qui m'a reconnu, me poursuit, me lèche et me salue de la queue. Les gosses en plein sommeil sont enlevés et recouchés dans une autre hutte. La femme, à qui son mari a glissé un mot, saute du lit, me salue sans rituel et allume un bon feu pour nos membres froids, pour nos pieds couverts de boue. Je dépouille mes hardes mouillées et revêts une toile dégère que je prends au hasard sur la cloison du milieu.

Le feu ne tarde pas à me donner la soif. Je reçois un verre de pombe, puis un autre. Le sommeil comprimé de toute la nuit roule comme des cailloux dans mes yeux. On me conseille de sauter dans le lit après avoir vidé un troisième verre.

Bientôt, tel une pierre qui choit au fond d'un ruisseau, tout mon corps saturé de fatigue, couvert chaudement et ruisselant de sueur, s'affaisse lourdement dans un profond sommeil. Aucun rêve, aucun cauchemar ne vint peupler l'étonnante insouciance de cet immense sommeil.

Vers dix heures, en plein jour, froid sous la douche refroidie d'une sueur abondante, je re-

viens à moi. J'entr'ouvre les yeux. Et, comme je me détends paresseusement tel un chat qui sort de sieste, mon regard rencontre, penché sur moi, le regard vague d'une femme indésirable, la sœur de Bugabo. Pourquoi est-elle là, à pareille heure, en pareille circonstance ? Comment a-t-elle su que j'étais là ?

Maintenant je ronfle, faisant semblant de me rendormir. Autour d'une marmite qui chante, la femme du logis s'acharne à questionner mon garçon qui, à côté d'elle, coupe des oignons. Il s'agit des incidents de la nuit. Tout y passe, même la vieille à la crotte.

— Ne craignez rien, disait la femme, je connais trop cette vieille. Elle est un peu bavarde, comme toutes les vieilles femmes de Nyanza. Mais elle ne dira rien de cette scène honteuse pour elle. Du reste votre homme a toujours su se faire aimer de tout le monde. Il a fait du bien partout et à tous et en particulier à cette femme dont il aimait la fille. C'est son défaut à lui, qu'il aime les femmes et en est aimé.

— Je vais le réveiller, dit mon garçon. Il doit avoir des ordres à me donner. Il pourra ensuite se rendormir à son aise.

Et brutalement il vient secouer mon sommeil de chien.

— Fais mettre, lui dis-je, de l'eau à l'écart.

J'ai d'abord besoin de me remettre en ordre. Vas ensuite chez mon ami Kabanda au séchoir-peaux ; il est là maintenant. Dites-lui où je suis et que je désire le voir et lui parler. Tache ensuite de revoir la vieille que tu salueras de ma part. Faits-lui mille excuses de l'avoir surprise dans un acte gênant. Dis-lui très sérieusement que je me suis rendu à Gitwe. Ne la quitte pas que tu ne l'aies acculée au silence. Ce dont tu seras certain, si, très gentiment, tu arrives à la faire jurer par Lya-ngombe. Après quoi, si je suis encore en pourparlers avec Kabanda, tu prendras mes habits que tu iras lessiver entre Mugonzi et Kirambo. Donne-moi ma pipe et file. Ne mets pas le nez dans les hôtels. Nous sommes en novembre : n'oublie pas que tu n'as pas payé ton impôt, alors que tu es en âge !

Il n'attendait que cela et partit comme un trait.

Vite, comme toujours, j'ai fini ma toilette. Dans un petit miroir je regarde ma figure. Elle a toujours été laide. Aujourd'hui elle est grotesque. Ma tête anguleuse et mes joues que le malheur a creusées disparaissent sous un poil dru et crépu et ressemblent en miniature à la steppe du Mayaga. Le blanc de mes yeux pendants est noyé dans un rouge de sang. Et mon propre regard me fait peur et pitié. De dépit je laisse tomber le mi-

roir et reprends ma pipe. Elle est bourrée d'un tronc de tabac parfumé que m'a gentiment donné une gentille fille du Bugesera. Avec une lente volupté j'en tire d'épaisses fumées que je refoule dans l'air. Je les regarde planer en spirale, lécher la hutte ou le grenier, puis mourir. Une abondante fumée mal aspirée me fait tousser. Et ce bruit alerte une fillette de quatre ans qui vient jeter furtivement sur moi ses deux yeux malins. On dirait qu'elle m'a reconnu puisqu'elle ne dit mot mais repart sagement. Je me retire ensuite dans la hutte où un lit a été préparé pour moi. Je veux y être seul et réfléchir. M'y voilà couché sur le dos. Toute ma vie repasse dans mon imagination, avec une conclusion toujours la même : partout déçu, toujours déçu, sans cesse déçu, et d'ordinaire à la veille d'une chance certaine. Mon nom lui-même, Nayigiziki : qu'ai-je fait à Dieu, que mon père découragé me jeta de dépit, est une plainte, un blasphème étouffé, une question étonnée à laquelle répondent éternellement d'éternels ennuis.

Enfin Kabanda arrive. Je l'entends venir. De la rue il chante expressément pour moi un vieux cantique kirundi que j'aimais, que je lui ai appris : Byose n'iby'ubusa. Tout n'est que vanité. Il entre. Je suis debout, l'attendant. Il refuse la main que je lui donne. Il veut m'embras-

ser et me serre fortement contre lui. Et quand je suis libre de son étreinte, il me regarde et fond en larmes. Je le fais asseoir à côté de moi sur le lit.

— Pourquoi, dit-il, êtes-vous revenu ?

— Vous revoir et, par vous, revoir les autres.

— Qui voulez-vous revoir ? Moi-même je ne voulais pas vous revoir. Vous avez mal fait et je vous plains. Un seul ne vous oublie pas et voudrait vous revoir pour vous couvrir de honte et ensuite vous tuer.

— Qui est-ce ? Et pourquoi ?

— Le sous-chef Zeder. Pour son argent.

— Mais son argent, je le lui ai remis, je le lui ai fait remettre.

— Par qui ?

— Par Michel, mon agent qui était hospitalisé quand je suis parti.

— Il ne le lui a pas remis.

— Pas possible.

— Ce que je dis est exact. Le sous-chef en question est un brave homme, honnête et juste. Il jure qu'il n'a rien reçu et ne ment pas. Je comprends pourquoi Michel est si riche aujourd'hui ! Il s'entend à merveille avec Houblad : ils mangent et boivent ensemble. Impossible de voir l'un sans l'autre. Et actuellement, tous les deux par-

tis avant hier en camion, ils sont allés, dit-on, rejoindre des copains à Ruhengeli. Mais je suis sûr que ce n'est pas pour vous qu'ils peinent.

— Laissez donc ces brigands à leurs brigandages. Et mon ami Lambert, où est-il ?

— Il est en congé depuis dimanche. Il doit être actuellement en territoire d'Astrida, sinon à Kabwayi. Son congé est de quinze jours.

— Ainsi donc, Kabanda, je comptais sur Houblad et Michel et Lambert. Mais voilà où en sont les choses. Quel conseil pouvez-vous me donner ?

— Vous avez eu tort et grand tort de prêter à tout venant des sommes d'argent qui ne vous appartenaient pas.

— Et la charité, Kabanda, la charité chrétienne, qu'en faites-vous. Voulez-vous la subordonner aux intérêts d'argent ?

— Le christianisme, sur lequel vous vous basez fausement, enseigne seulement qu'il faut aimer le prochain comme nous-même. On ne doit pas aimer au dépens de soi. On peut par hérosisme aimer au dépens de soi, c'est-à-dire se sacrifier pour un autre, mais jamais au grand jamais au dépens d'autrui. En prêtant l'argent de la Nuco, vous avez fait une triple faute : vous avez abusé de la confiance de votre patron; vous vous êtes vous-même sacrifié imprudemment pour des mo-

tifs aléatoires qui n'excusent en rien votre conduite et que personne ni Dieu lui-même ne peut approuver; enfin vous avez frauduleusement lésé votre Patron ou votre Compagnie dans ses intérêts. Ensuite, croyant peut-être qu'un mal peut guérir un mal, qu'un vol peut réparer un vol, vous avez engagé d'autres sommes dans une affaire louche pour l'achat d'une marchandise prohibée : l'or. Le gouvernement, pour prohiber la vente ou l'achat de ce métal aux indigènes et pour s'en réserver tous les droits, a certes des raisons ou motifs d'ordre économique connus de lui seul mais sûrement profitables à tous. Telles sont vos fautes, mon ami. Je ne vous en ai rien dit la veille de votre départ. Vous n'y pouviez rien et moi non plus. Je n'ai donc pas blâmé votre fuite, pour autant que, sans trop risquer, elle pouvait contribuer à une promptre réparation. Maintenant je vous donne un dernier conseil. Ecrivez au Père Norsen, en lui demandant pardon de lui avoir caché la pleine vérité. Donnez lui la liste de tous vos débiteurs. Ne lui cachez pas le mauvais tour que Michel vous a joué et au sous-chef Zeder. Cherchez alors chez un ami, et de préférence du côté de chez vous, une retraite sûre. De là, avec un boy fidèle, vous écrirez régulièrement au Père et à moi-même, en attendant la bonne marche des événements. D'ici

quelques semaines, le Père Norsen, grâce à Dieu, aura tout aplani.

— Merci, Kabanda. Mais cette lettre que vous me faites un devoir d'écrire au Père aujourd'hui, qui donc la lui remettra ?

— Moi-même demain. Préparez-la, car il ne faut pas qu'elle soit banale. Ecrivez-la à votre aise, sans bassesse ni orgueil, sur un ton de repentir et de confiance. Ça ira ! Et bon courage !

Après m'avoir décidé, Kabanda part, me laissant pensif.

Je devrai donc demain, avec toute la sincérité d'un pécheur à confesse, écrire au Père Norsen. Comme il en coûte d'écrire en pareil cas !

Je me recouche, fatigué de m'asseoir, souffrant de me sentir trop seul. Et mon ceil, fuyant le sommeil, se distrait dans les interstices de la hutte et contemple les élans furibonds de souris acrobates. Trois d'entre elles, à la suite d'une fausse manœuvre, culbutent de la hutte un gros quartier de terre sèche et pratiquent une fenêtre irrégulière donnant, sur l'extérieur et sur les champs, une vue limitée mais splendide.

Avec la lumière, un peu de joie m'envahit, mêlée de parfum. Dans un nuage tranquille, le

soleil de quinze heures, fatigué de brûler la terre, comme un gamin de s'ébattre, s'est assoupi.

Pour annoncer la nuit, la nature fraîchit.

Sous un jeu de vent folâtre, les bananeraies, ivres de sève et battant des feuilles, dansent gaiement comme des filles à la noce.

Dans l'espace embaumé, où ma vue, mon oreille et mon cœur sont noyés, mille bruits se coudoient, se dissipent, s'amuse et enfin se perdent, mêlant les sons aux chocs, les joies aux chagrins, les cris aux soupirs.

Un certain bien-être, qui ressemble à la paix, cette grâce, sensible comme un signe que Dieu répand par moments sur les âmes tristes, me couvre, faisant bondir mon cœur d'un bonheur illusoire.

En moi furtivement, apportée par les tourbillons du vent, une joie s'allume, indécise et vague, craintive et à peine sensible; une joie inquiète et hésitante, comme l'espérance tour à tour naissante et mourante d'un naufragé qui, voyant un semblant de côte, attend le sauvetage et refuse de mourir; une joie nuageuse et confuse, mêlée de voluptueuse mélancolie, où s'endort, comme le chagrin dans un rêve, l'éternelle réalité d'un présent malheur.

Enfin, la nuit, calmement tombe, assemblant, sous chaque toit, pour un même besoin, les familles.

Bugabo est rentré, avec, sous le bras, quelques bouteilles de bon miel. Le repas, bien épicé, est prêt et servi. Etant l'hôte je dois forcément accepter les meilleurs morceaux. Les bouchées alternent avec les rasades. Et la gaieté, une gaieté d'ambiance monte peu à peu.

La femme du logis, bonne causeuse et ancienne fille de cour, raconte quelques vieilles anecdotes et fredonne, de sa voix douceuse, quelques tristes chansons du règne précédent. La veillée, peuplée de souvenirs, traîne longtemps. Tout y passe par bribes, par saccades. La déchéance du roi Yuhi et de sa mère autoritaire. Leur départ forcé de Nyanza. Leur sinistre convoi à travers la froidure du Mishahi, sous la générale conduite de Monsieur Lenarts. Leur triste exil à Kamembe. Le décès voilé de mystère de Nyirayuhi, dont le Kinyamateka ne parle même pas. La déportation du vieux roi à Mwoba, en plein Congo, où la mort l'attendait, si loin de chez lui, si loin des siens, dans l'oubli et l'indifférence des hommes.

Sans se lasser, la bonne femme, émouvante et émue, avec cette facilité d'attitude et de ton qu'ont souvent les femmes pour séduire le cœur

des hommes, raconte, chante et pleure, revivant par la pensée dans le cadre inquiétant où s'écoula sa jeunesse !

Son charme exquis, inattendu comme un rêve enchanté, je le bois des oreilles et des yeux. Je l'aspire aussi et le sens, comme un calmant efficace, s'insinuer dans les blessures cuisantes de mon âme soucieuse.

Malgré nous enfin, il faut se taire, car bébé, en extase sur les genoux de sa mère, s'endort.

Pour laisser un peu d'aise à mes hôtes, je sors de la hutte. Au dehors la nuit, ouatée et très vaste dans le vaste espace, rampe, plaintive, dans les branches, mystérieuse sur les maisons et les choses.

Le ciel, semé de grains d'or, est beau par endroits, comme un champ de fleurs.

Rougeoyant tout là bas presque à l'horizon, un croissant de lune, comme un vieux morceau de ferraille tombant des cieux, flotte légèrement dans le firmament immense et, par moments, au milieu de nuages fantastiques à forme de rochers, se débat comme une épave à la dérive.

Par delà l'enclos, à près de cent mètres, tel un catafalque imaginaire, la masse de l'église, distinctement découpée sur la nuit comme une crête de colline, se dresse tristement, recouverte d'une ombre géante, comme d'un suaire.

Dans le Saint-Lieu, sous l'œil apitoyé de Dieu, les Pères chantent, avec de lourdes voix d'outre-tombe, un vieux cantique à la Sainte Vierge.

« Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu. »

L'oreille tendue, j'écoute, avec une triste ferveur dans la triste nuit, ces quelques mots liés à des notes pleurantes, se succédant comme des râles.

Que de soucis, que d'angoisses dans cette musique de détresse. L'heureuse trouvaille de l'âme chrétienne, de l'homme inquiet priant pour lui et pour le peuple. Que de résignation cependant, que de confiance surtout dans ces quatre voix d'exil qui gémissent, appelant au secours.

La dernière invocation s'élève avec des râles, en un prélude timide, presque chevrotant, puis s'élançe hardiment en un grand cri, étouffé par la sourde résonnance des murs, mais s'échappant par bribes au dehors où les ondes du vent l'ont vite happé et l'éparpillent. Et, sur des notes mourantes que le sentiment perçoit mieux que l'ouïe, le cantique s'achève enfin, en un doux murmure, confus et lointain, à la douce mémoire de la Vierge.

« Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem ».

Vierge secourable, venez en aide à tous ceux qui repensent à vous; priez pour nous, maintenant et toujours, dans les déboires comme dans les joies, jusque dans la mort.

Baigné de fraîcheur et d'espérance, je ren- tre nonchalamment sous la hutte, allume ma pipe, et vais me coucher, avec, dans le cœur, de lumineuses pensées d'amour et de foi.

Dixième Chapitre

Au Révérend Père Norsen
Nyanza

Père aimé,

L'amour que vous m'avez toujours porté, ainsi que ma situation actuelle, me font un devoir, qui est aussi un besoin, de vous écrire.

Vous voudrez me pardonner de vous avoir manqué de confiance, de vous avoir caché mes projets. Je ne doute pas que vous en ayez souffert. Je sais aussi que vous en souffrez encore.

En vous demandant pardon, je ne m'excuse pas de vous avoir causé des soucis. Je ne le regrette même pas, car j'ai cru devoir agir de la sorte. Et, jusqu'à ce jour, je suis d'avis d'avoir bien fait.

Vous pouviez me secourir, me déconseiller certaines imprudences. Je le prévoyais, mais ne me sentais pas le courage de vous obéir. Et, comme ma désobéissance vous eût désagréablement affecté et eût découragé vos démarches, j'ai mieux aimé garder pour moi seul mes louches projets.

La suite des événements me donnera peut-être raison, comme je veux espérer, sans aucun doute, que cette lettre me réhabilitera auprès de vous.

Je vous écris sans lieu ni date, le cœur à deux mains, comme celui d'un malfaiteur qui est puni par où il a péché, qui est conscient de ses fautes et de leurs suites.

Comme un fuyard à bout de souffle entre deux voyages, j'ai à peine le temps de ramasser mes idées. Celles-ci, depuis de longs jours, me chevauchent confusément la tête, au point que j'en suis à me demander si réellement je suis bien moi-même, si je suis, oui ou non, fou.

J'écris comme je pense, dur et gros, ayant tout à craindre, doutant de tout et de tous, de moi-même, mais pas encore de vous.

L'inévitable est donc arrivé. Mon malheur enfin a pris corps, tramé par moi contre moi-même, mais pourtant malgré moi. Mais l'affaire est encore en suspens, puisque j'ai fui, puisque je continue de fuir. Et cette fuite, qui me dégoûte déjà, ne peut m'offrir qu'une sécurité douteuse, précaire et aventureuse, mais pas lâche, que d'aucuns, parmi mes meilleurs amis, appréhendent pour moi. Mais, avec ses risques, je l'ai préférée à la prison, comme on préfère d'instinct la souffrance à la mort. Car ainsi, j'ai au moins la

faculté de voir du pays, de voir aussi quelques rares amis que n'a pu démoraiser mon infortune, et celle, combien consolante, de vous écrire; de mettre au clair devant vous les circonstances qui ont motivé mes réticences et ma conduite; de mériter, en quelques sorte, votre confiance par la confiance, tardive mais sincère, que je vous fais de mes projets; enfin de recourir par là à votre paternelle protection que mon retrait, avec cent pour cent de chance, rendrait efficace.

Mon déficit à la Nuco est porté, dit-on, à près de quinze mille francs. Je ne l'avais pas prévu si écrasant, ne l'ayant calculé, aussi juste que possible, qu'à douze mille. Il est donc renforcé d'un mécompte de trois mille francs à mes dépens. Ce mécompte à ma charge, qui n'est d'ailleurs pas, je le sais, une erreur de calcul mais, en raison d'un ancien compte, une erreur de date, qu'est-il d'ailleurs à côté des représailles dont j'étais et suis encore passible, mais que j'ai pu éviter et que j'espère pouvoir conjurer grâce à votre puissant appui.

N'importe donc, ce mécompte ! Je n'avais qu'à être présent lors des inventaires. A quoi cela m'eût-il servi ?

Votre intervention, dont je ne puis douter, pas plus que de votre indulgence, ma fuite en confirme la possibilité, autant qu'elle en assure

déjà la réussite. En ce sens-ci que votre action, rendue aisée par mon absence, pourra, sans craindre la répercussion de mes funestes caprices, s'exercer en toute sagesse et en toute liberté.

Pour préparer aussi directement que possible, ma prochaine réhabilitation, voire ma pleine sécurité, je mets, ci-joint, à la disposition de votre dévouement, une liste, avec identité complète, de mes débiteurs, ainsi que le montant respectif des sommes qu'ils me doivent.

Je crois devoir espérer que votre ascendant, mêlé à votre sagesse, aura facilement raison de leur malveillance, en provoquant leur pleine franchise par le besoin qu'ils sentiront de se confier, comme moi, à votre protection.

Enfin, pour confondre, en cas de besoin, ce lui d'entre eux qui oserait prétendre ne rien me devoir, j'annexe, datés et signés par eux, des reçus à la liste dénonciatrice.

Ai-je tort d'escompter que, ces sommes une fois rentrées ou pas rentrées, mais du moins contenties et par-là promises tôt ou tard à la restitution, la Nuco se trouvera comme baillonnée et réduite à fermer les yeux sur mes écarts, sinon à me reprendre en service ?

Un seul, Michel, n'ayant laissé aucun « Bon pour », ni signé aucun reçu, me cause des soucis. Il n'aura contre lui que sa conscience, sa piètre

conscience, où le remords n'est peut-être pas mort, mais que l'habitude des basses actions a faussée. Je crains que vous n'arriviez pas à lui arracher des aveux.

Le jour de ma fuite, j'étais au plus fort de mes craintes. Quoique malade et hospitalisé, il a eu, en manière de dévouement, l'idée néfaste de suivre ma fuite et m'a fait prendre fausse route pour dérouter, disait-il, la police qui me filait.

Vous comprenez, mon Père, quel excès de désarroi a dû jeter, dans le brouillon tragique de mon âme, cet habile jeu de fausse amitié. De la part d'un ami, jusque là fidèle, qui, au péril de sa vie et de sa propre sécurité, m'épargnait, pensais-je alors, une regrettable éventualité, c'était là, irrésistible et apparemment désintéressée, une marque ultime d'extrême bonne foi !

Tremblant de peur et touché par tant d'affection, je me suis, avec le moins d'arrière pensée possible, rendu à ses vœux, en lui confiant la somme de deux mille francs qu'il me savait détenir, mais que j'avais tenu à porter moi-même à mon ami le sous chef Zéder.

En termes pathétiques et solennels, il m'a représenté que ma démarché chez Zéder, un haut personnage que les circonstances, autant que ses fonctions de sous-chef, rendaient forcément dangereux, serait imprudente. Et traitreusement il

m'a promis sous parole d'honneur et avec serment, qu'il aurait à cœur, pour sceller à jamais l'inviolabilité de notre amitié, de remettre, le jour-même, l'argent au destinataire.

Et le traître, après mon départ qu'il croyait sans retour, s'appropriâ la belle somme qu'il ne cesse, depuis lors, de gaspiller en boissons et en baisers, accumulant ainsi, lui, le hère, le sans-argent, sur ses allées et venues, des regards soupçonneux et devineurs.

J'ai donc perdu l'estime du sous-chef Zéder qui, a tout bout de champs, me maudit, me traite de coquin et m'en veut à mort. Il est puissant et riche, cet homme, et peut, selon les cas, me protéger ou me perdre, ma famille et moi. Son amitié m'est précieuse, puisque je ne puis la perdre impunément, étant père et mari. Mes malheurs mêmes m'imposent la nécessité de reconquérir cette amitié. Pour cela, il n'y a, me semble-t-il, qu'un moyen : faire avouer à Michel son coup de main devant Zéder qui ainsi rentrerait probablement en possession de son argent, s'en voudrait sûrement d'avoir un moment douté de ma probité et peut-être, qui sait, m'en aimerait davantage, en attendant de pouvoir me serrer la main ou me couvrir éventuellement de sa haute protection.

Cependant Michel, ayant mal fait, ne sera-t-il pas capable de faire pis ? Il peut ne pas avouer

de prime d'abord. En ce cas, je suis d'avis qu'il ne serait pas superflu de le faire jurer par Dieu devant Zéder entre vous et son père, et, au besoin, sur un crucifix. Je connais mon homme. Il a encore du cœur. Ses écarts de conduite, comme les miens d'ailleurs, ne sont dus qu'à des coups de tête, toujours regrettés, mais souvent irréparables.

Je puis certifier d'avance que Michel, réduit à cette extrémité, n'osera pas, en présence de son vieux père et de vous, ajouter parjure sur parjure. Vous le verrez avouer, tomber à genoux et, comme un enfant, pleurer de regret.

Pauvre Michel ! Parce que je l'ai aimé, jusqu'à lui confier mes secrets les plus lourds, qu'il a d'ailleurs toujours gardés en leur temps, je l'aime encore et regrette pour lui, avec mes propres fautes, son acte. Il a été l'objet de mes larmes. Il l'est encore de ma clémence. Douterait-il jamais, malgré mes justes griefs contre lui, de mes bons sentiments à son égard ? Puisse-t-il, ne fût-ce par ses aveux, réparer son infamie et en partie la mienne et mériter par là le plein pardon que je veux déjà lui accorder et l'amour éternel que je ne peux lui refuser.

Au sujet des autres débiteurs, je ne voudrais vous faire aucune recommandation. Dans les tranches où je suis engagé, ne sais-je pas que vous

serez aussi dévoué que je suis intéressé ? Ils sont tous de Nyanza. Beaucoup sont sous-chefs. Les moins influents sont bien nés ou bien vus. Ils craignent tous en tout cas pour leur réputation. Qu'il s'agisse de les convoquer séparément ou en groupe, je m'en repose sans souci sur votre discrétion paternelle. Je sais trop que votre sagesse d'homme expérimenté, ainsi que votre amour pour moi, inspireront pleinement à votre âme de prêtre, pour le mieux de mes intérêts et la mise au clair de ma situation, un plan indiscutable d'enquête.

Enfin, dans l'attente résignée d'un dénouement honorable, je vous prie, Cher Père, d'agréer l'expression sincère de gratitude, d'amour et de confiance de votre cher dirigé qui est aussi, aujourd'hui, le plus indigne et le plus infortuné de vos protégés.

J. H.

P. S. — Je vous écrirai sous peu une lettre datée, à laquelle vous pourrez répondre par porteur.

L'avant-midi du samedi, 10 novembre, se passe sans incidents. Kabanda lui-même, qui, la veille, au matin, m'avait apporté du papier pour écrire, ne vint pas.

L'après-midi s'étirait indéfiniment. Et ma hutte solitaire, sur moi, devenait très lourde.

Vers quinze heures, j'entends des voix. Des voix connues et familières. Des voix de femmes.

L'une sifflante et presque étouffée, avec, dans le timbre, de niaises sonorités de vieille ra-dôteuse.

Mais l'autre, celle de Suzanna, claironnante et très femme, avec des chutes caressantes où l'on sent, comme dans le tendre gloussement d'une poule qui couve, les signes avant-coureurs d'une prochaine maternité.

Sensiblement timides et émues, les deux femmes s'approchaient. De ma fenêtre de hasard, je les voyais sans en être vu.

Debout, non loin de ma hutte, elles chuchotent, l'œil dans le vide, puis enfin se tairent, assaillies de souvenirs, comme à côté d'un peu de terre fraîchement remuée où pourrait déjà le récent cadavre d'un être cher.

Elles avaient parlé de moi et me savent présent.

Suzanne veut sans doute me voir et me parler, me verser un peu de sa joie. Sa joie qu'elle me doit. Sa joie peu chaste, mais naturelle d'amoureuse. Sa joie, inquiète et timide, comme en ont toutes les futures mères, d'être enceinte; de porter, déjà vivant en elle, le fruit commun de l'amour dans l'amour; d'assister par le sentiment aux ébats précoces d'une vitalité commençante.

En moi aussi, le désir infini de lui serrer la main et la taille, d'entendre ses paroles mélodieuses, qui seraient pour moi autant de tièdes baisers, autant de baumes pour mon cœur en-dolori, monte, monte encore, si chaud, très brûlant, au point que j'en ai mal aux yeux et mal à la tête.

Elle s'était affaissée sur le bord du chemin, face à ma hutte. Elle baissa les yeux et sourcilla, comme pour chasser de ses yeux une chose gênante.

Je m'étais assis pour la mieux voir, pour détailler quelques traits de son charme provocant, pour voir, comme une première fois, cette beauté incendiaire et toujours nouvelle qu'apporte, sur les jeunes femmes, une récente conception.

Quelques boules de larmes, comme des perles détachées d'une ficelle, roulant de ses grands yeux de veau, s'écrasaient sur ses joues et tombaient, pareilles à des taches d'huile, sur le singlet tout blanc qui couvrait son sein.

Elle pleurait !..

Que ne fut-elle assez près de moi pour entendre ma voix ! Car trois syllabes, celles de son nom, malgré moi sur mes lèvres, étaient montées ! Et je tendais, désespérément dans le vide, mes deux bras prêts à l'étreinte.